

JODY GEHRMAN

Bons baisers de Californie



RED
DRESS
I N K®

"Un journal intime,
hilarant et grinçant"
Book Club Magazine



JODY GEHRMAN

Bons baisers de Californie



RED
DRESS
I N K®

"Un journal intime,
hilarant et grinçant"
Book Club Magazine



© 2008, Jody Gehrman.
978-2-280-24271-4

DU MÊME AUTEUR DANS LA COLLECTION RED DRESS
INK

Vent de folie en Californie (n° 57)

Illustration de couverture :

VIRGINIE JACQUIOT

Toute représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© 2008, 2011, Traduction française : Harlequin S.A.

83-85, boulevard Vincent-Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13

Service Lectrices — Tél. : 01 45 82 47 47

www.harlequin.fr

— ISSN 1761-4007

Collection : Red Dress Ink

*Cet ouvrage a été publié en langue anglaise
sous le titre :*

NOTES FROM THE BACKSEAT

Traduction française de
CAROLINE BALMA-CHAMINADOUR

HARLEQUIN®

et Red Dress Ink® sont des marques déposée du Groupe Harlequin

*Ce roman a déjà été publié sous le même titre
en octobre 2008*

— Gwen, je t'en prie, respire, ralentis, et reprends depuis le début !

Quand elle est excitée, ma meilleure amie, Gwen, parle comme un commissaire-priseur survolté en train de faire la vente de sa vie.

Ses mains s'agitent nerveusement au-dessus de sa tête et sa bouche débite un nombre invraisemblable de mots à la seconde – si bien qu'elle a fini de raconter son histoire avant que vous ayez le temps de dire :

— Oh ! Arrête-toi et recommence tout depuis le début, je n'ai rien compris !

Gwen a l'esprit vif et une nette tendance à s'emballer. Il est quasiment impossible de lui faire raconter quoi que ce soit avec clarté, simplicité, et dans l'ordre chronologique. Cette fois, cependant, à part quelques digressions, détours et exclamations, son discours est presque cohérent. De toute façon, qui pourrait lui reprocher quelques petites entorses linguistiques après les terribles souffrances infligées par la Créature venue de la Planète Blonde ? L'infâme Créature qui a fait voyager Gwen pendant treize heures, d'un bout à l'autre du pays, assise sur le siège arrière d'une voiture, comme si elle était le vieux chien plein de puces de la famille. Puis, durant tout le trajet, elle lui a farci la tête de soupçons et d'insinuations au sujet de Coop, sans doute le seul homme de l'hémisphère Ouest qui possède le corps d'une rock-star et le cœur d'un...

Oh, attendez ! Voilà que je m'y mets moi aussi ! D'accord, je reprends depuis le début.

Voici comment tout a commencé...

J'étais en train de faire mes bagages pour Paris lorsque je me suis aperçue que je n'avais absolument rien à me mettre. Prise de conscience angoissante et terrible, bouche sèche et sueur glacée. Une sensation qui vous envahit quand, dans moins de vingt-quatre heures, vous allez quitter le pays avec votre fiancé français, pour faire la connaissance de ses parents issus du gratin parisien. Nous devons y rester un mois et je venais de ranger toute ma garde-robe dans ma valise – c'est-à-dire mon pyjama favori à carreaux (pas mal défraîchi), mon T-shirt Mickey XXL (que je porte depuis l'âge de douze ans), un vieux Levi's rapiécé quatre fois aux fesses, et ma brosse à dents. Question mode, je ne suis pas très branchée, mais j'avais conscience que ce serait très insuffisant pour faire bonne impression, sans parler de paraître glamour – à moins d'investir sérieusement dans des accessoires.

Il n'y avait pas à tergiverser, je devais voir Gwen de toute urgence.

Petit flash-back : j'ai rencontré Gwen il y a douze ans, alors que nous entamions la seconde année de nos études à Analy High, le lycée de Sebastopol, en Californie du Nord.

Comme toute nouvelle élève, je déambulais avec l'air hébété de celle qui est persuadée qu'elle ne tiendra pas jusqu'à la sonnerie de 15 heures. A l'instant même où je suis entrée en classe d'économie, je l'ai vue, et mon attitude détachée – *je m'en fiche si on me parle ou pas* – s'est envolée et mon masque morose est tombé. Le soleil matinal filtrant à travers les vitres sales l'illuminait. On aurait dit une starlette attendant que le réalisateur fasse un gros plan sur elle. Elle portait une jupe léopard, des talons hauts et un pull rose très années cinquante. La blancheur nacrée de son collier de perles et les boucles d'oreilles assorties contrastaient avec ses cheveux noirs

dont le carré parfait lui effleurait les épaules. Mais ce qui lui donnait son aspect vraiment irréal – le petit plus, la touche typiquement Gwen qui m’a fait craindre un instant d’avoir passé, à mon insu, un portail temporel et d’être revenue à 1957 – c’est que sur sa tête était perchée... une toque. Coquinement inclinée, elle était délicatement posée sur ses cheveux, selon un angle parfait, et à voir son petit sourire, j’ai su qu’elle était pleinement consciente de l’effet qu’elle produisait.

La réputation de Gwen Matson à Analy High aurait pu se résumer à deux mots : totalement farfelue. Tout le monde la considérait comme l’exemple tragique de ce qui risquait de se produire si vous étiez un peu trop cool, ou trop originale : vous étiez alors cataloguée comme bizarre, voire étrange. Elle était plus jolie, plus intelligente et mieux habillée que quiconque dans notre petit collège – elle était même major de notre promotion et rédactrice de l’annuaire du lycée –, mais les élèves la traitait comme une lépreuse parce qu’elle portait des toques, des chaussures vernies et des gants. C’étaient les années quatre-vingt-dix et le grunge était roi.

Gwen était l’antigrunge. Elle aurait préféré sacrifier sa chevelure plutôt que de porter une chemise en flanelle. Contrastant avec l’excentricité affichée de Gwen, j’étais plutôt une conservatrice intransigente. La détermination évidente de Gwen à se détacher du lot me terrifiait tellement que j’ai eu peur, durant les premières secondes de notre face-à-face, de devenir son amie. A la porte de cette salle de classe étouffante, j’ai marqué un temps d’hésitation, flottant entre mon désir de passer inaperçue et une promesse d’amitié couleur rose bonbon avec Gwen. Apparemment, son allure a été plus attractive et plus puissante que ma peur, car je me suis avancée et j’ai murmuré d’une petite voix tremblante :

— Salut, je m’appelle Marla.

Elle a pris la main pâle que je lui tendais et nous nous sommes serré la main avec le sérieux d’épouses d’ambassadeurs se saluant sur les marches de la Maison Blanche.

— Gwen Matson. Enchantée.

Dès la fin de nos études secondaires, nous avons quitté ce coin hippy de Californie du Nord pour nous inscrire ensemble à UCLA (University of California Los Angeles). J’ai étudié la danse moderne – diplôme inutile, mais c’était plus fort que moi. Je n’ai pas l’esprit pratique, c’est l’un des points que Gwen et moi avons en commun, bien que chez moi cela se traduise par une incapacité plutôt gênante à mener une vie décente. Chez Gwen, le manque d’esprit pratique s’exprime différemment. Pour se rendre, au mois de décembre, dans ma cabane de chasse dans le Colorado, elle mettra dans sa valise quatre étoles de vison, trois paires de stilettos, une robe en satin et un fume-cigarette.

Alors qu’elle ne fume même pas.

Elle est également impressionnante sur le plan de sa carrière. A la fois diplômée en business et en stylisme, elle est aujourd’hui propriétaire d’une ravissante boutique de vêtements vintage à Loz Feliz. Elle dessine également des costumes pour une petite compagnie théâtrale et pour plusieurs studios de cinéma indépendants autour de Los Angeles. Il est clairement entendu que Gwen ne dessine que des costumes historiques et uniquement pour une période de l’histoire comprise entre 1952 et 1963. Personne ne se risquerait à faire appel à ses talents pour un spectacle se situant à d’autres moments de l’histoire, au risque de voir une Juliette ressemblant étrangement à Jackie Onassis, Jackie O., son modèle.

Déterminée à faire appel aux conseils éclairés de Gwen, j'ai laissé ma valise inachevée et béante sur mon lit et j'ai roulé vers l'est pour aller de Santa Monica à Loz Feliz. En chemin, je me suis arrêtée à Rite Aid et j'ai acheté des bricoles dont j'avais besoin pour voyager : larmes artificielles, mascara, bouchons d'oreille et un kit de french manucure. En m'approchant de la caisse, mon regard a été attiré par un petit livre relié en cuir. Il paraissait totalement déplacé parmi les cahiers à spirale aux couleurs flashy et les boîtes de crayons fluo du rayon scolaire. La couverture était douce et le papier épais. Aucun prix n'était indiqué, mais je l'ai déposé dans mon panier. Un achat impulsif, comme un Snicker ou *Cosmo* que l'on prend machinalement sur le présentoir à côté de la caisse – je l'ai pris avec la même insouciance. Bien qu'acheter un cahier soit un acte difficilement comparable avec l'achat d'une barre chocolatée ou d'un magazine, j'ai éprouvé une légère pointe de culpabilité. En arrivant à la caisse, la caissière a commencé par enregistrer tous les articles, ses ongles longs comme des griffes volant au-dessus des touches avec une agilité peu commune. Toutefois, quand ce fut le tour du carnet en cuir, elle a cessé de mâcher son chewing-gum, suspendu son geste et m'a lancé un regard interrogateur.

— Où avez-vous trouvé ça ? a-t-elle demandé avec un accent portoricain.

— Euh, dans l'allée là-bas.

— Ce n'est pas un produit que nous vendons.

J'ai froncé les sourcils.

— Mais c'était là-bas... sur l'étagère !

— Je ne sais pas ce que c'est, a-t-elle ajouté en mâchant son chewing-gum avant d'interpeller le jeune homme acnéique qui tenait la caisse voisine. Hé, Tom, tu sais ce que c'est ?

En la regardant par-dessus son épaule, il a répondu :

— On dirait un livre.

Puis il s'est retourné pour enregistrer un paquet de couches Huggies que lui tendait une mère aux yeux tristes.

Tout ce que je voyais, c'est qu'ils n'allaient pas me le vendre et cette perspective me rendait étrangement frustrée – j'irais même jusqu'à dire « désespérée ».

— Oh, je suis bête ! Vous savez quoi ? C'est mon journal, je viens de l'acheter à la librairie ! ai-je soudain lancé en riant de la façon la plus convaincante possible.

Elle a eu l'air méfiant, mais elle s'est contentée de hocher la tête tout en pensant : « Tu aurais pu le dire avant, non ? »

Elle m'a annoncé le montant total et m'a tendu le reçu. Je me suis sauvée avec le mystérieux carnet que j'ai enfoui au fond du sac en plastique blanc, me sentant coupable comme si je l'avais volé.

Je ne suis pas versée dans la religion, mais je crois au destin, aux présages et aux forces mystérieuses qui affleurent à la surface de nos douloureuses vies. Avec du recul, je me vois comme une messagère, une parmi des millions d'autres, chargée de transporter un objet d'un endroit à un autre. Je me vois comme une petite fourmi, tenant une miette entre mes pinces, suivant mon instinct aveuglement, accomplissant ma mission pour le bien de toute la colonie.

Je n'avais aucun moyen de deviner que ce petit journal en cuir sauverait la vie de mon amie. Enfin, en tout cas, sa vie amoureuse. Ce qui en fin de compte est peut-être la même chose...

J'ai poussé la porte vitrée et la clochette a retenti joyeusement, attirant l'attention de Gwen. Elle se tenait à la caisse, vêtue d'un fourreau imprimé de spirales blanches et noires. D'une main gantée, elle tenait le téléphone – toute son allure évoquait immédiatement Marlene Dietrich enroulée dans un boa et juchée sur de hauts talons. Ses lèvres étaient peintes en rouge cerise, couleur impossible à porter, à moins d'avoir quatre-vingt-dix ans.

Ou d'être Gwen, bien sûr. Je me suis promenée sans but précis dans le magasin en attendant qu'elle termine sa conversation. Je savais que je devais m'en remettre à son goût, très nettement supérieur au mien, si je voulais m'envoler avec des tenues élégantes et dignes de Paris.

— Alors on dit demain, d'accord ? a-t-elle demandé dans le téléphone tout en me suivant des yeux. 8 heures ? Tu crois qu'elle peut arriver ici en venant de San Diego à cette heure-là ?

Elle a fait une pause pendant laquelle elle a joué distraitement avec sa boucle d'oreille en faux diamants. Elle envisageait de se faire percer l'oreille gauche, mais elle enlevait toujours la droite avant de décrocher le téléphone, comme les femmes dans les films noirs. Elle a repris :

— D'accord, super. Je te vois demain, alors. Je suis impatiente. Bye !

— C'était Coop ? ai-je demandé alors qu'elle raccrochait.

Elle a acquiescé d'un air hébété.

— Oh, mon Dieu, Marla, que suis-je en train de faire ?

— A quel sujet ?

Elle a poussé un profond soupir et a tiré sur le foulard blanc autour de son cou comme si elle étouffait.

— Nous partons demain en voyage.

— Oh, pour Mendocino ?

Elle a hoché la tête et j'ai noté qu'elle pâlisait. J'ai délaissé le blazer en laine que j'étais en train de regarder et je me suis approchée d'elle.

— Qu'y a-t-il, Gwen ? Je croyais que tu étais impatiente de partir ?

— Je l'*étais*. Mais plus maintenant.

J'ai croisé les bras et je l'ai regardée avec attention.

— Oh, oh, quel mois sommes-nous ?

Elle a levé les yeux au ciel.

— Je sais qu'on sort ensemble depuis trois mois, mais...

— Gwen, ne recommence pas, tu fais ça tout le temps !

Elle a donné une tape sur le comptoir et sa main gantée a sèchement claqué sur le verre.

— C'est faux ! a-t-elle protesté. Devine qui a dû annuler son stage parce que son gourou est

mort ?

— Hein ?

J'étais perdue, mais de quoi parlait-elle ?

— Oh, mon Dieu ! a-t-elle dit en tirant à nouveau sur son foulard, je crois que je vais avoir une crise d'angoisse, je la sens venir.

— Non, respire calmement, voilà, inspire et expire – tu te souviens. Voilà, c'est ça. C'est bien, inspire... et... expire..., ai-je répété d'une voix calme comme un coach de yoga. Maintenant, tu vas enlever ce foulard, d'accord ? ai-je dit en essayant de l'ôter de son cou avec difficulté.

J'ai tiré à plusieurs reprises sur les nœuds et lorsqu'ils ont enfin cédé, un flot de sang a envahi ses joues.

— Reprenons depuis le début, ai-je dit en voyant qu'elle se calmait et ne démarrait pas une crise d'hyperventilation. Qui a annulé son stage ?

— Dannika, a-t-elle répondu d'une voix rauque.

— Et qui est Dannika ?

— La meilleure amie de Coop à l'université.

— Je vois. Et elle vient avec vous à Mendocino ?

Elle a acquiescé d'un air malheureux, son visage reflétant toute la misère du monde.

— Elle nous conduira jusqu'à Mendocino, la voiture de Coop est trop petite.

— Et pourquoi as-tu si peur ? Parce que c'est une femme ?

— Une femme, je peux gérer, a-t-elle déclaré en me fusillant du regard. Malgré tes insinuations, j'ai fait du chemin. Coop n'a aucune idée de mon passé instable. Mais le problème c'est que cette femme en particulier, qui est sa meilleure amie, est blonde, sculpturale, d'une beauté incroyable et déesse du yoga d'une classe internationale.

Je l'ai dévisagée, les yeux écarquillés.

— Attends une minute. Tu ne parlerais pas par hasard de Dannika Winters ? *La* Dannika Winters ?

Elle a donné une nouvelle tape sur le comptoir, suffisamment forte pour faire vibrer le verre et envoyer rouler sur le sol des colliers en brillants.

— Oui, je parle de Dannika Winters !

— Oh, mon Dieu, mais c'est génial. J'ai quatre de ses DVD.

Gwen m'a regardée d'un air indigné.

— Tu crois que c'est ce que j'ai envie d'entendre maintenant ?

J'ai posé la main sur son bras.

— Désolée, Gwen. tu as raison. C'est très maladroit de ma part. Ce n'est pas étonnant que tu paniques, je veux dire, cette fille est Uma Thurman, Grace Kelly et Cameron Diaz, réunies dans un corps d'une souplesse incroyable. Tu vois, je jurerais que cette fille est végétalienne.

— Marla ! s'est exclamée Gwen d'une voix menaçante.

— Mais je suis sûre qu'elle est totalement superficielle et qu'elle n'a rien dans le cerveau.

En voyant la confiance revenir dans le regard de Gwen, je me suis dit que cela ne coûtait rien d'en rajouter une petite couche – ce que je me suis empressée de faire.

— Je suis sûre que ses postures sont réalisées par des doublures. Quand on croit qu'elle est en pleine méditation, en réalité, elle est en train de se faire les ongles.

— Tu as raison, je parierais qu'elle a un QI de hamster, a ajouté Gwen avec un grand sourire.

— C'est sûr, comment veux-tu qu'avec un tel physique, elle sache conjuguer les verbes ?

Un voile de doute est passé sur son visage.

— Mais elle est tout de même allée à l'université, alors...

— Alors, quoi ? Aujourd'hui n'importe qui peut aller à l'université. Cela ne prouve rien. C'est la Vanna White du Yoga. Ce sera une *has been* avant l'heure, crois-moi !

— Tu as raison, a-t-elle dit, rassérénée. Qui peut s'intéresser à cette vieille et stupide Dannika Winters ? Elle ne représente rien pour moi.

J'ai applaudi.

— Bravo ! Exactement ! C'est la copine de Coop, mais toi, tu es sa petite amie. Point final.

Elle m'a regardée d'un air consterné.

— Attends une minute. Et s'il y avait autre chose entre eux ? Imagine qu'ils soient un peu plus que des amis ?

— Voyons ! Tu crois qu'il aurait envie d'être enfermé pendant treize heures dans une voiture avec sa petite amie et la nana avec qui il couche de temps en temps ?

Elle a secoué la tête.

— Tu as raison. Ce serait en effet assez masochiste de sa part.

Je me suis penchée pour ramasser les colliers répandus sur le sol puis j'ai essayé de les réinstaller sur leur présentoir comme s'ils s'enroulaient autour du cou d'une femme, tels des serpents sensuels et opalescents, délicats et pâles comme l'intérieur d'un coquillage. Constatant ma totale inaptitude, Gwen m'a pris les colliers des mains et de ses doigts experts les a drapés en circonvolutions provocantes autour des bustes et des clavicules des présentoirs en velours, réalisant, avec ces copies de saphirs et de rubis, une présentation digne de Tiffany.

— J'aime beaucoup Coop, ai-je dit en la regardant dans les yeux. Mais le plus important, c'est que je crois que *toi* tu l'aimes beaucoup. Ce n'est pas le moment de me sortir le coup classique de « la panique au bout de trois mois ».

— Ce n'est pas le cas. Je te jure.

Depuis que je la connais, Gwen a toujours reproduit le même type de comportement avec les hommes, répétant les mêmes erreurs, encore et toujours, comme un disque rayé. Elle commence à sortir avec un garçon, apprend à le connaître et dès que leur histoire atteint la période de trois mois, elle le largue. Réglé comme du papier à musique. Et toujours pour la même raison : elle est persuadée qu'il va la tromper à la première occasion. Il y a deux ans, elle a largué un professeur de sociologie de l'USC, un mec incroyablement canon, parce que toutes les étudiantes rodaient

autour de son bureau en gloussant. Peu de temps après, elle s'est séparée d'un chiropracteur suédois, parce qu'il avait dans son armoire de salle de bains des brosses à dent pour ses invités. Il suffit que le petit ami du moment jette un coup d'œil par-dessus son épaule pour suivre du regard une jolie femme pour qu'elle l'envoie rejoindre illico ses ex aux oubliettes. Ce qui est évident, c'est que Gwen a un sérieux problème de jalousie. Elle le sait, je le sais, tous les hommes avec qui elle est sortie le savent. Penser que Coop puisse faire les frais de la mystérieuse guerre que livre Gwen contre l'infidélité masculine potentielle me rend malade de tristesse. Non pas parce qu'elle reproduit toujours le même schéma. Non, c'était beaucoup plus grave que cela. Si Gwen larguait Coop ou l'écarterait à cause de ses soupçons maladifs, ce serait carrément tragique. Parce que je savais, j'étais intimement persuadée, comme bizarrement on peut l'être quand on est très proche de quelqu'un, que Gwen et Coop étaient faits l'un pour l'autre.

Comme elle et moi, ils ont des apparences radicalement opposées. La première chose que l'on remarque en le voyant, c'est sa taille. Il est très grand, et à côté du mètre soixante de Gwen, le mètre quatre-vingts et des brouettes de Coop semble immense par effet de contraste. Il porte de vieux T-shirt usés et des jeans couverts de taches de peinture. Ses cheveux sont longs et paraissent en général ne pas avoir rencontré ni shampoing ni brosse depuis un certain temps. C'est un menuisier, un travailleur du bois, et les meubles qu'il fabrique dans son atelier sont bruts, solides et sauvages, comme lui. Mais ce que je préfère chez Coop, c'est la chaleur de ses grands yeux couleur noisette. Quand vous plongez dans son regard, c'est comme si vous pouviez voir et sentir les vastes paysages écrasés de soleil qui vivent au fond de lui et toute la compassion et la place qu'il a fait aux âmes perdues. Je craignais qu'il soit le seul homme sur terre capable de savoir s'y prendre avec le petit cœur fragile et capricieux de ma meilleure amie.

— Dis-toi la chose suivante : Coop et Dannika sont amis depuis l'université, d'accord ? Cela fait environ, quoi ? Sept ou huit ans qu'ils se connaissent ?

Elle a acquiescé d'un air méfiant.

— Si depuis tout ce temps ils ne sortent pas ensemble, c'est que la magie n'a pas opéré. Sinon, ils auraient tenté le coup, tu ne crois pas ?

— Oui..., a-t-elle répondu, apparemment peu convaincue par ma démonstration.

— Tu sais ce que c'est. Parfois, on n'est tout simplement pas attiré, peu importe qu'il ou elle soit canon. Je suis sûre que c'est leur cas. Ils sont comme frère et sœur – absolument rien d'autre.

— Ou alors cela fait sept ans qu'ils jouent les préliminaires, a-t-elle marmonné. Le jour où ils vont se lancer, un orgasme simultané va les terrasser.

J'ai ri.

— Arrête ta névrose. Tu m'écoutes ? Coop est fou de toi.

— Comment le sais-tu ?

— Je le sais, c'est tout.

Elle a retiré un de ses gants et l'a tordu entre ses doigts.

— Le problème, c'est que si je fais ce voyage, il va s'apercevoir à quel point je suis jalouse. C'est sûr. Je ne peux pas m'en empêcher.

Elle paraissait si petite et si vulnérable que j'ai eu envie de la prendre dans mes bras.

— Gwen, ce ne sera pas la fin du monde s'il te voit dans les pires moments. Il ne va sans doute pas s'enfuir en courant en s'apercevant que tu as un comportement humain. Sois honnête avec lui. Tu n'as rien à perdre.

— C'est Coop que je risque de perdre, sans parler de ma fierté.

— Oui, mais si tu ne peux pas être toi-même avec lui, je ne vois pas ce qu'il y a de plus important à sauver.

Elle a remis sa boucle d'oreille et m'a adressé un sourire courageux.

— Tu as raison, je deviens stupide. Je ferai ce voyage, je la rencontrerai, ils m'aimeront tous, je les aimerai tous et nous vivrons heureux ensemble pour toujours.

— Exactement. Maintenant, peux-tu m'aider à trouver des vêtements dans lesquels je ne serai ni moche ni ridicule ni américaine ? Je viens de réaliser que je ne peux absolument pas faire la connaissance des parents de Jean-Paul dans mon T-shirt Mickey Mouse.

— Quoi ? Une plouc confirmée qui cherche des vêtements seyants ?

— O.K., O.K., laisse tomber. J'ai seulement besoin de ton aide.

Une heure plus tard, Gwen m'avait trouvé trois tenues élégantes adaptées à toutes les situations. Elle m'a donné des tuyaux pour que mes cuisses aient l'air plus minces et mes os plus apparents, et même mes fourches avaient l'air, grâce à elle, intentionnellement *fashion*. Cette fille est un génie. J'ai essayé en vain de payer mais elle n'a jamais voulu en entendre parler.

C'est au moment de nous dire au revoir que j'ai eu mon idée brillante.

— Ecoute, lui ai-je dit, j'ai un truc pour toi. Attends !

J'ai couru à ma voiture, vérifié au passage l'horodateur et sorti le petit journal du sac en plastique de chez Rite Aid. Je suis revenue en courant jusqu'au magasin de Gwen et je l'ai déposé dans ses mains.

— C'est quoi ? a-t-elle demandé d'un air dubitatif.

— Emporte-le avec toi. Si tu commences à être angoissée ou en colère ou même juste un peu énervée contre Coop, écris ce que tu ressens jusqu'à ce que tu aies retrouvé ton calme, d'accord ?

Elle a ri avec gêne.

— C'est une espèce de thérapie New Age ?

— Cela te donnera juste un peu de recul sur les choses.

— Bon, d'accord. Euh, merci, c'est... très sympa.

— C'est un petit cadeau de départ.

Ses yeux ont cherché les miens.

— Tu sais, les journaux intimes, ça n'a jamais été mon truc, mais je te promets d'essayer.

— Si ça ne marche pas au bout de dix pages, passe au Valium.

Treize jours plus tard, enveloppé dans du papier brun, le journal arrivait chez les parents de

Jean-Paul à Paris. Il n'était pas tout seul. Il y en avait trois autres, un petit cahier à spirale, un bloc-notes et un journal avec une couverture représentant les vagues de Mendocino Coast. Chaque page était couverte de l'écriture démodée de Gwen, une cursive élégante et ronde. En le feuilletant, je me suis aperçue que sa parfaite écriture se transformait parfois en gribouillis presque illisible, comme si à certains moments elle avait appuyé comme une folle sur le papier. J'ai prétendu que je ne me sentais pas très bien et insisté auprès de Jean-Paul et de ses parents pour qu'ils aillent visiter un énième musée sans moi. J'avais ma dose. Si je devais encore faire des « Ah ! » et des « Oh ! » devant un Matisse, je risquais de craquer. Dès qu'ils ont tourné les talons, j'ai fourré les quatre cahiers dans mon sac, je suis descendue au café d'en bas, j'ai commandé un cappuccino et je me suis installée confortablement pour les lire, l'un après l'autre.

Jeudi 18 septembre

7 h 10

Chère Marla,

Je me suis dit que ce serait un peu idiot de m'écrire à moi-même et de remplir tout un livre de commentaires uniquement pour moi.

C'est trop narcissique – je finirais par me sentir comme un de ces égocentriques New Age – alors je me suis dit que c'était aussi bien de t'envoyer toutes mes réflexions nombrilistes. Je te refile le bébé, d'accord ?

Si ça se trouve, je ne vais rien écrire du tout. En fait, ça va beaucoup mieux. Je me sens même optimiste concernant ce voyage. Ma terreur d'hier s'est envolée.

Je t'écris tôt, ce matin. J'ai déjà bu mon thé et mes bagages sont prêts. Une fois n'est pas coutume, le ciel est lumineux à Los Feliz et, cela tient du miracle, j'ai réussi à faire entrer tous mes vêtements pour le week-end dans mon ensemble de bagages léopard qui comprend, comme tu le sais, une grande valise, une moyenne, un sac à main et un sac à chapeaux. Pas mal, hein ? Je suis sûre que Coop sera impressionné que je voyage aussi léger.

Bien entendu, j'ai dû mettre les chaussures dans une malle à part, et alors ? Je la glisserai discrètement au milieu des autres bagages quand personne ne regardera.

L'un dans l'autre, je suis l'image même de la voyageuse élégante et raffinée.

J'espère que ton voyage à Paris se passera bien aujourd'hui. C'est tellement génial !

Il me tarde que tu reviennes pour que nous nous racontions tout en détail.

Bises, bises.

Gwen.

Jeudi 18 septembre

8 h 45

Zut ! Oh, mon Dieu, mon Dieu, mon Dieu !

O.K., je sais, je dois respirer. Si je me mets à hyper-ventiler sur le siège arrière, ils ne s'en apercevront même pas. Ils ne découvriront mon cadavre avec mon visage bleu qu'au prochain arrêt pipi.

Marla, je ne veux pas mourir seule, sur le siège arrière, coincée entre deux planches de surf et une malle pleine de mes plus jolies paires de chaussures !

Ce serait une maigre consolation de savoir que mes go-go boots m'auront tenu compagnie jusqu'à mon dernier souffle.

Je ne peux plus les supporter ! Ras-le-bol complet, l'enfer total.

Je parle de Coop et de Dannika, pas de mes go-go boots. Comment ai-je pu envisager un jour que ça pourrait marcher avec Coop ? Puisqu'il a choisi le camp de ce Satan bio en coton organique, je ne veux plus rien avoir en commun avec lui.

Ah, ça, on peut dire qu'ils rigolent. *Ha ha ha ha*. Le monde est si délicieusement drôle quand vous êtes un grand et beau mec voyageant en compagnie de sa magnifique déesse hippie. Votre empotée de petite amie assise à l'arrière n'a aucune importance. Elle est seulement là pour empêcher la planche de surf de glisser.

Marla, que vais-je devenir ? J'ai été prise en otage par un superbe couple branché et bohème qui se moque des beaux bagages, des vêtements de voyage vintage et – par la même occasion – de moi.

D'accord.

Je sais ce que tu vas dire.

Respire, ralentis, reprends depuis le début.

Je vais essayer. Grâce à Dieu, je n'ai jamais été malade en voiture et j'ai l'impression que ce stylo et ce journal sont les seules choses qui m'empêchent de commettre un double homicide.

Reprenons donc depuis le début. Voyons... où en étais-je ?

Comme je te le disais, tôt ce matin, l'horizon était dégagé et ma tenue impeccable. Je portais mon ensemble vert automne à taille basse, mon manteau de voyage léopard et mes chaussures à talons aiguilles léopard – imprimé qui, comme tu le sais, est ma signature. J'ai mis un foulard vert sur ma tête et, au dernier moment, j'ai pris les lunettes de soleil Jackie O. que tu adores. Pas de fausse modestie entre nous, j'avais un chic fou. Je me suis observée dans le miroir sous toutes les coutures et je me suis dit que pour hyperglamour qu'elle soit, la copine de Coop en aurait pour son argent.

Comme Dannika arrivait de San Diego et que j'habite plus au sud que Coop, il était entendu qu'elle passerait me prendre en premier. J'ai entendu sa voiture arriver mais le temps que j'aie à

la fenêtre, elle était déjà hors de ma vue. J'ai pris une grande inspiration, j'ai attendu qu'elle sonne à la porte, et j'ai ouvert.

En la voyant devant moi, mes poumons se sont entièrement vidés de leur air. J'étais sonnée. Je sais que tu as ses cassettes de yoga, qu'elle a une petite célébrité à cause de sa nouvelle émission et que la plupart de ceux qui la croisent pourraient l'identifier aisément, mais voir les gens en vrai ça change tout.

Elle est superbe. C'est tout ce que je trouve à dire.

J'aurais voulu t'écrire qu'elle n'a pas de jolies dents et que ses seins montrent des signes de relâchement – chose que l'on ne peut pas voir à la télé avec les tonnes de maquillage, les dizaines de projecteurs et les angles de caméras –, mais la vérité c'est que, en vrai, elle est cinq millions de fois plus belle qu'à la télévision. Il y a de quoi s'ouvrir immédiatement les veines, tu peux me croire. Ses cheveux sont d'un blond lumineux, longs et épais comme dans les pubs pour shampoing à la télé, tellement beaux qu'on dirait des faux. Sous le soleil lumineux de Los Feliz, on aurait dit que ses cheveux étincelaient et que sa tête était entourée d'un halo doré. Teint frais, peau bronzée juste ce qu'il faut, radieuse. Des yeux bleu océan. Elle doit mesurer un mètre soixante-quinze et elle est tellement mince et tonique que je suis sûre qu'elle n'a pas un gramme de cellulite. Elle portait un pull sans manches — un de ces hauts moulants que portent les sportives avec soutien-gorge intégré — et un pantalon large de yoga suffisamment taille basse pour révéler dix centimètres de ventre plat et bronzé avec un piercing dans le nombril. Des tongs aux pieds, des lunettes de soleil dans les cheveux, des bracelets en argent aux bras, un collier en jade autour du cou et un minuscule diamant dans le nez. Un minimalisme exaspérant, d'autant que tous ces ridicules accessoires la mettaient encore davantage en valeur. Une bombe atomique hippie. Ses choix vestimentaires sont exactement à l'opposé des miens. Elle est l'image de la simplicité zen alors que j'ai opté pour l'excès catholique. Elle est tongs, je suis talons. Elle est chanvre et coton organique, je suis gabardine de laine et cachemire. Elle est baume pour les lèvres au thé vert, je suis rouge à lèvres candy-pomme rouge.

Je pourrais la regarder de haut, mais voyons les choses en face, elle a un look d'enfer.

C'est tout.

A l'instant où j'ai posé les yeux sur elle, j'ai senti une horrible vague de jalousie déferler dans mes veines. Et empoisonner mon sang. Elle se contentait de rester là, en face de moi, radieuse et éblouissante. Elle a fait un pas en avant, et avant que je comprenne ce qui m'arrivait, elle m'a serrée dans ses bras, m'enivrant d'huiles essentielles — à vue de nez, je dirais jasmin et ylang-ylang. Lorsqu'elle m'a lâchée, j'ai vu ses lèvres bouger, mais j'étais incapable de comprendre le moindre mot.

J'étais sous le choc, je crois. J'ai réussi à bredouiller un truc vague, en espérant que cela colle à peu près à sa question. Elle m'a répondu par un grand sourire, donc je pense ne pas m'être trop plantée.

Puis elle a baissé la tête et en voyant mes bagages, elle a perdu son sourire.

— Tu prends... tout ça ?

— C'est un mariage, n'est-ce pas ? Je ne peux absolument pas aller à un mariage sans un ou deux chapeaux, ai-je dit en tapotant ma boîte à chapeau avec amour.

— Mais c'est... euh, un mariage très simple, a-t-elle dit d'un air ennuyé. Es-tu sûre d'avoir besoin de toutes ces valises ? Phil et Joni sont vraiment sans façon. Ils vivent dans les bois.

— J'ai pris également des vêtements simples. Je veux pouvoir faire face à toutes les éventualités.

— Ouais, bon, a-t-elle dit en regardant toujours mes valises avec inquiétude. On va les descendre à la voiture et voir ce qu'on peut faire avec.

Tu sais que j'ai toujours rêvé d'avoir un cabriolet décapotable — un de ces monstres gros consommateurs d'essence de la fin des années cinquante ? Evidemment, tu sais aussi que je ne sais pas conduire et que je n'ai absolument pas l'intention de passer mon permis, mais cela ne m'empêche pas d'aller de temps en temps sur eBay pour regarder les annonces de vieilles voitures, juste pour le fun. Alors, quand j'ai vu la voiture de Dannika, mon cœur, déjà au bord de la crise cardiaque, s'est mis à battre violemment puis il est tombé tout droit dans mon estomac, j'en étais malade. J'avais devant moi la plus jolie voiture que tu puisses imaginer : une Mercury cabriolet de 57, d'un rouge cerise vif, ses chromes brillant au soleil comme des pierres précieuses. Posée sur le siège arrière, avec ses ailerons fendant les airs, une planche de surf jaune citron. Une vraie pub pour la Californie, un tableau parfait, beau à pleurer.

J'aurais dû être ravie et superexcitée à l'idée de voyager comme passagère dans la voiture de mes rêves. Et je l'étais. Dans quelques minutes nous partirions en direction de la côte vers un petit village authentique pour passer un week-end de rêve avec mon bel amoureux et ses amis glamour et superbranchés. La vision de la voiture de Dannika aurait dû me remplir de joie. J'aurais dû être soulagée de voir à quel point mon manteau de voyage léopard et mes immenses lunettes de soleil se mariaient parfaitement avec cette Mercury rouge décapotable. Mais je ne pensais pas à cela. La seule et unique pensée, cruelle et dévastatrice, qui occupait mon cerveau à cet instant précis était celle-ci : si elle aime le même genre de voiture, c'est qu'elle doit aimer le même genre d'homme.

Point.

Dannika a fait le tour de la voiture et s'est attaquée à mes valises. Ses épaules étaient magnifiques, ses muscles sculptés jouaient sous sa peau bronzée alors qu'elle s'acharnait à faire rentrer ma plus grosse valise dans le coffre profond. Je voyais bien qu'il n'y aurait aucun problème, on aurait pu faire entrer, dans ce coffre immense, cinq fois plus de bagages. A part la planche à voile, j'ai pu constater qu'elle n'avait emporté qu'un vieux sac à dos en cuir et une combinaison de surf. J'avoue qu'en voyant toute cette place perdue j'ai été tentée un instant de courir chez moi pour chercher mon vison, car je sais qu'il peut faire frisquet à Mendocino. Mais en voyant Dannika souffler comme un bœuf sous le poids de mes bagages, je me suis dit qu'elle n'apprécierait sans doute pas un petit plus à sa cargaison.

— Waouh, a-t-elle dit en soulevant la valise moyenne, qu'est-ce que tu transportes là-dedans, du ciment ?

— Pour l'essentiel, des articles de toilette.

C'est alors que je me suis rappelé la malle à chaussures que j'avais laissée dans l'entrée.

— Oh, il y a encore une chose, ai-je dit en lui tendant ma boîte à chapeaux, je reviens tout de suite.

J'ai failli lui demander d'aller la chercher elle-même, mais je n'ai pas voulu lui faire le plaisir de reconnaître qu'elle était plus musclée que moi. Elle affichait déjà un sourire assez large et moqueur, inutile de lui donner un autre avantage. J'aurais préféré qu'elle passe d'abord chez Coop, comme ça, il aurait porté tous mes bagages et détendu l'atmosphère avec son rire si chaud et si contagieux. Il aurait tourné les choses à la rigolade et c'est de lui que nous nous serions moqués, pas de moi. Je suis revenue vers la voiture avec ma malle à chaussures et autant te dire que ça n'a pas été facile de la transporter jusqu'au trottoir. Je n'aurais jamais cru que des chaussures puissent être si lourdes. C'est à ce moment-là que je me suis rendu compte avec horreur que je commençais à transpirer. Quand Dannika m'a vue plantée fièrement à côté de la malle (qui, entre nous soit dit, est à peine un peu plus grande que le minifrigo que nous avons à l'université, alors, où est le problème ?) elle a croisé les bras sur sa poitrine et haussé les sourcils.

Comme tu peux l'imaginer cette attitude a provoqué en moi une vague glacée de ressentiment. D'abord, hausser les sourcils c'est mon attitude *à moi*. Personne ne le fait aussi bien que moi, tu en conviendras, j'en suis sûre. Mais en outre, elle l'a utilisée complètement en dehors du contexte, ce qui est impardonnable. Hausser les sourcils est une forme de ponctuation et l'utiliser sans raison valable vous donne un petit côté je-m'en-foutiste très déplaisant — comme une virgule égarée ou un point-virgule inutile au beau milieu d'une phrase parfaite. Penser que mon innocente petite malle à chaussures puisse provoquer un tel haussement de sourcils, était, disons-le simplement, insultant.

Pour ne pas dire stupide.

Sur un ton glacial, je lui ai demandé :

— Tout va bien ?

Elle a claqué la porte du coffre avec plus de force que nécessaire et désigné mon dernier bagage d'un mouvement du menton.

— Pourquoi ne mets-tu pas ça sur le siège arrière ?

— Oh, mais il y a encore de la place dans le coffre, non ?

— Il faut laisser de la place à Coop.

— C'est vrai, mais il n'aura pas grand-chose. Tu connais les hommes, ils se contentent facilement de deux T-shirts et d'une brosse à dent.

— Ce n'est pas le cas de tout le monde, a-t-elle dit entre ses dents. Peu importe, pose ça sur le siège arrière.

J'ai obtempéré, non sans me coincer, au passage, un muscle situé entre mes deux épaules. Pour faire le moins d'effort possible, j'ai voulu soulever la malle et la basculer sur le siège arrière sans prendre la peine d'ouvrir la portière. Je ne le recommande pas. La douleur a été insupportable et encore maintenant, je sens encore une douleur lancinante près de ma colonne vertébrale. Bien entendu, ma fierté est plus forte que mes problèmes de chiropractie. J'ai donc plaqué un sourire sur mes lèvres et je me suis installée à la place du passager, cherchant machinalement ma ceinture de sécurité. Mais je n'ai rien trouvé.

— Ce beau bébé n'a pas de ceinture, a-t-elle déclaré en démarrant la Mercury et en s'engageant brutalement dans la circulation. Désolée, mais de toute façon, je ne les mets jamais. Je trouve que

c'est trop étouffant, cela gêne les mouvements, tu vois ce que je veux dire ?

Marla, je ne sais pas si je t'en ai déjà parlé, et je ne voudrais pas que tu me trouves bizarre, mais j'adore les ceintures de sécurité. Mourir sur l'autoroute est une de mes plus grandes terreurs et le sentiment de cette ceinture créant en quelque sorte une bande de résistance et de protection en travers de ma poitrine est à la fois, pour moi, délicieux et réconfortant. Statistiquement, il y a mille fois plus de probabilité de mourir sur la 405, l'autoroute de Los Angeles, que d'un cancer, d'une attaque terroriste ou de la main d'un tueur psychotique. La plupart des gens refusent de voir la vérité en face, mais pour moi, c'est une évidence. Chaque fois que je suis en voiture, je sens un danger mortel m'écraser comme une chape poisseuse, lourde et écrasante. Je pense que c'est la raison pour laquelle je n'ai jamais appris à conduire. Si je ne me jette pas contre un poids lourd de terreur, je suis sûre que j'attraperais une maladie nerveuse mortelle en quelques semaines.

Apparemment, Dannika ne partageait pas ma phobie. Elle a tracé la route à travers Los Feliz et jusqu'au-delà de Siver Lake comme un taxi new-yorkais pressé. Ses mains touchaient rarement le volant, trop occupées à régler la radio, à jouer avec ses bracelets, à faire aller et venir les essuie-glaces pour nettoyer le pare-brise, à jouer avec ses cheveux voletant autour de sa tête comme des banderoles dorées et brillantes. Je me suis accrochée à la poignée de la portière et je me suis arc-boutée sur le plancher pour ne pas m'envoler. La seule chose qui nous a sauvées d'un carambolage, c'est que tout le monde — hommes, femmes, enfants — arrêtaient toute activité sur notre passage pour admirer sa beauté dorée. Alors qu'elle se garait sur le trottoir devant chez Coop, maintenant le volant avec ses genoux pour pouvoir se remettre du baume sur les lèvres, j'ai commencé à saisir le sens de l'expression « être béni des dieux ».

— Hé ! Voilà mes filles préférées ! s'est exclamé Coop en descendant les marches de son bungalow en bois avec un large sourire aux lèvres.

Dannika a hurlé de joie et a jailli d'un bond de la voiture dès qu'elle a entendu sa voix. Elle s'est jetée dans ses bras comme s'ils étaient des amants que la guerre et la famine avaient séparés pendant des dizaines d'années. J'ai senti cette boule palpitante de *je-ne-sais-quoi* envahir ma poitrine — jalousie, il me semble, ou peut-être rage, psychose, ou les trois — quoi que ce soit, j'ai senti quelque chose griller et se figer en moi, un peu comme de la pâte à beignet plongée dans de l'huile bouillante. Je suis sortie lentement du siège passager, en espérant que le temps que je fasse le tour de la voiture calmement, les embrassades seraient terminées, mais lorsque je suis arrivée à leur hauteur, Dannika était toujours accrochée à lui, ses cheveux blonds plus brillants que jamais dans la lumière du soleil, ses gracieux bras bronzés farouchement noués autour de son cou. Par-dessus ses épaules, les yeux de Coop ont croisé les miens et en voyant son air désolé, la boule palpitante dans ma cage thoracique a un peu diminué. Il avait l'air de dire :

— Désolé, elle est... comme ça parfois...

D'une certaine façon, cet échange de regards secrets, alors que Satan continuait à s'accrocher si pathétiquement, m'a réconfortée et apaisée.

Lorsqu'elle a finalement relâché son étreinte, il a repris son souffle.

— Waouh, ça faisait longtemps qu'on ne s'était pas vus !

— Des mois ! s'est-elle exclamée en le détaillant d'un regard appréciateur, on dirait que tu as changé.

— Vraiment ?

Il l'a contournée, s'est approché de moi, a pris ma main, s'est penché vers moi et, à ma grande surprise, m'a planté un baiser chaud et ferme sur les lèvres, juste sous son nez à elle. Je n'étais pas étonnée de ce geste parce que Coop et moi sommes en général avares de baisers, pas du tout, mais simplement parce que nous n'avons pas l'habitude de nous embrasser en public. Trois mois, c'est un peu court pour explorer toutes les opportunités.

— Salut, chaton, a-t-il dit dans mon oreille, tu es magnifique. J'adore ces chaussures. Mon Dieu, géniale ta tenue !

Sa voix mâle a fini de dissoudre le beignet gonflant dans ma poitrine. J'ai alors réalisé que Dannika n'avait pas dit un mot sur mon ensemble de voyage. C'est là tout le génie de Satan. Vous ne reconnaissez l'affront que lorsqu'il est trop tard pour vous venger.

— Si, si, j'insiste, tu as changé, a répété Dannika, visiblement ennuyée qu'il prenne la peine de s'intéresser à moi. Tu as quelque chose de différent. Qu'est-ce que c'est ? Tu as maigri ?

Coop a tapoté son estomac à peine visible.

— Je ne crois pas...

— La barbe, ou quelque chose comme ça ?

Il a touché son visage couvert d'une barbe de quelques jours.

— Tu as raison, a-t-il dit en riant.

Elle a secoué la tête d'un air perplexe.

— Ton aura est différente. Tu es sûr de manger assez de vitamines ?

— Attends une minute, mon aura a besoin de vitamines ?

Elle a haussé les épaules.

— Ce sont deux observations séparées, crétin !

— Je suis vraiment heureux pour la première fois de ma vie, c'est tout, a-t-il dit en me regardant.

— Ah, oui ? Ça ne te réussit pas, a dit Dannika.

Il lui a jeté un regard surpris, et elle a insisté.

— Ça ne te va pas, tu as l'air sous-alimenté.

J'ai essayé de ne pas jubiler trop ouvertement, mais je ne crois pas avoir réussi à masquer ma joie.

— Moi, je trouve qu'il est superbe.

— Vraiment ? a lancé Dannika.

L'irritation qui perçait dans chaque syllabe n'a fait qu'augmenter mon bonheur.

Voilà pour le meilleur de la journée, cela tenait dans une coquille de noix. Ce qui a suivi était un cocktail à l'arsenic.

Par où commencer ?

Eh bien, celan'a pas échappé à ton attention, je suis assise à l'arrière. Au début, ça allait.

Comme c'est Dannika qui conduisait, je me voyais mal poursuivre le voyage assise à côté d'elle et elle *derrière* le volant – la vision était beaucoup trop terrifiante. Ce n'est pas pour rien que le surnom du siège du passager de devant est « la place du mort ». Je m'apprêtais à me porter volontaire pour aller derrière lorsque Coop m'a devancée.

— Je vais derrière, a-t-il dit après avoir jeté son sac dans le coffre. Super ! Tu as pris ta planche, a-t-il ajouté en s'installant sur le siège arrière.

— Où est la tienne ? a demandé Dannika.

— Tu crois qu'il y a assez de place ? a-t-il demandé d'un ton hésitant.

— Oh, Gwen a bien pris quatre valises.

Elle l'a dit sur un ton mi-figue mi-raisin. Comme si elle cafardait en ayant l'air de ne pas y toucher. C'était beaucoup plus agaçant que si elle avait assumé ses commérages. Je l'ai regardée sans sourire.

— Une boîte à chapeaux n'est pas vraiment une valise.

Coop a ri et a passé son bras autour de mes épaules.

— Gwen est une vraie girl-scout, elle est toujours prête à toute éventualité.

Dannika a balancé ses cheveux derrière son épaule.

— Va chercher ta planche et prends ta combinaison, on se débrouillera pour les caser quelque part. Ça fait des millions d'années qu'on n'a pas surfé ensemble ! C'est l'une des deux raisons pour lesquelles j'ai accepté de venir.

Pour être gentil, et aussi parce qu'il adore le surf et qu'il en salivait d'avance, Coop a fait ce qu'on lui demandait. Il est revenu au bout de quelques minutes avec sa planche sous un bras et sa combinaison sous l'autre.

— Je ne sais pas si c'est une bonne idée, j'ai pris ma planche la plus courte mais ça va tout de même réduire l'espace à l'arrière, la place sera très exigüe.

— Gwen a des petites jambes, a dit Dannika en me fixant.

Dans la mesure où elle a de longues jambes, souples et minces, cela m'a semblé une belle vacherie. Toutefois, quand j'ai croisé son regard, elle m'a fait un clin d'œil comme si convaincre Coop de prendre sa planche avait été notre but commun, comme si nous nous étions liguées secrètement et comme si sa petite vanne me faisant passer pour une naine faisait partie de notre complot entre filles.

— Veux-tu que je la rapporte à l'intérieur, Gwen ? Elle va gêner, non ? demanda Coop.

Décidée à être sympa, j'ai haussé les épaules. Après tout, c'était inutile d'en faire toute une affaire, j'avais bien pris une malle de chaussures, il pouvait emporter sa planche de surf.

— Puisque vous avez envie de surfer, prends-la. Cela m'est égal d'être à l'arrière, comme ça vous pourrez parler et rattraper le temps perdu.

Voilà ! J'avais été généreuse. Il penserait désormais que j'étais incroyablement confiante, pas le moins du monde inquiétée par la présence de la blonde démoniaque.

— Génial ! s'est exclamée Dannika d'un air victorieux. Merci beaucoup, Gwen, nous ne nous

sommes pas vus depuis... cette fameuse nuit à Malibu, c'est ça ?

J'ai senti ma gorge se paralyser, comme si une main géante serrait mon œsophage.

— Euh..., a bégayé Coop en me regardant, c'est là qu'habite la mère de Dannika, a-t-il précisé comme s'il avait perçu mon malaise.

Parler plutôt de mort imminente par asphyxie serait du reste plus proche de la vérité...

— Ça fait si longtemps, a ajouté Dannika, inconsciente de mon silence horrifié.

Pourquoi ces deux mots, *nuit* et *Malibu* m'ont-ils semblé, placés dans la même phrase, aussi menaçants ? Coop n'aurait-il pas pu choisir un meilleur ami, mâle, moche, acnéique, alcoolique, portant des pantalons en velours laids à faire peur et ne parlant des femmes qu'en termes anatomiques ? Pourquoi ? Pourquoi ? Pourquoi ?

Coop m'a aidée à m'installer sur le siège arrière et a pris un soin infini à disposer les deux planches de façon à ce que je dispose du maximum de place pour mes jambes. Bien que selon Dannika je n'en aie pas du tout besoin...

Ouais, t'inquiète pas pour la Pygmée à l'arrière, elle a pile la bonne taille pour la balade.

Je sais ce que tu penses, *relax, Gwen. Respire. Tu te souviens, inspire et expire. Voilà.*

Mais est-ce que tu réalises que ça fait des heures maintenant que je suis assise à l'arrière et que personne ne fait attention à moi ? Bien sûr, toutes les vingt minutes à peu près, Coop jette un coup d'œil derrière lui avec un petit sourire adorable vaguement désolé et écœurant.

— Qu'est-ce que tu écris ? m'a-t-il demandé une fois.

— Du courrier en retard, ai-je répondu.

Ce qui a satisfait sa curiosité un peu trop vite à mon goût. Comment sait-il que je ne suis pas en train d'écrire des lettres d'amour à mon mari d'un mètre quatre-vingt-dix actuellement en résidence momentanée à la prison de Saint Quentin ? Tout ce qui l'intéresse, c'est ce que raconte Dannika qui, tout en zigzaguant dans le trafic, est intarissable sur les moments merveilleux qu'ils ont vécus ensemble. Je n'entends pas grand-chose de ce qu'ils racontent — des bribes de phrases me parviennent à l'arrière, comme des confettis sonores —, mais cela ne me rassure pas beaucoup. Elle parle de « cette nuit dingue » et de « ce qui s'est passé à Séville » et « je croyais que j'allais mourir ». Elle se tourne vers lui, son sourire éclate de blancheur à chaque fois qu'elle rit et son profil sculptural est parfait. Ils se rappellent joyeusement leurs souvenirs, revivant des années de copinage et d'intimité, alors que je ne suis que la nouvelle venue, la fille qui est arrivée après.

O.K., j'arrête.

Il faut que je me secoue. Je suis en train de faire monter la pression toute seule sur le siège arrière.

La fumée va bientôt me sortir par les oreilles. Si je n'arrive pas à me dominer, Coop va découvrir que je suis un monstre possessif et... minuscule sans une seule once d'humour.

A plus tard...

Baisers d'une naine furieuse,

Gwen.

Jeudi 18 septembre

10 h 23

Chère Marla,

Depuis quand une banane bio, un yaourt au soja et une double ration de blé complet germé constituent-ils un petit déjeuner ? Ce que mange cette pépée ne nourrirait même pas un perroquet. Je lui souhaite de développer rapidement un problème de thyroïde et de devenir obèse. Elle saura peut-être ce que ressent le reste du monde.

Je sais, ce n'est pas très sympa de ma part. Je devrais éprouver plus de compassion. Mais les déesses nordiques qui vivent de yaourts végétaux et de céréales complètes méritent-elles vraiment ma compassion ?

Le problème est le suivant : elle me hait.

J'en suis sûre.

Et elle en a après Coop.

Je sais que tu m'as dit et répété que si, depuis tout ce temps, ils ne sortaient pas ensemble, c'est que la magie n'avait pas opéré. Je savais qu'il y avait un hic dans ta démonstration, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Tu vois, Coop n'a jamais nié ou confirmé la nature de leur relation, il a toujours parlé d'elle comme de sa meilleure amie. Il ne s'est jamais assis à côté de moi et n'a jamais dit :

— Gwen, au cas où tu te poserais la question, Dannika et moi n'avons jamais couché ensemble.

En fait, maintenant que j'y pense, depuis trois mois que nous sortons ensemble, je l'ai rarement entendu mentionner le nom de Dannika, à part comme l'une de ses connaissances de fac. Je la voyais comme un post-scriptum en bas de la page et pas comme une rivale dangereuse potentielle. La barmaid blonde aux cheveux en brosse qui travaille au Café Europa et qui flirte outrageusement avec lui m'inquiétait davantage.

Mais maintenant, tout est clair, ils ont couché ensemble. Peut-être pas récemment, peut-être pas régulièrement, mais ils ont fait l'amour.

Je ne sais pas ce qui est le pire — savoir qu'ils ont été aussi intimes ou avoir peur qu'ils meurent d'envie de recommencer.

Peu importe.

Le problème, c'est que je sais qu'ils l'ont fait et maintenant, je dois vivre avec cette idée.

A chaque fois qu'il va me voir nue, je vais imaginer qu'il compare mon hideux petit corps de Pygmée à ses courbes à elle, lisses et sans défauts. O.K., O.K., en matière de courbes je suis plus « gâtée » qu'elle, en fait, mais les miennes ne sont pas aussi pures. J'ai des fossettes ici et là et, tu sais, de temps en temps comme tout le monde, sauf elle — des petits problèmes de grain de peau.

Comment vais-je survivre à ce week-end ?

Peut-être que si je me concentre sur les événements actuels, j'éviterai une crise de panique.

Nous sommes de nouveau en route et nous longeons la côte. Pas par l'autoroute qui, selon Dannika, ne présente aucun intérêt, mais par la route panoramique qui a ses faveurs — tant pis si cela rallonge le trajet d'au moins trois heures.

Notre bref arrêt à Malibu fut très instructif. Satan a été assez sympa pour hurler par-dessus son épaule à mon intention que nous allions nous arrêter bientôt pour le petit déjeuner. Je me suis dit qu'elle devait se sentir coupable de m'avoir reléguée à l'arrière comme un chien encombrant et d'avoir monopolisé l'attention de mon homme. Quelques minutes plus tard, je me suis retrouvée au comptoir d'un petit bar à jus de fruits chichiteux en train de contempler, derrière une vitre, plusieurs échantillons de céréales germées d'un vert brillant. En entendant les mots « petit déjeuner », j'avais eu la vision de pommes de terre sautées, de pancakes dégoulinants de sirop, de café moka rempli à ras bord d'une crème onctueuse. J'avais une faim de loup et la faim me met toujours un peu sur les nerfs — tu me connais. Je me suis vite rendu compte que cet endroit n'était pas le lieu du festin dont je rêvais. Le menu était essentiellement basé sur des aliments liquides, des cocktails de jus de fruits frais avec des noms exotiques comme « Tahitian Sunrise » et « Arab Blue ». En plus des céréales germées, il y avait des jus de tas de choses que j'ignorais qu'on pouvait boire, comme des betteraves et du gingembre, ou du persil et de l'igname. Au département nourritures solides, il y avait du yaourt de soja, du muesli maison, des barres de protéines au lin et des salades de fruits. Mon estomac grondait et je sentais monter en moi une hystérique envie de meurtre causée par la faim.

— Dannika est une accro de la nourriture brute, a précisé Coop en me voyant regarder le menu avec incrédulité.

— J'avais deviné, ai-je dit d'une voix tendue.

— On pourrait... aller ailleurs ; si tu veux. De quoi as-tu envie ? De beignets ? De gaufres ? Un gâteau maison ? a-t-il demandé en serrant mon épaule affectueusement.

Coop sait parfaitement que je suis un bec sucré. Qu'y puis-je si mon corps réclame du sucre et de la caféine chaque matin, dès le réveil ? Je suis peut-être une diabétique qui s'ignore. J'ai failli lui dire qu'un croissant au chocolat venu de la boulangerie d'à côté ferait parfaitement l'affaire lorsque j'ai vu Dannika nous regarder avec le petit sourire suffisant de la parfaite végétalienne. Je hais les fans de la nourriture bio. Ils sont si vertueux et si clean, cela me donne envie de les attacher sur une chaise et de les gaver de Rice Crispies jusqu'à ce qu'ils éclatent.

Soudain, j'ai éprouvé l'envie de battre Dannika à son propre jeu. En plongeant dans son regard bleu clair, j'ai vu mon reflet de petite brunette et j'ai su exactement ce qu'elle pensait. Elle voyait en moi un petit obstacle mineur sur sa route — une fantaisie passagère de Coop, pas plus. Elle paraissait même déçue du mince challenge que je présentais pour elle. Qu'elle veuille ou non Coop pour elle-même, il était clair qu'elle estimait que je ne faisais pas l'affaire. Et dans son esprit, c'était tout ce qui comptait. Elle m'avait déjà éliminée. Elle me supporterait le temps du week-end, mais dès lundi, je devais disparaître.

Eh bien, elle se trompait. J'allais lui montrer qui j'étais : quelqu'un avec qui il fallait compter. Je démontrerais — par la force s'il le fallait — que je me fichais de son opinion.

Si dans la vie de Coop il n'y a de place que pour l'une d'entre nous, je serais damnée pour l'éternité si c'était moi qui devais céder la place. C'est le premier homme que j'ai jamais

rencontré pour qui j'ai envie de me battre et si je dois aiguïser mes griffes pour le garder, qu'il en soit ainsi !

— Tu sais quoi ? J'ai l'impression que le jus de racines a l'air sensationnel, ai-je dit.

Coop a regardé le menu d'un air sceptique.

— Carotte, betterave, igname et gingembre ? Tu es sûre ?

— Hmm... ça doit être... purifiant.

— D'accord, si tu le dis. Pourtant, il me semble avoir aperçu une boulangerie à côté, un petit moka, un croissant au chocolat...

Son offre était tentante et j'étais touchée de voir qu'il connaissait si bien mes goûts, mais j'étais décidée à être plus végétalienne que la végétalienne, même si cela devait me tuer.

— Non, merci, c'est parfait.

Dannika faisait semblant de ne pas entendre. Elle faisait quelques exercices de stretch prétentieux devant tout le monde, en attendant que la femme anémique devant nous ait passé sa commande.

— Les barres de protéines ne contiennent pas du tout de blé, n'est-ce pas ? a demandé cette dernière en se tamponnant le nez avec un Kleenex froissé.

Le dieu du surf bronzé derrière le comptoir lui a assuré, pour la troisième fois, qu'il n'y avait ni blé ni gluten. Quand ça a été notre tour, Dannika s'est approchée gracieusement, s'est déhanchée contre le comptoir et a lancé avec désinvolture :

— Je prendrai une double ration de blé germé, une banane et un petit yaourt au soja, s'il vous plaît.

Le visage du type est passé en une seconde de l'ennui profond à l'ahurissement total.

— Etes-vous..., a-t-il demandé en rougissant sous son hâle. Excusez-moi, mais êtes-vous Dannika Winters ?

— C'est bien moi, a-t-elle répondu, radieuse.

— Waouh, c'est trop cool. Ma colocataire a tous vos DVD. Elle va en mourir quand je vais lui dire que je vous ai vue. Est-ce que cela ne vous ennuie pas — il s'est baissé derrière le comptoir et lui a tendu une serviette en papier et un stylo — de signer cela ? Cela représenterait beaucoup pour elle.

— Pas de problème, elle s'appelle comment ?

Dannika s'est penchée en avant et le regard du surfer a plongé dans le décolleté artistiquement révélé par son petit haut moulant.

— Euh ? a-t-il demandé d'un air égaré.

— Le prénom de votre colocataire ?

— Oh, Kyra. K-Y-R-A.

Elle a gribouillé quelque chose sur la serviette, a signé avec des fioritures et lui a rendu le tout.

Il a pris la serviette avec respect.

— Merci pour elle, elle sera ravie, quant à moi, vous avez illuminé ma journée !

— C'est trop gentil, lui a dit Dannika avec un nouveau sourire très people.

Coop est alors intervenu.

— Cela ne vous gêne pas que nous passions notre commande ?

Le gamin a plié sa serviette avec soin et l'a glissée dans sa poche. Il est parvenu à se concentrer suffisamment pour servir à Coop un muesli extra-large, avec yaourt à la vanille et un jus de fruits protéiné. Puis à mon tour, tout en offrant au groupie bronzé mon sourire le plus charismatique, j'ai commandé mon immonde décoction de racines. Il ne m'a même pas vue. Il n'avait d'yeux que pour Dannika qu'il regardait par-dessus mon épaule, celle-ci étant maintenant occupée à faire des exercices de stretch des jambes en s'appuyant contre un tabouret. Tu seras fière de moi quand je t'aurai dit que j'ai avalé mon jus de racines sans vomir. On aurait dit l'herbe broyée sous une tondeuse à gazon. Un délice.

Je suis donc de nouveau assise à l'arrière de la voiture, calée entre les planches à voiles et ma malle à chaussures, avec une estime de moi au ras des chaussettes. Et je meurs de faim. Apparemment, c'est ce qu'elle attend de moi. Que je sois la spectatrice sur le siège arrière, forcée de la regarder miner ma vie amoureuse un peu plus à chaque kilomètre qui défile.

Tout ce que je peux dire, c'est qu'elle ferait mieux de surveiller ses arrières. J'ai peut-être perdu les deux premiers rounds, mais je ne me rendrai pas sans me battre.

Jeudi 18 septembre

11 h 20

Chère Marla,

Attention, nous venons d'atteindre l'épicentre de « Coop et Dannikaland ».

Nous sommes au niveau zéro des souvenirs d'université, ce qui inclut grosso modo toutes leurs histoires sentimentales de leurs fins d'adolescence, quand ils étaient encore plus jeunes et beaux qu'aujourd'hui.

Mon Dieu, je crois que je vais être malade.

Prochain arrêt ? Santa Barbara, où même les pervenches ressemblent à des profs de Pilates.

Jeudi 18 septembre

12 h 45

Chère Marla,

Ma crise de jalousie psychotique est finie, terminée. Coop vient de me raconter le conte tragique du passé de Dannika, ce qui évacué mon désir de lui crever les yeux de mes griffes acérées de chat. Sérieusement, tout notre voyage, sans parler de notre relation, est sauvé.

Voilà comment cela s'est passé.

Nous nous sommes arrêtés sur la plage de Santa Barbara. C'est là qu'ils surfaient tout le temps quand ils étaient à l'université. Comme tous ceux qui sont inscrits à la fac en Californie, je me suis toujours demandé si un seul étudiant à UCSB étudiait vraiment...

Je n'entendais pas grand-chose de ce que Coop et Satan se racontaient, mais une fois sortis de la voie rapide, elle a ralenti et j'ai compris qu'ils déroulaient le long fil du bon vieux temps, leurs souvenirs de surf en commun.

Je pensais que nous profiterions de l'arrêt pour nous dégourdir les jambes et admirer la vue. Je n'étais pas vraiment habillée pour batifoler sur la plage — tu sais combien je déteste avoir du sable dans mes chaussures. Mais le moteur n'était même pas arrêté que Dannika a sauté sur la route et secoué l'étendard doré de ses cheveux blonds dans la brise fraîche de l'océan.

— Mon Dieu que c'est beau ! Je n'enfile même pas de combinaison, j'ai trop envie de sentir l'eau sur mon corps.

Ses yeux brillaient d'excitation en regardant une grosse vague s'enrouler sur elle-même à l'approche de la plage, exploser et se retirer en laissant derrière elle un long ruban d'écume. Fascinés par le spectacle, nous avons regardé tous les trois le va-et-vient de l'océan, puis Coop s'est tourné vers moi et m'a demandé avec un sourire :

— Ça va à l'arrière, chaton ?

L'entendre employer mon petit surnom m'a fait chaud au cœur. Il a tendu la main et m'a caressé le genou, et la chaleur de ses doigts sur ma peau m'a fait frissonner jusqu'en haut des cuisses.

— Ça va bien, ai-je dit sincèrement, car à cet instant précis, je me sentais vraiment bien. Et toi ?

Avant qu'il ait pu répondre, Dannika nous a pris par surprise, en enlevant d'un seul coup son haut moulant et en l'envoyant valser par-dessus sa tête. La conversation est alors devenue impossible. Comment discuter avec légèreté avec elle qui se tenait les seins à l'air à deux pas de nous, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Une fois libérés, ses seins pâles étaient plus gros et plus pleins que je l'aurais imaginé sur une fille aussi mince. Son ventre bronzé était si plat que c'en était presque choquant, une mince bande lisse interrompue par la subtile découpe de parfaites tablettes de chocolat. C'est une chose de s'habiller en taille trente-six, mais avoir un corps aussi parfaitement sculpté en est une autre — c'est indubitablement la marque de l'appartenance à une élite physique.

Mon jus de racine est remonté dangereusement dans ma gorge, j'ai dégluti avec difficulté pour le

renvoyer d'où il venait. Bien entendu j'ai détourné le regard d'un air gêné. Coop en a fait de même, mais non sans s'attarder une seconde de trop sur le spectacle offert. Quand son regard est revenu sur moi, il était tout rouge. Je ne l'avais jamais vu rougir.

— Le dernier dans l'eau est une poule mouillée.

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, Dannika, en bikini turquoise et sa planche de surf sous le bras, courait vers l'eau. Un atroce moment digne de *Blue Crush*, ce film qui exhibe toutes ces championnes de surf dignes de poser dans *Playboy*.

Pendant quelques secondes, Coop et moi sommes restés silencieux, puis nous nous sommes mis à parler en même temps.

J'ai dit :

— Tu n'y vas pas ?

Il a dit :

— Il fait beau, hein ?

Nous avons baissé la tête en même temps. La gêne entre nous était si palpable et évidente que c'était encore plus incommodant.

— Viens, a-t-il dit finalement en ouvrant la portière et en poussant son siège vers l'avant pour me permettre de sortir. Je veux te montrer quelque chose.

Descendre jusqu'à la plage sur le sol rocheux et escarpé n'a pas été chose aisée avec mes talons aiguilles, mais je pouvais m'appuyer sur le bras de Coop dès que j'en avais besoin. Pour la première fois de ma vie, j'ai compris l'intérêt de ces horribles sandales en plastique qui sont la plaie des années quatre-vingt-dix. Une fois arrivés sur la plage, j'ai ôté mes chaussures et le sable sur mes pieds nus était chaud et doux. Les cheveux noirs de Coop, déjà ébouriffés par la balade en cabriolet, dansaient en mèches folles autour de son visage, animées par la brise océane.

— Nous venions souvent ici.

— Dannika et toi ? ai-je demandé en essayant de ne pas pincer les lèvres de dégoût en prononçant ce nom détesté.

Il a plissé les yeux à cause du soleil. Le temps était radieux et le ciel de septembre d'un bleu pur à peine marqué au loin sur l'horizon d'une légère brume rougeâtre.

— Oui, et Phil et Joni aussi, c'était notre spot favori.

— Tu parles de tes amis chez qui nous allons ?

— Oui, je suis sûr que tu vas les aimer. Ils sont vraiment cool.

Je me suis contentée de hocher la tête.

Pendant ce temps, Dannika faisait une série d'exercices d'étirements de yoga à côté de sa planche de surf. Nous la regardions tous les deux, attirés par les courbes élégantes de son corps alors qu'elle se pliait et se cambrait dans une sorte de danse lente, son Bikini bleu se détachant sur le velours sombre du sable humide. A part un couple de phoques s'ébattant dans les vagues et un groupe de pélicans effleurant la surface de l'eau de la pointe de leurs ailes longues et gracieuses, nous étions seuls sur la plage.

— Elle est très nerveuse aujourd’hui, a dit Coop.

— Dannika ?

Il a acquiescé.

— J’ai eu l’impression qu’elle était plutôt relax, ai-je déclaré d’un air désinvolte comme si je n’y avais pas prêté attention jusqu’à présent.

— Elle, heu...

Il s’est arrêté et a réfléchi un moment, comme s’il cherchait soigneusement les mots. Puis il a repris :

— Elle essaie de donner l’impression qu’elle a confiance en elle, mais en fait, elle manque beaucoup d’assurance.

Je n’ai pas pu m’empêcher d’éclater de rire. S’il voulait que j’aie pitié d’elle, ça allait être difficile.

— Oui, je sais que cela peut te paraître incroyable. Les gens croient qu’elle a tout : une carrière brillante, une villa extraordinaire sur la plage à La Jolla...

— Et un corps de rêve, ai-je ajouté avec amertume.

— Exactement, la totale, a-t-il confirmé un peu trop rapidement à mon goût.

Nous l’entendions comme en fond sonore pousser des cris d’excitation et se mettre dans la bonne position pour prendre une énorme vague. Ses bras pagayaient contre le courant et elle s’est soulevée au-dessus de la montagne d’eau juste avant que la vague bleue ne se casse et ne l’engloutisse.

— En fait, quand je l’ai connue, on aurait dit une enfant abîmée.

Nous nous sommes arrêtés et nous sommes restés immobiles un instant face à la mer. Dannika s’éloignait de plus en plus, pagayant avec force pour dépasser les brisants, là où l’océan est moins agité et plus lisse.

— Qu’entends-tu par « abîmée » ?

— Attends, je vais t’expliquer mais d’abord, je veux te montrer quelque chose.

Il m’a pris par la main et m’a conduite un peu plus bas sur la plage. Sentir ma main serrée dans la sienne, grande et chaude, me donnait l’impression d’être redevenue enfant, marchant à côté de mon père. Je me sentais protégée et en sécurité.

Parvenus à un petit escarpement qui surplombait la mer, nous nous sommes arrêtés. Les vagues se brisaient violemment contre les rochers incrustés de coquillages. De petits cailloux roulaient dans le ressac, indéfiniment emportés puis ramenés par la marée qui découvrait puis recouvrait une langue de sable. Au moment où la vague s’est retirée complètement, Coop m’a poussée en avant en criant :

— Maintenant !

J’ai sauté sans réfléchir sur le sable mouillé depuis le sommet acéré et j’ai couru à perdre haleine comme un animal sauvage pour échapper à la furie de la vague qui revenait à la charge. Mais Coop avait parfaitement calculé son coup. J’ai contourné la pointe puis je me suis écartée de

l'eau, les pieds et le bas de ma jupe à peine mouillés. Je riais comme une enfant.

Coop est apparu une seconde plus tard, le jean remonté au niveau du genou et les jambes trempées, car il avait affronté une vague plus grosse que la mienne. Courant pour échapper à l'écume qui lui léchait les chevilles, il était si mignon que je me suis dit à moi-même : « Je pourrais passer le reste de ma vie à le contempler, cela suffirait à mon bonheur. »

Avant que je réalise le sens profond et les implications de mes pensées, il est arrivé sur moi et m'a serré si fort dans ses bras que mes pieds ont décollé du sol. Il m'a embrassée et je lui ai rendu son baiser, puis nous nous sommes mis à rire si joyeusement que j'ai senti les vibrations de son rire sur mes lèvres.

— C'est ici, a-t-il dit en m'entraînant avec lui sur le sable. Mon Dieu, je ne suis pas revenu ici depuis des années !

Son regard balayait la plage. Nous étions dans une petite crique surplombée d'un à-pic de plusieurs mètres en forme de cirque. A l'endroit le plus enfoncé de la falaise, je devinais l'entrée d'une petite grotte sombre. Aux embruns salés se mêlait une légère odeur d'humidité et de pourriture, celle des algues en décomposition. Le soleil s'est caché et la crique fut enveloppée d'ombres froides. J'hésitais à avancer mais Coop m'a tirée de nouveau par la main et nous nous sommes assis.

— Je venais tout le temps ici, a-t-il dit.

— Tout seul ?

— Parfois seul, parfois avec des amis.

— Avec Dannika ? ai-je demandé dans un murmure, sans parvenir à masquer l'angoisse dans ma voix.

Je n'arrivais pas à le regarder, mais je sentais qu'il détaillait mon profil.

— Ou avec Phil et Joni, a-t-il répondu en me caressant les cheveux. C'est la cachette des pirates. Top secret.

— Je n'ai pas grand-chose d'un pirate et en plus, j'ai le mal de mer, tu es sûr que j'ai le droit d'être ici ?

— Tu te sous-estimes.

Nous avons contemplé les vagues aller et venir sur le sable. De l'endroit où nous étions, nous ne pouvions pas voir Dannika et j'en étais heureuse.

— Ce que j'adore ici, c'est l'impression que l'on a d'être dans un fort secret.

Légèrement trop froid, humide et puant à mon goût, mais évidemment ce n'était pas ce qu'il attendait que je dise. Coop a sorti sa pipe de sa poche et l'a allumée. Ai-je omis de mentionner qu'il fume la pipe ? Je sais que fumer est une détestable habitude et je devrais haïr tout ce qui touche au tabac de près ou de loin, pourtant, d'une manière incompréhensible, le voir fumer cette pipe allume dans ma tête toute une série de petits voyants lumineux, anachroniques et sentimentaux — et tu sais combien j'en ai. Ce que je veux dire, c'est qu'il y a peu d'hommes âgés de moins de quatre-vingts ans qui fument ce genre de chose, mais à chaque fois qu'il l'allume j'ai l'impression d'être dans un film d'Ingmar Bergman.

— Dannika n'est pas comme elle paraît être, a-t-il dit soudain.

Je lui ai jeté un bref coup d'œil. L'air grave, il scrutait l'horizon. Il a tiré plusieurs bouffées de sa pipe avant de poursuivre.

— Quand j'ai fait sa connaissance, elle était maigre, difficile et atrocement timide. Elle avait les dents de travers et chaque fois qu'elle riait ou quand elle mangeait, elle mettait sa main devant sa bouche pour les cacher.

— Tu veux dire qu'elle n'a pas toujours été aussi... belle ?

Il a secoué la tête et a tiré sur sa pipe, soufflant la fumée au loin. Ça sentait le chocolat.

— Elle a eu une enfance très difficile. Je ne te donnerai pas les détails, elle m'en voudrait énormément si je le faisais, mais à la mort de son père, elle a hérité d'une petite somme d'argent et elle a tout investi dans son look. Elle s'est fait refaire les dents et les seins. Elle est partie en vacances et quand elle est revenue, c'était une autre fille, complètement différente, elle avait même changé de nom.

— Vraiment ? Comment s'appelait-elle avant ?

— Donna Horney, a-t-il répondu en refrénant un sourire.

— Y a pas photo, ai-je dit en grimaçant.

Il a pris une poignée de sable et l'a regardé s'écouler comme un torrent gris entre ses doigts.

— Elle s'était métamorphosée, de la tête aux pieds. Aujourd'hui, elle prétend le contraire, selon elle Donna est morte, fin de l'histoire. Les gens qui la rencontrent sont sûrs d'avoir en face d'eux Miss Perfection mais à l'intérieur, elle est toujours Donna Horney.

J'avais envie de sauter de joie, de me lever et de danser sauvagement dans le sable, mais je suis restée parfaitement tranquille. Dannika Winters était un charlatan ! Je savais que j'aurais dû éprouver de la compassion à son égard, mais tout ce qui me venait spontanément, c'était un immense sentiment de soulagement. Mon désir de vengeance s'éteignait tout seul, elle ne pouvait pas m'atteindre, j'étais réelle, elle n'était qu'un mirage. Un imposteur.

Il se tourna vers moi et cette fois, je n'ai pas pu éviter son regard.

— A quoi penses-tu ? a-t-il demandé les sourcils froncés.

Que répondre ? Je danse de joie ! La sorcière est morte, youpi !

— Heu... je suis seulement surprise, c'est assez triste en fait.

Je sentais un immense sourire étirer mes lèvres mais j'arrivais, en me concentrant, à le transformer en grimace inquiète.

— J'ai préféré t'en parler parce que je sais, à cause d'expériences passées, qu'elle peut être parfois...

Il cherchait ses mots.

— ... intimidante.

— C'est certain, je m'en suis rendu compte.

— Mais elle est très discrète, alors surtout, ne parle pas de ce que je t'ai dit. Phil et Joni sont évidemment au courant, bien sûr, mais ce sont les seuls. Je suis sûr qu'elle me tuerait si elle savait

que je t'en ai parlé.

J'ai fait le signe de zipper mes lèvres avec mes doigts.

— Motus ! Bouche cousue. Merci pour ta confiance. Ça me rendait assez nerveuse de faire connaissance avec tes amis, et je suis rassurée d'en savoir un peu plus.

Il a secoué sa pipe et l'a tapée contre un galet, puis il l'a rangée et m'a embrassée. Ses baisers avaient un goût de sel et de fumée. Le goût le plus savoureux du monde.

Il me semble que tu n'as pas besoin de connaître tous les détails sordides de chaque minute passée dans la grotte. Tout ce que je peux dire, c'est que les boutons de ma robe étaient défaits et, malgré le brouillard qui envahissait peu à peu la plage, je n'ai absolument pas senti le froid. Mon Dieu, Marla, il embrasse comme un Dieu ! Je jure que je pourrais passer le reste de ma vie à me nourrir exclusivement du goût de sa bouche. Nous étions tellement ailleurs tous les deux que nous avons sursauté en entendant soudain :

— Oups, désolée !

J'ai levé les yeux et j'ai aperçu Dannika s'éloigner, son parfait petit popotin à peine couvert par son minuscule Bikini.

Coop m'a regardée d'un air penaud et nous avons rajusté nos fringues en vitesse. Une fois de nouveau présentable, il m'a donné un dernier baiser et nous avons pris le chemin du retour jusqu'à la voiture, dans les traces de Dannika. C'était sans doute marée basse car le contournement de la pointe fut plus aisé qu'à l'aller. Nous avons attendu que Dannika se rhabille et prenne place derrière le volant pour nous installer nous aussi. C'est alors que Coop m'a soulevée dans les airs et m'a pris sur son dos pour me déposer en douceur sur le siège arrière.

— Je n'arrive pas à croire que tu ne sois pas venu me rejoindre, a-t-elle lancé à Coop en faisant la moue. C'était une « double *overhead* », mec !

— Une si grosse vague, tu es sûre ? Et tu t'es bien amusée ? a-t-il demandé en lui ébouriffant les cheveux affectueusement — geste qui ne me fit ni chaud ni froid.

— C'était géant, a-t-elle répondu d'une voix sinistre, tu as tout raté.

— J'étais occupé, a-t-il rétorqué en haussant les épaules.

Je n'ai pas pu m'empêcher de glousser et Dannika m'a jeté un regard glacé par-dessus son épaule.

— Aucune importance..., a-t-elle dit sèchement en introduisant brutalement la clé dans le démarreur.

Le moteur a protesté en couinant.

— ... mais tu ne sais pas ce que tu as perdu.

Quand elle est vexée, elle conduit encore plus mal. A chaque fois qu'elle dépassait une voiture sans visibilité, je serrais les dents et à chaque virage, je m'accrochais à mon siège pour ne pas être éjectée. Pour ajouter à mon inconfort, sa planche de surf trempée gouttait dans mon cou et du sable humide, poisseux et salé maculait mes épaules, sans parler du brouillard qui me faisait frissonner.

Mais je ne peux m'empêcher de sourire en t'écrivant ces quelques lignes. Je suis quasiment certaine de ne plus avoir besoin de ce journal. Coop m'a donné le moyen infallible de soigner ma

jalousie. A partir de maintenant, je serai l'incarnation de la douceur fraternelle. Et si, par hasard, je me sens sur le point de craquer, je me répéterai juste ces deux mots : Donna Horney.

En tout cas, je te remercie de m'avoir suggéré d'écrire ce que je ressentais. Si je ne l'avais pas fait, qui sait comment ce voyage se serait passé ? Tu aurais pu lire dans les journaux : « Jackie O. étrangle la Diva du Yoga ! »

Je peux dire désormais que mon sentiment d'insécurité mesquin est totalement derrière moi.

Baisers de la part d'une nouvelle

et meilleure Gwen.

Jeudi 18 septembre

2 h 10

Chère Marla,

Tu ne vas jamais le croire, mais je t'écris depuis LA MAISON DE MA MERE.

Quelle horreur !

Tu te demandes ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? Tu te dis : « Gwen va rarement chez ses parents, elle trouve que son beau-père est bête, sa mère trop bruyante et le chien profondément déprimé. »

C'est bien le problème.

Pourtant, me voilà chez ma mère, à Sebastopol, dans mon manteau de voyage imprimé léopard et couverte de poils de chien de la tête aux pieds. Les perruches s'égosillent et Carrie, le chien-loup irlandais, bave sur mes chaussures. Ce n'était pas l'idée que je me faisais d'un week-end romantique !

Tu veux vraiment savoir ce qui s'est passé ? Je vais te le dire : c'est la faute de Dannika Winters !

Nous roulions sur l'autoroute 1, entièrement plongée dans le brouillard. J'ai demandé si ce ne serait pas une bonne idée de prendre un raccourci en passant par la 101 qui va de San Luis Obispo à Salina. Ma suggestion a horrifié Dannika. C'était absolument impossible car alors nous raterions Big Sur, la partie de la côte californienne la plus splendide et la plus spectaculaire !

A-t-elle également mentionné « mortelle » ?

A un moment, alors que nous surplombions une falaise qui tombait dans la mer deux cents mètres plus bas, elle s'est mise à jouer avec son lecteur de C.D. Heureusement que Coop a eu le réflexe d'attraper le volant à la dernière seconde. Il nous a sauvés. Il a attendu une ou deux minutes avant de suggérer discrètement qu'elle devait être fatiguée de conduire depuis si longtemps. Je doutais de sa fatigue, car elle n'avait accordé à la route que soixante-dix pour cent de son attention, mais en tout cas, moi, j'étais épuisée de la voir conduire. Arc-boutée sur un frein imaginaire, je commençais à avoir des crampes dans les jambes. Je suis sûre que si un autre que Coop lui avait fait cette suggestion, elle l'aurait mal pris, mais il semble avoir un effet magique, presque hypnotique sur elle.

Elle a éclaté de rire. Bien que cela soit difficile à admettre, je comprends pourquoi ils sont amis depuis si longtemps. Je crois qu'on appelle ça « l'attrance des contraires ». Tu sais, Marla, combien toi et moi sommes différentes, et pourtant ça marche entre nous — comme les mariages réussis entre le sucré et l'aigre, le tulle et le taffetas. Tu es négligée, je suis structurée, tu vis selon ton inspiration, je suis des règles précises... C'est comme ça que sont Coop et Dannika. Il est stable, il sent le tabac et la sciure de bois, et il est profondément chaleureux, pas seulement en apparence. Elle est écervelée, impulsive, gâtée et égocentrique et elle sent les produits de luxe. Je pense que je bousille leur équilibre délicat et c'est la raison pour laquelle ma présence nous rend

tous si nerveux. On dirait qu'ils sont chacun perchés face à face sur leur balançoire et que je suis l'intruse demandant qu'on lui fasse de la place.

Quoi qu'il en soit, nous roulions vers Big Sur, puis Monterey, Santa Cruz et San Francisco. Une fois Coop au volant, je me suis enfin détendue et au long de l'après-midi, chacun d'entre nous s'est plongé dans ses pensées. Nous n'avons même pas essayé de parler, car avoir une discussion dans un cabriolet n'est pas une chose aisée avec le vent. Et quand le C.D. de Wilco s'est terminé, personne n'a eu envie d'en mettre un nouveau.

Le brouillard s'est dissipé et le ciel est redevenu d'un bleu profond. Je ne sais pas pourquoi, mais cela m'a rappelé une nuit où mon père n'était pas rentré. J'avais sept ans et ma mère faisait cuire un pain de viande. Je m'en souviens parce qu'au moment où elle l'a sorti du four, elle s'est brûlé l'intérieur du poignet avec le plat brûlant. Elle se tenait debout à côté du freezer avec un glaçon pressé sur ses veines bleues et je sautillais autour d'elle en lui disant :

— Fais-moi voir, maman, fais-moi voir !

J'étais assez morbide comme enfant, toujours fascinée par les blessures et en particulier les brûlures – je pouvais passer des heures devant un livre de mon père sur Hiroshima — mais ce jour-là, elle n'a pas cédé à ma curiosité. Je me souviens de ce qu'elle m'avait dit alors.

— Mon Dieu, Gwen, arrête, merde !

Au ton de sa voix et à cause de ce juron, si inhabituel dans sa bouche, j'ai ressenti un grand froid. Cette nuit-là, il y avait quelque chose de bizarre dans l'air, une forme de tristesse lourde, quelque chose d'indéfinissable. C'était étrange. Je ne sais pas d'où cela venait. Je pense que c'est pour ça que je ne suis jamais revenue. Plus je monte vers le nord, plus les souvenirs m'assaillent. Dès que j'entre dans le comté de Sonoma, ils se jettent sur moi comme des vampires assoiffés de sang.

Cela faisait des heures que nous roulions en silence. J'écrivais avec frénésie pour essayer de te tenir au courant des derniers développements. Invariablement, à chaque fois que Coop jetait un coup d'œil dans le rétroviseur, il disait :

— Que fais-tu, chaton, tu écris ton premier roman ?

Ce à quoi je répondais tout aussi invariablement :

— Ce sont juste quelques notes.

Une seule fois, Dannika a fait un commentaire.

— Si elle continue comme ça, quand on arrivera à Mendocino, elle aura écrit *Guerre et paix*.

Je pense qu'elle se croyait drôle. J'ai envisagé quelques instants la possibilité de laisser l'empreinte de mes talons aiguilles dans sa planche de surf — au moins, ça lui ferait un souvenir de moi.

Lorsque nous avons traversé enfin le Golden Gate, le soleil s'enfonçait dans l'eau, colorant l'océan, les voitures et même notre peau d'un halo orangé. Coop et Dannika ressemblaient à des stars de cinéma avec leurs lunettes de soleil, et le malaise que j'avais réussi à refouler toute la journée revint alors me hanter. Ils allaient tellement bien ensemble — naturels, sauvages, salés... Difficile de ne pas imaginer que leurs bébés surfeurs seraient certainement aussi photogéniques qu'eux. Je suis sûre que tous ceux que nous croisions se demandaient ce que je faisais dans le

tableau. Ils devaient se dire que j'étais une lointaine cousine venue d'une obscure province d'Europe de l'Est n'ayant pas encore découvert l'existence du Lycra et du jean.

Après la traversée du pont, nous sommes arrivés à l'embranchement avec l'autoroute 1, et quelle ne fut pas ma surprise d'entendre Dannika dire :

— Prenons par la côte.

Le soleil était en train de se coucher et nous avions encore au moins quatre cents kilomètres à parcourir. Même en prenant par la 101, vers le nord-est, et en passant par Cloverdale, il nous restait quatre, sinon cinq heures de plus à passer dans la voiture, selon la circulation. Prendre par la côte signifiait cinq ou six heures, voire plus, dans le noir sur des routes sinueuses.

Je n'ai pas pu m'en empêcher, je me suis penchée en avant et j'ai dit :

— Pourquoi est-ce qu'on ne prend pas simplement la 101 ?

Elle m'a dévisagée avec dédain.

— Je ne supporte pas les autoroutes.

— Tu vis à San Diego et tu ne supportes pas les autoroutes ? ai-je demandé en levant un sourcil.

Voilà une chose que je sais parfaitement faire et qu'elle pourrait apprendre de moi.

— Je ne les supporte pas, c'est l'enfer. Coop, ne crois-tu pas que nous pourrions prendre par la côte ?

Nous étions toutes les deux suspendues à ses lèvres.

— Si cela ne tient qu'à moi, je suis d'accord pour prendre la 101, c'est deux fois plus rapide, a-t-il dit en lançant à Dannika un regard qui voulait dire : « Ne m'en veux pas, je suis seulement honnête. »

Elle a secoué la tête et ri.

— Tu prends son parti, c'est tout.

— C'est simplement logique, ai-je commenté, quel est l'intérêt de prendre la route panoramique dans le noir ?

— Désolée, tout le monde, mais c'est *ma* voiture et *ma* voiture ne prend pas les autoroutes. Fin de l'histoire. Voici l'embranchement.

Son ton était brusque, mais l'avertissement était clair : *c'est moi qui décide*.

Lorsque Coop a pris l'embranchement, je n'ai pas été surprise. Cela faisait un peu mauviette, mais nous savions tous que s'il ne l'avait pas fait, nous aurions eu un sérieux problème et je crois qu'aucun d'entre nous n'y tenait.

Bien entendu les dieux de la route nous réservaient d'autres surprises et si nous espérions nous en être facilement tirés, nous nous trompions.

Nous venions tout juste de passer Point Reyes Station, près de Tomales Bay. Cela faisait un moment que le soleil était couché, mais on distinguait encore vaguement un halo rosé sous les nuages. Nous recevions de plein fouet l'air froid et rude de la côte. Cela faisait une bonne vingtaine de minutes que j'hésitais à demander si on pouvait rabattre la capote, mais je ne voulais pas jouer les pauvres petites fleurs de serre à côté de deux solides plantes locales. L'ironie de

l'histoire, c'est que c'est moi qui suis originaire d'ici, Coop est de Philadelphie et Dannika a passé l'essentiel de sa vie à Ventura — que savaient-ils des territoires étranges et hostiles qui s'étendaient au nord du Golden Gate ?

Alors que je me gelais les fesses dans ma tenue légère et mon adorable petit manteau de voyage imprimé léopard, je me suis mise à rêver du manteau de vison que j'avais hésité à aller chercher ce matin. Si je l'avais fait, à cette heure-ci, je plongerais mon visage dans sa douceur soyeuse jusqu'à ce que je sente à nouveau mon nez et mes oreilles. C'était la faute de Dannika — elle m'avait empêchée de suivre mon instinct. Toute la journée, nous lui avons passé ses caprices. Pourquoi ? Parce qu'elle a un petit nez mutin parfait, des cheveux blonds aux reflets dorés et un corps de pin-up ? Et quelle était la part de la nature là-dedans ? Et même si elle n'avait pas acheté la perfection physique sur catalogue, même si elle était entièrement naturelle comme le sketch des jus bio le laissait penser, quel droit avait cette fille de décider pour tout le monde ?

Soudain, je m'en fichais complètement de savoir qu'on était dans sa voiture, et qu'ils me prennent tous les deux pour une vraie citadine. Je me décidais à leur demander de rabattre ce fichu toit au-dessus de ma tête. Après tout, ce n'était pas un week-end naturaliste !

J'allais me pencher vers l'avant pour présenter ma requête lorsque deux choses se produisirent. Coop a tourné la tête vers moi et m'a demandé doucement :

— Tu as froid, chaton ?

Simultanément, le moteur s'est mis à tousser deux ou trois fois avant d'expirer.

Coop a réussi à diriger la voiture vers le bas-côté inexistant et a regardé le tableau de bord.

— C'est bizarre, a-t-il dit, on dirait qu'on est en panne d'essence mais la jauge indique que le réservoir est encore à moitié plein.

Il y eut un silence, puis :

— En fait, la jauge est pour ainsi dire... cassée, a murmuré Dannika.

Je me suis enfoncée dans mon siège en soupirant.

Coop l'a regardée, incrédule.

— C'est une plaisanterie ?

— Non, c'est coincé, ça fait des mois que c'est comme ça.

Il a passé une main dans ses cheveux avec lassitude.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit avant que nous nous engagions sur cette route ?

— Je croyais que tu le savais !

— Et comment aurais-je pu le savoir, Danni ?

Je n'aimais pas beaucoup l'emploi du diminutif, mais j'appréciais en revanche le ton qui montait entre eux. Ils s'affrontaient et si ça continuait, ils allaient carrément se battre. D'habitude, je déteste la violence, mais dans ce cas, je crois que j'aurais pu faire une exception.

— Mon Dieu, je suis désolée, d'accord ? a-t-elle dit d'un air qui démentait ses propos. J'oubliais que ça fait longtemps que tu n'as pas conduit ma voiture.

Le sous-entendu était clair :

J'oubliais ! Tu as été si occupé avec la petite garce assise à l'arrière que tu m'as négligée, moi et ma précieuse voiture depuis des mois.

Coop a fait machine arrière.

— Tant pis, laisse tomber. Qui a un portable ?

— ...

— Oh, non ! a-t-il dit en tapant le volant. Evidemment ! Un couple de technophobes et une rétro-puriste ! Ne pouvions-nous pas avoir à bord un Américain normal ? a-t-il demandé en riant.

C'était drôle en effet, et je me suis mise à rire avec lui. Dannika n'esquissa même pas un sourire.

— Super ! On fait quoi, maintenant ?

— Tu as une carte ?

— Non.

— Merde, a dit Coop qui, cette fois, ne riait plus du tout.

— C'était tout droit le long de la côte, a-t-elle répondu d'une voix haut perchée, pourquoi aurais-je pris une carte ?

Attention ma fille, tu fais ta Donna Horney !

Nous avons regardé autour de nous d'un air inquiet. Les collines s'assombrissaient rapidement, quelques étoiles apparaissaient dans le ciel, les courbes de la route disparaissaient au loin. Ça et là, il y avait quelques arbres chétifs tordus par le vent de la côte – on aurait dit de vieilles personnes courbées par les ans. On était en pleine cambrousse, l'air sentait les cyprès et le sel, le froid et la pureté. J'entendais le cri des phoques au loin. Je fermais les yeux pour visualiser où nous étions sur une carte. Tu te souviens que tu m'appelles souvent la navigatrice ? Tu as toujours dit que j'ai un superpouvoir, un sens incroyable de l'orientation. Cette fois, c'était encore plus facile que d'habitude, parce que nous avons très souvent emprunté cette portion de route quand nous étions au collège, bien que nous préférions passer au sud, à Point Reyes Station, pour faire un arrêt sur la plage de Bolinas et regarder les hippies surfer en surveillant les requins au loin. Nous devions être à douze kilomètres au nord de Point Reyes Station et la route se profilant devant nous paraissait bien vide et désolée.

— La meilleure solution, c'est de retourner à la dernière ville que nous avons traversée, ai-je proposé.

Ils m'ont regardée avec surprise, comme s'ils avaient oublié ma présence.

— Ça fait des kilomètres que nous n'avons pas vu une ville, a répondu Dannika d'un ton sec.

— Si, Point Reyes Station. C'est assez facile de ne pas la remarquer mais je suis à peu près sûre qu'il y a une station d'essence.

— Je l'aurais vue, a-t-elle rétorqué.

Coop m'a souri dans le rétroviseur.

— Tu as raison. C'est vrai que tu as grandi dans la région, n'est-ce pas ?

— Oui, ai-je dit avec réticence.

Je sais que tu es fière d'être une fille du comté de Sonoma, mais c'est un peu plus compliqué pour moi. Je ne parle jamais du passé avec Coop et j'évite de le faire, dans la mesure du possible. Je sais que les paysages d'ici sont magnifiques, que c'est beau, rustique, authentique, etc., mais dans mon souvenir, c'est surtout synonyme d'erreurs et d'impulsions que pour la plupart, je préférerais oublier. Tu es la meilleure chose que Sebastopol m'ait offerte et je t'ai emmenée avec moi quand je suis partie d'ici. Tout le reste, je l'ai laissé derrière moi et je n'en parle jamais. C'est sans doute pourquoi Coop n'avait pas réalisé — mais l'a-t-il jamais su ? — que nous étions à moins de dix kilomètres de l'endroit où je suis née et où j'ai grandi.

— C'est quoi ton plan ? a demandé princesse Dannika d'un air las, attendant que ses conseillers incompetents proposent une solution.

Qu'elle soit l'unique responsable de la situation dans laquelle nous nous trouvons ne l'avait même pas effleurée.

— A quelle distance sommes-nous de Point Reyes Station ? m'a demandé Coop.

Sur un ton rogue, Dannika intervint avant que je puisse répondre.

— Il n'y avait aucune ville !

Je m'efforçais de garder mon calme. Elle commençait vraiment à m'énerver. Je l'ai superbement ignorée pour répondre à Coop :

— Environ six kilomètres.

— Je jure devant Dieu que nous n'avons traversé aucune ville, coupa-t-elle au bord de la crise de nerfs. Le dernier patelin que j'ai vu était Stinson Beach et ce n'était pas très loin de San Francisco.

— Eh bien, si, c'est juste derrière nous, crois-moi.

— D'accord, a dit Coop en sortant de la voiture, je crois que je vais y aller à pied pour ramener de l'essence. Avec un peu de chance, je trouverai quelqu'un pour me ramener, au pire, je ferai l'aller-retour à pied. Mais si nous y allons tous, on risque de se faire voler, a-t-il ajouté avec un regard pensif vers les planches de surf à côté de moi sur le siège arrière. Mais, d'un autre côté, je n'ai pas envie de vous laisser toutes seules ici...

— Réfléchis, a dit Dannika, d'abord, ça ira plus vite si tu y vas sans nous et puis crois-tu que Gwen puisse marcher six kilomètres avec ces chaussures-là ?

Elle a jeté un coup d'œil appuyé et méprisant par-dessus son épaule à mes talons aiguilles. J'ai eu envie de lui dire que si elle n'arrêtait pas de s'exprimer sur ce ton geignard, je me ferais une joie de lui planter un de mes jolis petits talons à la pointe acérée dans son petit cœur de garce (du moins si j'arrive à dépasser le silicone), mais je me suis mordu la langue. D'une certaine façon, je préférerais quand Dannika faisait sa sale gamine râleuse, elle en devenait encore plus détestable.

Coop a posé la main sur ma tête. Le contact de ses doigts chauds m'a donné envie de me rouler en boule dans ses bras — et plus encore — si j'avais pu, je me serais roulée en boule au fond de lui.

— Chaton ? Qu'en dis-tu ?

Je détestais l'idée de passer les deux ou trois prochaines heures sur le bas-côté de la route en

compagnie de cette blonde satanique, mais je ne voyais aucune autre solution.

— Je crois que Dannika a raison, nous allons rester ici pour garder les bagages. Mais sois prudent, ne te fais pas raccompagner par n'importe qui. Il y a des gens pas très recommandables dans le coin.

— Ça ne peut pas être pire qu'à Los Angeles ! a-t-il lancé avec une grimace.

— Tu pourrais être surpris.

L'une des raisons pour lesquelles je ne suis jamais revenue à Sonoma County avec toi, c'est que mes souvenirs d'enfance ont pollué toute la région. Traverser Sebastopol, c'est comme marcher dans un champ de mines. L'épicerie au coin de la rue me rappelle le jour où mon père et moi y sommes entrés pour m'acheter des bonbons à la menthe et où il en est ressorti avec le numéro de téléphone de la trancheuse de salami. Je ne peux pas passer devant le studio de danse sur Valentine Avenue sans revoir ma mère en colère, disant des grossièretés à Miss Yee, ma prof de danse préférée. Puis une fois dans la voiture, elle m'a craché au visage que papa couchait « avec cette garce chinoise ».

Je n'ai plus jamais pris de leçons de danse à cet endroit. Comment aurais-je pu me concentrer sur mes pliés, quand des images de mon père faisant des choses vagues et obscènes à Miss Yee défilaient dans mon cerveau de huit ans ?

Sebastopol grouille de pièges de ce genre, chaque boutique et chaque restaurant, chaque champ et chaque parking, chaque centre commercial et chaque maison a un rôle dans ce réseau d'intrigues compliquées qui sont autant d'images traumatisantes de mon enfance. Le plan de la ville est inscrit dans ma mémoire, telle une vaste carte remplie de tours et des détours. Te souviens-tu de M. Colwell qui nous avait fait faire une expérience avec des araignées pour nous expliquer la complexité de leurs toiles ? Les lignes qui se croisent et s'enchevêtrent sur ma carte ressemblent à cela — emberlificotées et pleines de pièges. C'est triste, je sais, parce que de bonnes choses ont eu lieu ici aussi. Je suis certaine que la plupart des enfants de l'école pensaient que j'étais bonne à enfermer, ce qui a fait de mon adolescence une épouvantable torture, mais après avoir fait ta connaissance, tout a changé. J'étais toujours considérée comme une folle mais comme tu étais mon amie, je sentais que ma vie commençait à s'ouvrir et que j'avais de l'espoir. Tu étais pour moi comme l'ambassadrice du futur qui m'était envoyée pour me rappeler qu'il y aurait autre chose après ce petit collègue myope et claustrophobe. Te souviens-tu de cette nuit où nous avons « emprunté » la voiture de ta mère pour aller à Salmon's Creek ? Nous nous sommes assises dans les dunes et nous avons regardé l'océan. La lune brillait tellement que nous pouvions voir nos ombres s'allonger sur le sable devant nous. Tu as chanté cette chanson de Cat Stevens, *Moonshadow*. Je t'ai traitée de hippie, puis nous avons couru comme des folles vers les vagues dans le noir, les yeux fermés. La brume salée balayait nos visages alors que l'écume froide léchait nos pieds. Tu te souviens ? Il suffit que je me rapproche des frontières du comté pour que je devienne nostalgique. En fait, ce n'est pas tout à fait exact. Je suis un peu comme une radio ondes courtes, il y a parfois une bonne chanson qui sort du lot mais la plupart du temps, ce sont des navets.

J'ai assez remué le passé, inutile de te dire que je ne suis pas ravie que ce lit infesté de poils de

chiens et depuis lequel je t'écris soit l'épicentre de tous ces mauvais souvenirs.

J'étais donc piégée dans cette Mercury de 57 aux côtés d'une garce blonde et splendide. A chaque fois que je lui jetais un coup d'œil, je ne pouvais m'empêcher de penser aux poches de silicone à l'intérieur de ses seins. Du reste utilise-t-on toujours du silicone, n'est-ce pas plutôt de l'eau salée, maintenant ? Si elle l'a fait il y a huit ans, qu'utilisaient-ils à cette époque ? Je mourais d'envie de l'interroger sur le sujet. Qu'est-ce que ça fait de sortir de la salle d'opération comme un Frankenstein hypersexué ? Lui a-t-il fallu du temps pour s'habituer à ses nouvelles proportions ? Est-ce qu'au début, elle se cognait aux meubles ? Qu'est-ce que les gens ont dit en la revoyant ? Ont-ils été assez polis pour ne pas commenter son nouveau décolleté ou bien était-ce tellement évident qu'ils n'ont pu faire autrement que de se moquer d'elle ?

— Il fait vraiment sombre. Tu veux venir t'asseoir devant ?

La voix de Dannika était étonnamment aiguë. Est-ce que sa proposition signifiait que la princesse s'abaissait à convier la servante dans ses appartements ?

— Je suis bien ici.

Elle m'a fait face.

— Tu ne vas pas rester coincée derrière ?

Tu parles, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué, ça fait seulement onze heures que je suis calée entre deux planches de surf et une malle à bagages !

— Je ne suis pas mal du tout.

Un silence délicat s'est alors installé entre nous. Les phoques ont recommencé à crier au loin, si loin qu'on les entendait à peine. Ça m'a rassurée de me sentir si proche de la mer, même si de là où nous étions, nous ne pouvions pas l'apercevoir.

— Il commence à faire vraiment froid, a-t-elle dit.

— Ouais.

Une chouette a hululé d'une voix criarde, un seul cri long et sinistre. Dannika a frissonné et enroulé son sweat-shirt autour de son cou.

— Pourquoi ne viens-tu pas devant ? Comme ça, je ne serai plus obligée de tourner la tête pour te parler.

C'est ton problème, ma vieille.

Mais je me suis quand même levée et je suis passée devant en enjambant le dossier. Comme elle s'était assise au milieu, elle a dû se pousser et se réinstaller derrière le volant pour me faire de la place. Je ne vois vraiment pas pourquoi j'aurais dû me glisser derrière le volant alors que j'avais supporté sans broncher pendant plus de quatre cents kilomètres que sa planche de surf me goutte dans le cou et salisse mon beau manteau de voyage. Enfin libérée de mon confinement en seconde classe, je réalisais soudain que l'avant de la Mercury était tellement immense qu'on aurait dit un lit. Nous aurions pu aisément tenir tous les trois à l'avant.

Dannika s'est adossée à la portière et a étendu les jambes sur la banquette. J'ai appuyé la tête

contre le dossier et j'ai contemplé le ciel étoilé. Je crois que tu vas vouloir me mettre sous Xanax de force si je te dis ce que j'ai pensé à ce moment précis, un moment d'égarement où je me suis demandé ce que ça doit faire de tuer quelqu'un, en l'occurrence la bombe sexuelle aux jambes interminables assise à côté de moi. Je n'ai jamais dit que c'était une bonne idée. Je sais que c'était idiot. Mais un camion est passé à cet instant précis, un énorme semi-remorque transportant des tonnes de bois et j'ai seulement pensé : *Nous sommes seules, je pourrais la jeter sur la route puis pousser des cris horrifiés en faisant celle qui découvre son corps aplati comme une crêpe.*

Crois-tu que j'aie besoin d'une assistance psychologique ?

J'étais un peu gênée d'avoir de telles pensées, mais ça m'a fait prendre conscience d'une chose : je veux vraiment, vraiment Coop, comme je n'ai encore jamais voulu quelqu'un. Et celle qui se mettra en travers de ma route devra vraiment, vraiment faire attention à elle. Cette idée me glaçait et en même temps, je me sentais pousser des ailes. En un mot, je venais de comprendre que j'étais amoureuse.

— Tu es toujours aussi calme ? demanda Dannika.

Non.

Je me creusais les méninges pour essayer de trouver autre chose à dire, mais je ne voyais pas quoi. Un blanc total.

Pour dire la vérité, c'était moins un blanc total qu'une espèce de brouillard de colère et de ressentiment. J'étais restée assise à peine à quelques centimètres d'elle toute la journée. M'avait-elle manifesté le moindre intérêt ? Avait-elle essayé de faire la conversation avec moi avant cet instant ? Je n'avais pas l'intention d'être pour elle une distraction par défaut en attendant que son héros revienne avec de l'essence.

— Alors, comment as-tu rencontré Coop ?

— A la laverie automatique. Chez *Stars Wash-n-dry*.

A L.A., tout a un rapport avec les stars. Surtout les lieux où aucune célébrité ne mettrait les pieds pour rien au monde.

Comme je m'en tenais à cette brève explication, elle a voulu en savoir plus.

— Il était dans la file d'attente ?

— Il y avait beaucoup de monde et j'attendais que sa machine se termine. Je me suis rendu compte qu'il avait oublié un caleçon, alors je suis allée le lui donner. Je crois que je devais être toute rouge parce qu'il a dit que mes joues étaient roses et il m'a offert une bière fraîche pour me remettre.

Elle a dû sentir mon hésitation car elle a dit alors :

— Et ?

— C'est tout.

Pas question que je lui raconte le reste — la bière délicieuse et légère à seulement 11 heures du matin un dimanche, la tête qui tourne — mais était-ce dû à la bière ? Nous avons ensuite pris ses vêtements puis les miens, et nous sommes allés déjeuner dans un minuscule restaurant coréen à Venice, choisi au hasard. Quelques semaines plus tard, quand nous avons eu envie d'y retourner,

nous avons tenté en vain de le retrouver. C'était comme si nous nous étions glissés dans un terrier de lapin et que nous avions atterri au milieu d'un champ de nouilles chinoises, de porc aigre-doux et de canard fondant sous la langue. J'étais saoule en plein milieu de l'après-midi, ivre de ses fossettes, de ses pommettes et de la chaleur de ses yeux noisette.

Si elle croyait que j'allais lui raconter ça, elle pouvait toujours courir.

— Nous nous sommes connus au bord de l'océan, a-t-elle commencé. A la plage où nous nous sommes arrêtés aujourd'hui.

Je me rendais compte alors avec irritation que son silence n'était pas le signe qu'elle attendait patiemment d'autres détails, mais qu'elle se souvenait de sa propre rencontre avec Coop.

Une nouvelle fois, je me demandais quel serait le meilleur moyen de la supprimer au passage du prochain camion. Elle eut un petit rire, apparemment, elle venait de se souvenir de quelque chose d'amusant.

— Quoi ? ai-je demandé un peu trop rapidement pour mon goût.

— Oh, rien, sauf qu'il m'a dit que je surfais comme un sumo. Je me plantais sur ma planche et plus rien ne pouvait m'en faire descendre. Il m'a appelée Poonha.

— Poonha ? ai-je demandé d'une voix tendue.

— D'après Conrad Poonha, le surfer hawaïen de cent cinquante kilos que l'on voit pendant trente secondes dans *Endless Summer*.

Elle s'est passé la main dans les cheveux avant de poursuivre :

— On s'entendait parfaitement bien, à tel point qu'à un moment, je pensais que nous étions amoureux l'un de l'autre.

Elle a poussé un profond soupir qui m'a fait frissonner de la tête au pied.

— C'est pour te dire à quel point c'était...

J'ai avalé ma salive avec difficulté et me suis efforcée de parler d'une voix neutre :

— Vous êtes sortis ensemble ?

Elle a incliné la tête, a pris le temps de réfléchir à la question, a fait la moue, m'a regardée de l'air évasif du docteur à qui vous venez de demander : « Est-ce que ça va faire mal ? » Puis elle a secoué lentement la tête de gauche à droite.

— On n'est jamais vraiment sortis ensemble, on était... désinhibés.

L'ambiguïté me donnait envie de l'étrangler.

— Désinhibés ?

Elle regardait ailleurs. J'avais envie de lui arracher le diamant qu'elle avait dans le nez avec une paire de pinces. Mais est-ce que ce serait suffisamment douloureux ?

— Tu sais ce que c'est, quand on est amis depuis dix ans, il n'y a pas grand-chose qu'on n'a pas expérimenté ensemble.

— Ça fait douze ans que je connais mon amie Marla, ai-je dit en m'éclaircissant la voix, bien sûr, on n'a jamais couché ensemble.

— Vraiment ? Pourquoi ?

J'étais sonnée par sa réponse. C'est alors que j'ai entendu le grincement des roues d'une voiture sur le gravier derrière nous. J'espérais que Coop était de retour avec l'essence, mais ce n'était pas le cas. En me retournant j'ai vu la deuxième meilleure chose après Coop. Ce qui pouvait nous arriver de mieux dans ces circonstances : un officier de police nous regardait à travers la vitre de sa voiture de patrouille.

— Zut ! s'est exclamée Dannika. Zut, zut et rezut.

Elle ne partageait apparemment pas mon enthousiasme.

— Où est le problème ? ai-je dit à voix basse.

— C'est un flic !

— Oui, je sais. Et nous sommes en panne. N'avons-nous pas besoin de lui ?

— Il ne faut pas qu'il regarde dans le coffre, quoi qu'il advienne, a-t-elle dit en regardant furtivement par-dessus son épaule.

— Qu'est-ce que tu caches à l'arrière ? Un corps ?

Elle m'a lancé un regard méprisant.

— Laisse-moi parler, d'accord ? Je sais comment m'y prendre avec la flicaille.

Elle s'est assise le plus près possible du volant et s'est accrochée à lui des deux mains. On aurait dit un enfant jouant à conduire dans le garage de ses parents.

— Bonjour, mesdames, vous avez un problème ?

L'officier qui s'était approché de la Mercury était plutôt mignon malgré son front un peu dégarni et son énorme grain de beauté sur la joue gauche.

Dannika était figée. Elle regardait droit devant elle avec une expression de zombi sur le visage. En dépit de son insistance pour être la seule à parler, elle paraissait incapable de prononcer le moindre mot.

— Bonsoir, officier, ai-je dit. Nous sommes en panne d'essence. Mon petit ami est parti à pied jusqu'à Point Reyes Station pour en rapporter.

— C'est un grand gars qui fait de l'autostop ? ma'am ?

— Ça doit être lui, ai-je répondu en souriant.

Dannika a émis un son curieux en provenance de sa gorge. Ça m'a rappelé le son que faisait ma chienne Audrey quand elle s'apprêtait à sauter sur un de ses congénères et à le hacher menu. Elle avait l'air d'essayer en vain de le refouler. Ses mains serraient le volant avec tant de force que ses jointures étaient toutes blanches. Raide comme une statue, elle regardait fixement à travers le pare-brise droit devant elle.

— Est-ce que tout va bien, mademoiselle ?

Mademoiselle — il l'a appelée « mademoiselle » et moi « ma'am » ? Suis-je plus ridée qu'elle ?

Dannika restait muette.

Il était temps que j'intervienne.

— Elle est sourde. Elle n'entend pas un mot.

— Est-ce bien raisonnable qu'elle conduise ? a-t-il demandé d'un air inquiet.

— Oh, non, elle ne conduit pas. Elle fait semblant... quand la voiture ne roule pas. C'est un jeu. Mon ton suggérait que la surdité n'était pas le seul handicap de Dannika.

— Ah, ah.

Bien que dans la pénombre, la beauté parfaite et les cheveux soyeux de Dannika aient paru moins lumineux qu'en plein soleil, il était évident que l'officier la fixait avec convoitise.

— Heu, au cas où mon petit ami n'aurait pas trouvé de voiture pour l'emmener à la station-service, pourriez-vous lui donner un coup de main ?

L'officier mit fin avec regret à sa contemplation et me regarda comme si je l'avais brutalement tiré d'un beau rêve. A l'évidence, il n'avait pas entendu ma question. Je la répétais patiemment et il acquiesça.

— Bien sûr. Je vais aller à sa rencontre et nous allons revenir ensemble. En attendant, enfermez-vous.

— Est-ce bien utile avec la capote descendue ? ai-je demandé après réflexion.

Je l'ai vu rougir, malgré l'obscurité. Il a jeté un coup d'œil à Dannika, comme s'il craignait qu'elle ne se moque de lui, mais elle paraissait changée en statue de sel.

— Bon, faites attention. Je reviens dès que possible.

Il est retourné à sa voiture, a mis la sirène en marche et a démarré. J'ai vu la lumière clignotante disparaître après le premier virage. Quelle tristesse ! Il avait mis la sirène en route pour impressionner Dannika qui, bien que sourde et mentalement diminuée, faisait faire et dire des choses stupides à des hommes adultes et a priori sains d'esprit. J'avais l'impression d'être la copine moche des comédies romantiques, la rigolote que tout le monde aime bien, mais qui n'arrive pas à sortir avec un garçon.

Je me suis tournée vers elle, énervée autant contre moi que contre elle.

— Peux-tu m'expliquer ce qui s'est passé ?

Elle a soupiré et lâché enfin le volant.

— Je suis désolée. J'étais ailleurs.

— On aurait dit que tu étais morte.

— Sinon je risquais de dire des bêtises.

Elle s'est passé une main sur le front et a descendu le zip de son sweat-shirt. Malgré le froid de la nuit, elle transpirait abondamment.

— Pourquoi ?

Elle a levé les yeux au ciel d'un air exaspéré.

— Quoi, *pourquoi* ?

— C'était quoi le problème ? Il ne risquait quand même pas de nous donner une contravention.

Elle a jeté des coups d'œil affolés autour d'elle.

— On dirait qu'il revient, non ?

— Qu'est-ce qu'il y a dans le coffre ?

Elle s'est tournée vers moi, les yeux agrandis de panique.

— Tu crois qu'il va fouiller la voiture ?

— Pourrais-tu m'expliquer ce qui se passe ?

Elle est sortie de la voiture comme une folle et a ouvert le coffre.

— Je vais m'en débarrasser.

— Te débarrasser de quoi ?

Je suis sortie à mon tour et je l'ai rejointe. Elle a ouvert son sac à dos et a fouillé parmi les vêtements colorés et les bottes à talons.

— Ça ne te regarde pas.

— D'accord, d'accord, ai-je dit en levant les mains.

— C'est de la poudre.

— Quoi ? me suis-je exclamée, complètement affolée.

— De la coke, de la cocaïne !

— Oh, mon Dieu ! C'est vrai ? Là-dedans ?

Horriifiée, je regardais son sac à dos déjà à moitié vidé dans le coffre.

— Je n'arrive pas à trouver ce putain de truc, a-t-elle murmuré.

— Tu es une yogi ! Tu ne peux pas sniffer de la coke !

Elle a soudain brandi un sac en plastique rempli de poudre blanche.

— Ça te dit, une ligne ?

— Dannika !

— C'est de la bonne ! a-t-elle protesté en regardant le sac d'un air à la fois affectueux et affamé.

— Tu dois t'en débarrasser.

— Là, tout de suite ? a-t-elle demandé en caressant le plastique.

— Oui, immédiatement.

— Mais je viens tout juste de l'acheter ! a-t-elle dit en fourrant le sac dans son décolleté.

— Tu es folle ?

— Ça m'a coûté un paquet de fric !

— Ecoute, sans vouloir te vexer, d'après ta performance de tout à l'heure avec le policier, tu supportes assez mal la pression. Je n'ai aucune envie de savoir comment tu te comporterais devant lui avec quelques grammes de coke dans ton soutien-gorge.

— Merde, alors on fait quoi ? a-t-elle demandé d'un air vaincu.

— Je vais dire quatre mots et je veux que tu m'écoutes attentivement, ai-je dit sur le ton que j'utilise en général avec les ados mal élevées qui fréquentent mon magasin. *Le flic va revenir.*

Prise de panique, elle a ouvert le sac et a laissé la poudre s'envoler dans le vent du soir. A cet instant précis, le vent a changé de direction — ou alors nous étions tellement terrifiées que nous

n'avons pas vérifié dans quelle direction il soufflait — mais tout ce qui nous entourait, le siège arrière de la Mercury, les planches de surf, le coffre, nos vêtements et même nos visages, a été recouvert d'une fine couche de cocaïne.

— Merde !

Pour la première fois de la journée, nous étions d'accord sur quelque chose.

Le temps que Coop et le policier reviennent, la pénombre s'était muée en nuit profonde et nous avions nettoyé la voiture de fond en comble. Heureusement que le gentil flic n'avait pas un chien avec lui, sinon, on était cuites... Question de flair.

Une fois le problème de la coke réglé et les deux hommes de retour, Dannika s'est montrée beaucoup plus aimable. Elle s'est employée à faire du charme au policier qui en était tout bouleversé.

— Ça va, les filles ? a demandé Coop en versant l'essence dans le réservoir. Vous êtes bien calmes.

Dannika s'apprêtait à répondre mais je lui ai donné un coup de pied en espérant que le policier ne s'en rendrait pas compte. Elle a émis une sorte de hoquet, mais n'a dit pas un mot.

— Ça va, ai-je fini par dire.

A la lumière des phares, Dannika souriait gentiment au flic. Dans ce spectre blafard, toute autre qu'elle aurait paru fantomatique, mais sur elle, cela faisait l'effet de projecteurs de cinéma. Le policier jouait nerveusement avec son ceinturon, sa matraque, sa radio — on aurait dit un collégien à sa première boum, mais un collégien avec une arme. J'ai levé les yeux au ciel, il était temps de s'éloigner.

Lorsque nous fûmes de nouveau en route, Coop au volant, Dannika à ses côtés, et moi (surprise, surprise) à l'arrière, je me suis avancée de façon à mettre mon visage entre eux.

— Dannika, as-tu déjà eu une contravention ?

— Pour stationnement.

— Et sur la route ?

J'ai perçu un petit sourire amusé sur le visage de Coop.

— J'ai été souvent arrêtée. Très souvent même. Mais je n'ai eu une amende qu'une seule fois.

— Et le policier était une femme ?

Le sourire de Coop s'est élargi.

— Oui. Mais comment le sais-tu ?

— J'ai deviné. Un coup de bol sans doute.

J'ai levé les yeux vers le ciel pour regarder les étoiles.

Je me rends compte que je n'ai pas encore raconté comment nous avons atterri ici, chez ma mère, au temple des poils de chien. J'y arrive, patience.

Il était tard, nous traversions le comté de Sonoma, lorsque soudain, venu de nulle part, le brouillard s'est levé et est devenu très vite si épais que nous n'y voyions pas à un mètre.

— C'est dingue ! a dit Coop sur un ton exaspéré.

Après la panne d'essence, sa marche forcée et l'autostop, toujours inquiétant même quand on est un homme baraqué de plus d'un mètre quatre-vingts, c'était l'épisode en trop. Bien sûr, nous avons frôlé l'arrestation pour trafic de stupéfiants, mais c'est tout de même lui qui s'était posté au bord de la route le pouce en l'air, à la merci de tous les serial killers de la région. Et il faut dire les choses comme elles sont, il y a un nombre incroyable de serial killers en Californie du Nord.

Mes réflexions se sont interrompues au moment où un cerf gigantesque, les yeux agrandis de terreur, a émergé du brouillard comme un fantôme. Coop a eu le réflexe de donner un coup de volant et a évité l'animal qui a disparu dans l'obscurité. Mon cœur battait la chamade et, au silence qui régnait dans la voiture, je compris que les autres occupants étaient aussi sonnés que moi.

Coop a poussé un soupir.

— Gwen, sais-tu s'il y a une autre route ? Nous devons quitter la côte pour sortir du brouillard.

J'ai fermé les yeux pour visualiser la carte de la région. Le choix qui s'imposait était Bodega Highway, bien sûr, mais le fait qu'elle passe juste à côté de chez ma mère me faisait hésiter. Le problème, c'est qu'il n'y avait pas d'autre possibilité si nous voulions éviter le brouillard qui risquait encore de s'épaissir entre Salmon Creek et Mendocino.

— Oui, nous n'en sommes pas très loin.

— Super. Préviens-moi quand nous approcherons de l'embranchement.

— D'accord.

Dannika s'est redressée sur son siège.

— Où allons-nous ?

— On va passer par l'intérieur des terres.

— Pourquoi ?

Coop a soupiré.

— Parce que, Dannika, ce plan était complètement stupide. Il est tard, nous avons faim, il n'y a aucun endroit pour s'arrêter manger un morceau sur cette route et le brouillard est si épais que je vois à peine la route.

— Et quel est ton plan au juste ? a-t-elle demandé sèchement en ôtant une mèche devant ses yeux pour le regarder.

— Je vais reprendre la 101.

— Attends une minute ! C'est *ma* voiture !

— Arrête de faire ta sale môme gâtée, O.K. ? Ce n'est pas prudent de conduire dans ces conditions, ajouta-t-il en désignant la brume épaisse que les essuie-glaces étaient impuissants à

dissiper.

— Nous y sommes presque, ai-je dit, attentive au paysage pour ne pas rater l'embranchement. C'est ici !

J'ai désigné une route sur la droite que l'on devinait à peine.

Dannika s'est renfrognée sur son siège alors que Coop s'engageait sur la route, mais elle savait qu'elle avait perdu la partie. J'étais fière que Coop ait réussi à se rebeller, même si cela lui avait pris une journée entière. Je me demandais combien de fois cela lui était arrivé en dix ans d'amitié avec elle. J'avais l'impression que c'était plus une exception qu'une règle.

Nous avons roulé en silence pendant plusieurs kilomètres. Le brouillard ne s'éclaircissait pas beaucoup. Un opossum a traversé devant nous, pâle et désorienté. Coop a fait une embardée, mais au lieu de prendre ses jambes à son cou, l'animal s'est jeté aveuglément sous nos roues. Horrifiés, nous avons entendu distinctement un craquement écoeurant sous la roue avant droite, puis sous la roue arrière droite. Je n'ai pu m'empêcher de me retourner pour constater les « dégâts ». Les feux arrière éclairaient un paquet de fourrure et de sang. Les pattes de l'animal ont griffé l'air avant de s'immobiliser.

— Beurk ! ai-je dit en tournant la tête.

Dannika a pris un air exaspéré.

— C'est tout ce que tu trouves à dire ? Beurk ?

— Excuse-moi, je n'ai pas eu le temps de préparer un éloge funèbre.

— Gwen, intervint Coop, à combien sommes-nous de Mendocino par la 101 ?

J'ai fait quelques rapides calculs dans ma tête.

— Dans de bonnes conditions, je dirais entre trois et quatre heures.

— Je n'aime pas me plaindre, mais j'avoue que je suis complètement crevé.

— Très bien, a déclaré Dannika, alors c'est moi qui vais conduire.

— Hum, je crois que c'est une mauvaise idée, a répondu Coop.

— Et pourquoi ? a-t-elle demandé en détachant les syllabes avec l'intonation exaspérée d'une ado.

— Parce que je pense que tu es aussi fatiguée, nous le sommes tous. Et ce brouillard ne se dissipe pas.

— Tu vois bien ! On aurait dû rester sur la route de la côte.

Coop n'a pas répondu.

Dannika s'est tournée vers moi.

— Gwen, veux-tu prendre le volant ? Tu dois être fraîche comme une rose.

— Elle ne conduit pas, a dit Coop.

Dannika a pris un air stupéfait.

— Comment ? Tu vis à L.A. et tu ne conduis pas ?

J'ai secoué la tête — je suis habituée à voir ce genre de réaction chez les gens.

— Je n'ai jamais appris à conduire.

Coop m'a jeté un coup d'œil dans le rétroviseur.

— Qu'en penses-tu, Gwen ? Tu es d'accord pour qu'on s'arrête quelque part pour la nuit, ou tu trouves que je suis un dégonflé ?

— Quoi ? Dans un hôtel ? demanda Dannika.

— Oui, c'est à ça que je pensais, le long de la 101. On pourra dîner, se relaxer, boire un verre. On n'a pas mangé grand-chose de la journée.

— Je ne sais pas, je déteste les hôtels, surtout les hôtels qui bordent les autoroutes. Et qu'est-ce que tu crois qu'on va nous servir là-dedans ? Hamburgers ? a-t-elle dit d'un air dégoûté. On n'a qu'à continuer. Il ne reste que deux petites heures.

— Trois heures au moins, corrigea Coop, et probablement plus si le brouillard ne se dissipe pas.

— Oui, ai-je dit, et la route est assez sinueuse.

Nous étions à peine à dix kilomètres de chez ma mère et bien que cela me déplaise de l'avouer, faire une pause s'imposait. J'étais d'accord avec Coop, c'était dangereux de poursuivre dans ces conditions alors que nous étions crevés et que nous mourions de faim. L'idée de l'hôtel était séduisante mais j'avais l'intuition que Dannika nous ferait parcourir Santa Rosa de long en large pour trouver un endroit dont la vue n'offenserait ni son sens esthétique ni ses principes moraux. Je décidai de m'en remettre à ma règle favorite, QFJO (Que Ferait Jackie O.) ?

— Ma mère habite à quelques minutes d'ici.

Le visage de Coop s'éclaira.

— Tu plaisantes ? Mais c'est génial !

— Oui.

Je faisais tout mon possible pour partager son enthousiasme, en vain.

Dannika s'est tournée vers moi et m'a scrutée attentivement.

— Tu veux vraiment aller chez ta mère ?

— C'est une possibilité, je suis sûre que ça ne la dérangera pas.

— Et toi ? C'est un problème pour toi ?

C'est l'une des rares fois où elle s'est intéressée à autre chose qu'à sa petite personne. Peut-être que toutes les femmes sentent d'instinct cette étrange mélancolie qui plane sur l'univers maternel. J'ai croisé son regard. Elle tournait le dos au tableau de bord, son visage était donc dans l'ombre, mais même dans cette demi-obscurité, j'ai senti que quelque chose avait changé.

— Ce n'est pas mon premier choix, mais je peux faire face, ça va.

— Cool ! s'est exclamé Coop, totalement étranger à ce fragile échange télépathique entre ses deux passagères. Indique-moi le chemin.

Lorsque ma mère a ouvert la porte, elle portait un énorme sac en laine orange ressemblant à un sac de couchage avec des manches. Je crois que j'ai vu une chose de ce genre dans un catalogue mais j'ignorais qu'il y avait des gens pour acheter un truc pareil. Il me semble que c'est réalisé sur le modèle de ces sacs de nuit dans lesquels on couche les enfants tant qu'ils sont assez petits pour ne pas protester. Ses cheveux bruns étaient striés de gris et son habituel carré lisse et soyeux était ébouriffé. Les cheveux blancs, qui semblaient être d'une autre texture que les autres, dessinaient des rayures sur sa tête. L'un dans l'autre, elle était affreuse. Lorsqu'elle me reconnut, son visage de vieille dame méfiante s'éclaira d'un immense sourire de bonheur. Instinctivement, je me suis avancée vers elle et l'ai laissée me serrer dans ses bras.

— Gwenny, Gwenny, Gwenny, comme tu es belle ! Mais que fais-tu ici ? Je vois que tu as amené tes amis !

Ses yeux allaient de Coop à Dannika, qui se tenaient toujours sur le pas de la porte, l'air un peu mal à l'aise et désorientés.

— Entrez, entrez, je vous en prie ! leur a-t-elle dit avant que je puisse répondre.

Coop entra le premier.

— Maman, voici Coop.

— Coop ? Quel drôle de nom !

— En fait, madame, officiellement, mon nom est Arthur Milton Cooper.

— Arthur, c'est un très joli prénom. Pourquoi laissez-vous les gens vous appeler Coop ?

— Maman ! me suis-je exclamée en levant les yeux au ciel.

— Eh bien, ma propre mère s'est rendu compte avant même mes trois ans que je ne répondais pas quand on m'appelait Arthur Milton. Alors elle a commencé à m'appeler Coop, a-t-il répondu d'un air penaud qui me donna aussitôt envie de le prendre dans mes bras et de l'embrasser.

Ma mère a éclaté d'un rire sonore.

— C'est trop mignon !

Quand elle se fut remise de son hilarité, elle se tourna vers Dannika qui se tenait contre la porte, les deux mains enfoncées dans son sweat-shirt.

— Et qui êtes-vous ?

— Je suis Dannika, une amie de Coop... Et de Gwen, ajouta-t-elle après un silence assez gênant.

— Très bien. Bienvenue.

Ce qu'elle pensait était si évident que j'avais envie de lui couvrir le visage de mes deux mains. A l'évidence, elle ne faisait pas confiance à cette amazone et elle essayait de comprendre avec laquelle des deux était le beau garçon, la blonde ou moi. Je préférais ignorer la réponse quelle avait immédiatement imaginée. Coop a dû lire dans ses pensées car il a passé un bras autour de mes épaules et a dit :

— Je suis heureux de faire votre connaissance, Gwen m’a beaucoup parlé de vous.

Ce qui évidemment était un gros mensonge, mais cela m’était complètement égal. Ce qui comptait, c’est qu’il me revendiquait et qu’il montrait qu’il était avec moi.

Les yeux de ma mère se sont illuminés.

— Bien, magnifique, magnifique. Entrez, mettez-vous à l’aise.

Elle a fait une espèce de marche arrière en sautillant dans son sac orange. J’ai compris ce qui allait se passer quelques secondes avant que cela ne se produise mais je n’ai pas pu l’empêcher — mes réflexes devaient, pour une raison quelconque, être paralysés. Les pieds entravés, elle a glissé et s’est étalée sur le sol comme une grosse orange mûre tombée de l’arbre. Avant que je puisse réagir, Coop était déjà près d’elle et l’aidait à se relever. Heureusement que le sol du salon était recouvert de moquette et qu’elle était tombée avec grâce.

— Madame Matson, est-ce que ça va ? a-t-il demandé en l’aidant à s’asseoir sur le canapé.

— Mon Dieu, je suis très gênée. Et je n’avais même pas bu !

— Maman, tu pourrais peut-être te changer ? Cette tenue me paraît un peu... dangereuse.

Elle a caressé le tissu avec amour.

— C’est génial, tu ne trouves pas ? J’adore ce truc. Je ne le quitte pas quand je suis à la maison. Une fois, j’ai dû conduire Steven à l’aéroport, eh bien, figure-toi que je l’ai gardé pendant tout le voyage.

— Tu peux conduire avec ce machin ?

— Oh, oui, regarde ! Il y a des zips en haut pour dégager les pieds si on en a envie. Mais je les laisse fermés car c’est beaucoup plus douillet comme ça. Mon Dieu, tu es là ! s’exclama-t-elle joyeusement, je ne t’ai pas vue depuis Noël. J’adore ta coiffure !

— Maman, je suis coiffée comme ça depuis la troisième.

— Je le sais bien. Je suis ta mère, tu crois que je l’ignore ?

L’indignation remplaça aussitôt l’air d’extase qu’elle arborait une seconde auparavant.

— Ce que je veux dire, c’est qu’ils paraissent plus brillants. As-tu fait un de ces machinchouettes dont ils parlent, un enveloppement de cellophane ?

— Non.

La porte du salon s’est ouverte et Steven a fait son entrée entouré des cinq chiens — les deux bergers irlandais, le labrador noir, le corniaud tacheté et le chihuahua qui tremble tellement qu’on a toujours l’impression qu’il est sur le point de mourir de froid.

— Oh, viens voir maman ! gazouilla-t-elle en prenant dans ses bras le chihuahua, qui nous fixait de ses horribles yeux globuleux.

— Voilà nos bébés, dit ma mère en bêtifiant comme à chaque fois qu’elle parle de ses chiens. Je vous présente Carrie et Larry, a-t-elle dit en désignant les bergers, O.J., le labrador et Pokey le corniaud. Et elle, ajouta-t-elle en caressant la mâchoire du chihuahua avec son index, c’est Aurora. Dis bonjour, ma chérie.

A ma grande horreur, ma mère a levé une des pattes du chihuahua et l’a secouée pour saluer

Coop. Celui-ci a souri au chien puis à ma mère. J'étais sûre qu'il était en train de se demander, *Est-ce que Gwen sera comme ça dans vingt-cinq ans ?*

— Et moi, c'est Steven.

Tous les regards se sont tournés vers lui. Toujours le même, il n'a pas changé depuis que je le connais. Steven et son béret débile sur la tête, un béret qu'il ne quitte jamais. Qui porte encore un béret aujourd'hui ? Il doit trouver que cela lui donne un petit côté artiste, mais combiné à son pull miteux et son pantalon baggy informe, il fait plutôt SDF que Picasso.

Alors que Dannika et Coop se présentaient à Steven et que les chiens me faisaient la fête, je sentais l'angoisse m'envahir peu à peu. J'ai essuyé mes mains moites sur ma jupe en laine en me demandant ce qui avait bien pu me pousser à suggérer cette halte. Je regrettais de ne pas avoir laissé Coop chercher un hôtel, même si cela impliquait une quête longue et difficile afin de dégoter l'Holiday Inn présentant le meilleur feng shui, pour satisfaire Dannika.

J'ai émergé de mon monologue intérieur en entendant soudain Steven s'exclamer :

— Dannika Winters ? De l'émission *Dannika Winters vous apprend le yoga facile ?*

— C'est moi, répondit Dannika modestement.

Je ne sais pas pourquoi, j'ai aussitôt regardé ma mère qui observait son mari faire des ronds de jambes à la blonde sculpturale avec une hostilité à peine déguisée. Je me suis demandée si j'avais le même air glacial en regardant Dannika et Coop. A chaque seconde qui passait, je voyais s'éloigner avec regret l'Holiday Inn, ses banquettes en plastique et ses distributeurs de sodas.

— Je fais du yoga avec vous tous les jours !

C'était la première fois que je voyais Steven aussi animé.

— C'est plutôt mensuel, Steven, corrigea ma mère.

Il ne lui a même pas accordé un regard.

— J'admire tellement ce que vous faites. Je trouve que c'est merveilleux de votre part de mettre le yoga à la portée de tous et même des vieux boucs comme moi qui ont des problèmes de coordination.

Pendant un atroce instant, j'ai eu la vision de ce que Steven et des milliers d'autres vieux messieurs comme lui faisaient réellement en regardant les cassettes de Dannika et cela m'a donné une affreuse nausée. C'est l'une de visions que l'on a parfois et qui vous font douter de votre santé mentale.

— Merci, dit Dannika en remettant une mèche blonde derrière son oreille et en regardant par terre.

Je revoyais son attitude avec le serveur du bar à jus de fruits à Malibu et la façon dont elle l'avait allumé. Même avec le policier, elle avait flirté sans la moindre gêne, une fois les preuves de sa coupable dépendance effacées. Mais cette fois, elle paraissait mal à l'aise et embarrassée. Peut-être qu'être une déesse est un job comme un autre et qu'à la fin de la journée, vous n'avez plus envie de parler de boulot mais plutôt de boire une vodka tonic et de débrancher avant de repartir en pleine forme le lendemain matin.

— Est-ce que vous avez faim, mes enfants ? a demandé maman en se levant du canapé. Je vais

me changer et vous préparer des hamburgers ou quelque chose comme ça.

Dannika a souri mollement. *Désolée, chérie, pas de jus de racines ou de yaourt au soja à ce stand !*

Pour sa part, Coop a regardé ma mère avec un sourire épanoui, de l'air affamé de celui qui se damnerait pour un hamburger.

Alors, avec l'intonation de « Belle du Sud » qu'elle avait été autrefois, elle lui dit :

— Oh, Coop, je parierais que tu as faim !

— Madame Matson, si vous me préparez un hamburger, je vous jure fidélité jusqu'à la fin de ma vie.

Maman a ri, mais Steven a froncé les sourcils.

— Son nom est Sherman.

— Mais Coop peut m'appeler comme il veut !

Et elle a glissé (du mieux qu'elle a pu dans son sac de couchage) jusqu'à sa chambre pour se changer.

Depuis le château des poils de chien.

Gwen.

Vendredi 19 septembre

5 h 24

Chère Marla,

O.K., j'écris.

Je respire, j'écris, je respire, j'écris. Si je ne gravais pas ces mots sur le papier en ce moment avec un stylo, je serais tentée de graver mes initiales sur le joli petit visage sans rides de Dannika. J'en ai bien peur.

(A propos, réflexion personnelle : elle a vingt-huit ans, alors pourquoi n'a-t-elle pas une seule ride ?)

Je reviens un peu en arrière pour te raconter ce qui s'est passé. Peut-être qu'écrire calmera ma mauvaise humeur.

Maman a fait des hamburgers pour Coop et moi, puis elle a proposé à Dannika une poignée de bâtonnets de carotte et une pomme abîmée (j'étais partagée entre la honte et le rire devant l'attitude de ma mère vis-à-vis de Dannika). Ensuite s'est présenté le problème de la répartition des lits pour la nuit.

Petite parenthèse. Tu sais que, lorsque nous vivions ici, je passais plus de temps chez toi que chez moi. D'abord, tu avais un appareil stéréo de meilleure qualité, et surtout un modèle parental qui fonctionnait mieux que le mien. Je sais très bien que tu ne parles ni à ta mère ni à ton père, mais c'est un autre problème. Le vrai problème — tu ne te souviens peut-être pas de la maison de ma mère, je te rafraîchis donc la mémoire — c'est que c'est minuscule. Si tu tiens compte de la collection de chiens qui s'enrichit perpétuellement et de la fascination de Steven pour les appareils de musculation à domicile, tu te demandes comment ils arrivent à bouger là-dedans. Mais tu connais ma mère — toujours optimiste. Je crois qu'elle voulait que Coop l'imagine comme une Scarlett O'Hara en jupon de satin, vivant dans une vaste demeure et passant avec nonchalance de l'aile est à l'aile ouest au gré de son humeur. Après le dîner, elle nous a proposé gracieusement de nous montrer nos chambres. Je pensais, *nos chambres* ? Avaient-ils agrandi la maison depuis Noël ? Elle avait sans doute perdu la tête puisqu'elle nous a conduits directement à mon ancienne chambre, a ouvert la porte et a dit :

— Oh !

Je suis sûre que ce n'est qu'à cet instant qu'elle a réalisé que :

a Elle n'avait pas plusieurs chambres à nous proposer mais une seule chambre.

b Cela semblait difficile de nous faire dormir tous les trois dans le lit où j'ai perdu ma première dent de lait.

c Elle n'était pas Scarlett O'Hara.

Il y a eu un moment de gêne.

— Parfait ! a dit Coop qui avait mesuré l'ampleur du problème avec une rapidité et une

précision remarquables. Les filles dormiront là et moi dans le canapé du salon.

J'étais déchirée. D'un côté, j'éprouvais de l'amour pour Coop qui nous sauvait d'une situation délicate, de l'autre, je ressentais une bouffée de haine contre celui qui me condamnait à dormir dans le même lit que Dannika. Une vraie torture, mais aucun moyen d'y échapper. Je me suis rassurée en me disant que ma mère et Steven avaient le sommeil lourd et que je pourrais me faufiler subrepticement hors du lit après l'extinction des feux. J'arrivais même à me convaincre que ce serait encore plus amusant ainsi, un peu « les années collègue » — tu vois ce que je veux dire...

Maman a donc préparé un petit lit confortable pour Coop dans le canapé couvert de poils de chien et lui a donné son meilleur oreiller miteux qu'elle a recouvert d'une housse toute propre en coton. Nous nous sommes brossé les dents, lavé la figure, et souhaité une bonne nuit. Avant 11 heures du soir, tout le monde était au lit. C'était très bizarre d'être couchée sous les couvertures à côté de Dannika. Allongée dans le noir, j'avais pleinement conscience de l'étrangeté de la situation. Le pire, c'est que je ne voulais surtout pas qu'elle s'aperçoive de ma gêne. Encore moins qu'elle ne découvre ma position — raide comme une statue, les yeux grands ouverts fixant le plafond, beaucoup trop mal à l'aise pour pouvoir dormir. J'avais douloureusement conscience du bruit de ma propre respiration et de la proximité de son corps. Au bout de quelques minutes, elle s'est tournée sur le côté pour me faire face.

— C'était ta chambre ?

— Oui, nous avons déménagé ici quand j'avais quatre ans, ai-je répondu dans l'obscurité.

— Ton père porte toujours ce béret ?

— Ce n'est pas mon père.

— Oh, beau-père, alors ?

— Oui.

— Alors, tes parents ont divorcé ? a-t-elle demandé d'une voix suave.

— Oui.

Les derniers mots sont restés suspendus entre nous. Je savais que la brièveté de ma réponse était gênante. Je connaissais les usages. J'étais supposée fournir un bref synopsis de la séparation compliquée de mes parents, et expliquer où, comment et avec qui mon père était parti pour toujours. Mon père était un personnage triste et infantile, un Peter Pan volage qui avait brisé le cœur de ma mère. Lorsqu'il l'a quittée, elle s'est installée avec un imbécile bizarre, prétentieux et financièrement instable, qui ne quitte jamais son stupide béret. Si peu attirant dans tous les domaines et donc tellement rassurant pour elle. C'était la pure vérité, en tout cas en partie. Je ne me voyais pas raconter tout ça à Dannika, qui était à l'évidence aussi digne de confiance qu'un serpent à sonnette.

— Tu as envie d'en parler ? a-t-elle demandé.

— Pas vraiment, ai-je répondu en soupirant.

— Si ça peut te consoler, chez moi, c'était un vrai merdier.

Je ne sais pas pourquoi à ce moment-là, j'ai pensé à la fameuse phrase « Veille sur tes amis et

encore plus sur tes ennemis. » Je n'avais aucune envie de partager mes secrets de famille, mais si elle avait envie de parler, le minimum était de l'écouter.

— C'était comment ?

Elle a répondu d'une voix distante, comme si elle parlait de la vie de quelqu'un d'autre.

— Eh bien, mon père est mort. C'est la seule chose à dire à son sujet. Après, ma mère a épousé un chirurgien esthétique de Malibu. Avant, elle devait faire la queue comme tout le monde pour dîner chez Denny's et elle économisait les coupons pour faire ses courses. Maintenant elle roule sur l'or et passe chaque Noël dans les Alpes suisses. Mais elle n'est pas heureuse. Je crois que nous sommes tous bizarres dans la famille.

Je me suis mordu la langue pour résister à l'envie de lui demander si c'était son beau-père qui lui avait payé ses opérations de chirurgie plastique. J'espérais que sur cette note — *après tout, nous sommes tous des êtres humains* — la discussion se terminerait et que je pourrais m'éclipser pour retrouver Coop et faire l'amour sans réveiller les parents. Mais Dannika ne semblait pas disposée à me lâcher aussi facilement.

— Où est ton vrai père ?

— Il vit plus au nord d'ici.

— Où ?

Pourquoi me posait-elle toutes ces questions ?

— Dans la région de Fort Bragg.

Elle a posé sa tête sur son coude.

— Mais est-ce que ce n'est pas justement là que nous allons ?

— Par là, en effet.

— Tu vas le voir ?

Je lui tournais le dos.

— Non, on n'aura pas le temps.

— Je suis sûre qu'on pourrait le voir si tu le voulais.

— Non, ai-je dit avec plus de force que je ne l'aurais souhaité. Je veux dire... Peu importe, nous ne sommes pas assez proches. Je n'ai pas l'intention de lui dire que je suis dans le coin.

Elle s'est rallongée et aucune de nous n'a parlé pendant un bon moment. Mais je savais qu'elle réfléchissait à ce qu'elle allait dire. Elle a repris la parole dans un murmure.

— L'important, ce n'est pas que les choses aient été compliquées entre vous, c'est qu'une fois qu'il sera mort, la partie sera finie, pour toujours. Tu n'auras plus jamais l'occasion de crever l'abcès.

Je n'ai pas répondu.

— Mais cela ne me regarde pas, a-t-elle ajouté.

Comme je n'ai rien répondu, elle a tapoté son oreiller et a murmuré :

— Bonne nuit. Fais de beaux rêves.

— Oui, toi aussi.

Je n'ai pas fait pas de beaux rêves. J'ai sombré dans un scénario chaotique et complexe dont chaque image était cryptée et inexplicablement mélancolique. Il y avait mon père, fumant un joint, puis Coop, s'éloignant de moi à bicyclette. Mais en même temps, ce n'était pas Coop, c'était mon père et une centaine d'autres images issues de mon esprit, brouillées et superposées comme un jeu de cartes (Dannika en bottes de fourrure et parka, ma maîtresse de CM2 fâchée parce que je venais de vomir mon lait au milieu de la classe). Tout le rêve tournait autour de la confusion entre mon père et Coop. Qu'est-ce que cela signifiait ? Je n'en avais pas la moindre idée. Et je ne m'appesantirai pas davantage là-dessus car nous savons toutes les deux qu'il n'y a rien de plus ennuyeux que d'écouter les rêves d'une autre personne.

Je me suis réveillée brusquement, en sueur et désorientée. Le rêve s'était évanoui en laissant derrière lui un cocktail de tristesse et d'angoisse. Il me fallut dix à vingt secondes pour me souvenir où j'étais. Un rapide coup d'œil au réveil m'a indiqué qu'il était presque 4 heures du matin. J'avais dû m'endormir avant d'avoir pu mener à bien mon projet de m'introduire subrepticement dans le lit de Coop et de le séduire. Mes rêves m'avaient ôté toute envie de sexe, tout ce que je désirais maintenant était de me rouler en boule contre lui dans le cercle chaud et protecteur de ses bras.

C'est à ce moment-là que je m'en suis rendu compte. A côté de moi, la place était vide. Là où aurait dû se trouver Dannika, il n'y avait rien — seulement des draps et des couvertures froissés. Je sentis mon cœur se soulever. Je me suis levée très calmement, j'ai traversé le salon sur la pointe des pieds, à l'affût du moindre bruit qui révélerait leur trahison : gloussements assourdis ou soupirs énamourés venant de la direction du lit. Tout ce que j'entendais, c'était le bruit de la chasse d'eau et le ronflement régulier de Steven. En entrant dans le salon, j'ai aussitôt remarqué le lit vide et l'espace d'une seconde, je les ai vus sur la banquette arrière de la Mercury. Dannika, allongée sur le dos, ses cheveux éparpillés autour de sa tête comme un éventail blond et Coop au-dessus d'elle, transpirant, ahanant — mon Dieu, rien que d'y penser, j'ai envie de vomir.

C'est alors que j'ai perçu le murmure assourdi et que j'ai vu une flamme orange vaciller sous le porche. J'ai glissé silencieusement jusqu'aux portes coulissantes en verre et, dissimulée derrière le ficus de ma mère, je les ai espionnés à travers les feuilles jaunâtres. Ce n'était pas vraiment efficace. La lune brillait faiblement et à travers le double vitrage, je n'entendais que le son vague et indistinct de leurs voix. Je mourais d'envie de sortir de ma cachette et de me jeter sur Coop. Il me manquait tellement que, même si j'étais furieuse contre lui, je rêvais d'être dans ses bras. Je ne savais quel crime, quelle faute il avait commis, mais pouvait-il passer la moitié de la nuit assis à côté de sa meilleure amie sous le porche de ma mère ? D'un autre côté, j'étais terrorisée. Comment cela s'était-il passé ? Dannika s'était-elle levée la première pour aller le réveiller ? Il avait peut-être frappé doucement et elle lui avait ouvert à ma place ? Ou bien est-ce que leurs horloges intérieures étaient si parfaitement synchrones qu'ils avaient eu une crise d'insomnie au même moment ? Il m'était impossible de me montrer. Je me sentais comme l'épouse bafouée. J'ai été assaillie par une image venue du passé qui a augmenté encore mon angoisse. C'était pendant un dîner, ici même, dans cette maison. Ma mère avait préparé un rôti braisé et de la purée. Notre invitée était une femme aux cheveux roux portant des boucles d'oreilles qui accrochaient la lumière et dessinaient des prismes sur son cou et ses épaules — on aurait dit une fée. Elle était

magnifique et je la détestais. Je ne sais pas qui elle était ni ce qu'elle faisait chez moi, mais je me souvenais de sa façon de rire avec mon père et des toasts qu'ils portaient pendant que ma mère lavait la vaisselle en faisant la tête. Je me souvenais de la couleur du vin dans leurs verres, j'imaginai que c'était du sang. Je t'ai dit combien j'étais morbide. Je priais, encore et encore, pour que la femme aux cheveux rouges pose sa fourchette et s'en aille. Elle n'avait même pas fini son rôti, elle ne méritait pas de dessert. La tranche de viande rosée refroidissait au milieu de son assiette, à peine entamée. Mon Dieu ! Ma mère a supporté tant de choses pour éviter que mon insatiable et égoïste de père ne parte. Mais rien n'a marché. Elle lui cuisinait des rôtis, faisait semblant d'ignorer ses amourettes, lui laissait sa liberté... Un « mariage libre », mais cela n'a rien changé. C'était un nomade et il a fini par s'en aller. Rien que d'y repenser, mon estomac se tordait comme si je n'arrivais pas à digérer le hamburger de ma mère. Et si c'était de la vache folle ? J'allais me mettre à me gratter, faire une crise d'allergie... Dannika avait peut-être raison de ne vivre que de soja et de racines. En voyant son ombre mince se découper à côté de celle de Coop — tous deux assis côte à côte sous le porche — j'ai pincé mes cuisses trop rondes. Je ne distinguais qu'un mince filet de fumée serpentant entre eux dans la lumière pâle de la lune. C'était impossible de dire si elle sortait de ses lèvres à elle ou de ses lèvres à lui. De quoi parlaient-ils ? C'était un moment particulier et intime de la nuit — les derniers instants avant l'aube, quand le spectre de la mort vous hante au point que tout être humain ressent le besoin de se rapprocher de ses semblables. Surtout quand le semblable en question est une déesse sexy, glamour, mince comme un fil avec des seins dignes d'une *playmate*.

Ils ont soudain tourné la tête vers les portes vitrées et la panique m'a submergée. Pouvaient-ils me voir ? Je me suis enfoncée dans l'ombre du ficus et dans l'angle de la porte. J'ai alors entendu des bruits de pas sous le porche. Je les ai vus s'avancer droit vers moi à travers les branches. Oh, mon Dieu ! Oh, mon Dieu ! Je me suis reculée dans l'entrée, mais au moment où les portes se sont ouvertes, mon pied a cogné l'angle de l'appareil de musculation de Steven et je me suis étalée sur le tapis.

— Gwen ? Ça va ? a demandé Coop inquiet en s'agenouillant à mes côtés. Danni, allume la lumière !

En une seconde, la pièce fut illuminée et mon humiliation totale. Je ne voulais plus qu'une chose, me rouler en boule et mourir. Coop m'a aidée à m'asseoir. Il a dégagé quelques mèches de cheveux devant mes yeux avec une tendresse étonnée.

— Tu vas bien ?

Je clignai des yeux espérant avoir l'air vulnérable de celle qui sort de son lit et ne comprend pas très bien ce qu'il lui arrive.

— J'avais soif, je me suis levée pour aller chercher un verre d'eau et je crois que j'ai glissé.

C'était à peine un mensonge, aussi transparent que de la Cellophane, mais je savais que cela passerait mieux que la vérité. Coop a acquiescé avec l'indulgence que l'on réserve généralement aux jeunes enfants et m'a embrassée sur le front.

— Ma pauvre petite chérie. Est-ce que tu t'es blessée ?

J'ai baissé les yeux. Je portais cette chemise de nuit rose en satin, légère comme un souffle, que j'ai achetée chez Countess of Albania, tu te souviens ? Dans des circonstances normales, ce genre

de tenue m'aurait garanti une allure de sirène de la nuit. Mais à ce moment, assise par terre, je n'étais que trop consciente du nombre incroyable de centimètres carrés de cuisses potelées qu'elle révélait. Mes genoux étaient écorchés et il me semblait voir, moulé par le satin, un pli disgracieux sur mon ventre. Coop m'a caressé le menton et m'a regardée dans les yeux.

— Chaton, es-tu sûre que tu vas bien ?

Sous le regard chaud de ses beaux yeux noisette qui me regardaient avec tant d'inquiétude, j'ai senti, à ma plus grande stupéfaction, ma lèvre inférieure se mettre à trembler comme si j'allais pleurer. Au lieu de lui répondre, j'ai tourné instinctivement la tête et regardé Dannika qui se tenait de l'autre côté de la pièce, les bras croisés sur la poitrine. Nos regards se sont rencontrés. Le sien était glacé et une lueur de haine brillait dans ses yeux. Cependant, à l'instant où Coop s'est tourné vers elle, son expression a perdu toute rancœur et elle a pris un air de profonde innocence.

— Hé ! Danni, a-t-il dit alors, ça ne t'ennuie pas si je parle avec Gwen un moment ?

Elle a haussé les épaules.

— Bien sûr que non. De toute façon, j'allais me coucher. Ne restez pas debout toute la nuit.

Elle a descendu le zip de son sweat-shirt et l'a enlevé, révélant un petit haut jaune citron qui ne cachait rien de la perfection de ses seins fermes et haut perchés. Elle m'a fait un vague signe de tête, a tourné les talons et a disparu, avalée par l'ombre du couloir.

Coop m'a aidée à aller jusqu'au canapé et à m'asseoir. Il sentait la fumée, mais ce n'était pas l'odeur un peu chocolatée de son tabac habituel. Je l'ai encore reniflée.

— Tu as fumé de l'herbe ?

— Hummm.

C'est tout, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. Il n'a jamais fumé de l'herbe devant moi et il se comportait comme si cela n'avait aucune importance.

— Cela t'ennuie ? a-t-il finalement demandé en voyant mon expression.

— Non, mais je ne savais pas que tu fumais. De l'herbe, je veux dire. Ça t'est arrivé souvent ?

— Oui, autrefois.

— C'est-à-dire ? A l'université ? ai-je demandé en essayant vainement de ne pas l'interroger comme si j'étais sa mère.

— Oui, la plupart du temps. Je n'en ai pas acheté depuis longtemps mais quand quelqu'un en a, ça ne me dérange pas d'y goûter.

— Alors, c'est à Dannika ?

Il a acquiescé.

— Elle a toujours la meilleure du marché.

Je me demandais pourquoi elle ne s'en était pas séparée tout à l'heure quand elle s'était débarrassée de la coke. Si elle avait si peur du flic, n'aurait-elle pas dû tout jeter ? Coop a caressé l'espace entre mes deux sourcils.

— Pourquoi fronces-tu les sourcils, chaton ?

Je ne voulais pas parler de la coke. Dieu sait que je n'avais aucune raison de veiller sur les

secrets de cette garce, mais ce n'était pas le moment.

— Heu, je me demandais simplement : elle n'a pas eu peur en voyant le flic ? Et s'il avait fouillé la voiture ?

— Elle a une prescription médicale.

— Tu veux dire pour de la marijuana ?

— Ouais.

— Elle a... une maladie ? ai-je demandé en masquant autant que possible la note d'espoir dans ma voix.

— Non, non, pas vraiment. Elle a seulement demandé une prescription à un médecin pour des migraines ou un truc comme ça. Est-ce que ça te dérange que nous fumions de l'herbe ?

Pourquoi est-ce que ça me dérangerait, Coop ? Où est le problème ? Que tu te caches sous le porche à 4 heures du matin pour fumer des substances illicites avec une playmate aux seins refaits ? En quoi est-ce que cela pourrait me déranger ?

— Rien ne me dérange.

Il s'est rapproché de moi.

— Qu'y a-t-il, chaton ? dis-moi.

— Je crois que tu me manques. J'ai l'habitude de t'avoir pour moi toute seule, ai-je dit en lui jetant un regard par en-dessous tout en espérant ne pas avoir oublié de me brosser les dents avant de me coucher.

— Je suis tout à toi, maintenant, a-t-il dit en m'embrassant dans le cou.

Je me suis tournée vers lui et il m'a embrassée sur la bouche. Était-ce le goût dangereux des substances illégales, mais quand sa langue a rencontré la mienne, une décharge électrique a parcouru tout mon corps et je me suis sentie instantanément excitée au plus haut point.

— Est-ce que je t'aurais négligée, par hasard ?

Sa main caressait mon corps à travers le satin de la chemise de nuit et toute la colère et la confusion que j'avais ressenties ces vingt dernières heures se sont dissoutes comme du sucre dans le café brûlant.

— Pas vraiment, ai-je réussi à murmurer avant qu'il ne m'embrasse encore.

— Je sais que tu as besoin beaucoup d'attention, a-t-il chuchoté en m'embrassant lentement dans le cou.

Je n'ai pas pu m'empêcher de soupirer de plaisir. Son pouce allait et venait sur mes seins dressés qui, je dois le reconnaître, étaient à ce moment assez fermes pour rivaliser avec ceux de la *playmate* blonde.

— Tu as besoin d'une attention constante, a-t-il ajouté d'un ton de reproche paternaliste qui m'a fait fondre.

Brusquement, il m'a repoussée en arrière sur le lit et a scruté mon visage comme s'il y cherchait un mystérieux code qu'il était décidé à élucider.

— Vraiment, Gwen, est-ce que tu vas bien ? Tu as l'air un peu... mal à l'aise ?

Réticente à l'idée de redescendre sur terre aussi vite, j'ai de nouveau fermé les yeux et j'ai murmuré :

— A cet instant précis, je me sens parfaitement à l'aise.

J'ai tourné le visage vers lui et lui ai tendu les lèvres impatientement pour qu'il m'embrasse de nouveau.

Il hésitait encore.

— Tu as beaucoup écrit aujourd'hui. C'était à quel sujet ?

— Oh, tu sais, juste... quelques pensées et réflexions.

— Il y a un problème, ça ne va pas ?

— Pas de problème actuellement.

J'étais tout à fait sincère. C'est incroyable comme un flot de sang dans les zones érogènes a le pouvoir d'annihiler complètement la force d'une jalousie psychotique. Les distractions hormonales ne durent jamais longtemps, mais on prend son plaisir et sa distraction où on les trouve.

Bien entendu, Coop était d'accord, parce qu'il s'est penché vers moi et m'a embrassée passionnément, sa langue pénétrant profondément dans ma bouche. Lorsque notre baiser s'est achevé, il s'est penché vers mon cou et a mordillé le point sensible juste au-dessus de ma clavicule. Il sait que cela me rend dingue. Je me suis tordue en étouffant un cri de plaisir. Il m'a regardée à travers ses longs cils comme un loup affamé qui retarde l'heure de son festin.

— Ça faisait longtemps.

Je riais.

— Tu peux le dire ! C'était quand la dernière fois ? Mardi ?

Il s'est pressé contre moi et je me suis retrouvée complètement allongée sur le dos.

— Tu es une vilaine fille. Tu sais que ça me rend fou quand tu portes une de tes jolies petites tenues.

— Comment ça « petite tenue » ? ai-je dit sur un ton faussement indigné.

— Ton adorable tenue de voyage et maintenant... cette petite chose...

Il a suivi mon décolleté d'un doigt qu'il a laissé s'aventurer, comme par inadvertance, sous l'encolure plongeante de ma chemise en satin.

A noter absolument : l'ensemble de voyage est un succès !

Il a glissé sa main sous l'élastique de ma culotte en dentelle et a exploré l'intimité chaude et humide de...

Mon Dieu, tu veux vraiment tous les détails ? En fait, je te connais et la réponse, je la lis dans tes yeux brillants, c'est un *oui* gourmand. Je t'imagine dans ton très chic café parisien, en train de dévorer ce journal comme si c'était un de tes romans à l'eau de rose aux coins écornés et à la couverture tachée de café. Toutefois, n'attends pas de « membre palpitant » ou de « sillon secret de la féminité » ici. Sur le plan anatomique, dans mon univers à moi, tout est exact et réel.

— Pour ton information, lui ai-je dit en essayant de ne pas crier alors qu'il me torturait voluptueusement, je suis une professionnelle de la mode, et je ne choisis pas mes vêtements pour

affoler les hommes, mais pour revivre les élans esthétiques d'une époque révo...

Je n'ai pas pu finir ma phrase. Il venait d'écarter mes jambes et la sensation de sa langue, chaude et humide sur la peau de mes cuisses m'a rendue incapable de conjuguer un verbe.

J'ai fermé les yeux. Sous mes paupières closes, les couleurs se mêlaient en un spectacle psychédélique. S'abandonner à la bouche de Coop, c'est aussi bon qu'un tiramisu de chez Venice, une bouteille de Mumm et le premier jour des vacances, le tout réuni. Pendant que sa langue accomplissait sa magie, je caressais ses cheveux noirs en murmurant dans un soupir :

— Oh, mon Dieu, Coop !

Alors que la chaleur montait et que je commençais à haleter, il a fait glisser sa langue sur mon corps, m'a léché le ventre, puis est remonté jusqu'à mon nombril en repoussant ma chemise de nuit. Il s'est ensuite attardé entre mes seins, puis sa langue s'est insinuée dans ma bouche et il m'a embrassée avec violence. Je sentais mon odeur sur ses lèvres et dans la chaude humidité de sa langue, je distinguais un goût étrange et enivrant, celui de la saveur de mon corps mêlée à sa propre excitation. Lorsque je lui ai ôté sa chemise, il a sorti un préservatif de son portefeuille et l'a posé sur le coin du canapé. J'ai regardé les muscles de son dos luisants de sueur, dont les spots lumineux dessinaient les contours parfaits sous la surface brillante de sa peau. Je n'arrivais pas à croire que j'étais avec cet homme. Il était si parfait, avec ses cheveux de rock-star et ses épaules larges. Pourquoi se contenterait-il de moi alors qu'il pourrait avoir la blonde bionique ?

Avant que je parvienne à gâcher ce moment avec mes réflexions moroses, il a déboutonné sa braguette et a fait glisser son jean sur le sol. Je me suis assise en tailleur sur le lit face à lui, il m'a caressé les cheveux avec ses mains pendant que je faisais lentement descendre son caleçon et — O.K. O.K. ! — tu vois le tableau. J'ai levé les yeux pour voir l'effet produit : il avait les yeux clos et un air de totale extase sur le visage.

Après une longue et lente fellation, il a laissé échapper un doux gémissement et s'est penché sur moi en cherchant ma bouche pour un autre baiser affamé. Tout ce dont je me souviens ensuite, c'est qu'il a rapidement enfilé le préservatif et qu'il est entré en moi d'une seule poussée, profondément, puis il a bougé en allant et venant lentement tout en me regardant comme s'il cherchait à mémoriser chaque trait de mon visage. Je me suis laissée aller en arrière, prise dans le vertige du plaisir qui montait, sentant mon corps lui faire toute sa place, m'abandonnant à la vague brûlante. Dehors, un des chiens du voisin s'est mis à hurler et une rafale de vent a fait vibrer les portes en verre. Je percevais aussi le ronflement de Steven, mais j'essayais de me détacher de ces bruits parasites. Je voulais dire quelque chose à Coop, je ne sais plus quoi. Je cherchais les mots précis, nuancés et délicats pour décrire ce que je ressentais, mais mes lèvres refusaient de coopérer et de toute façon, il était trop tard pour parler. Il bougeait plus vite maintenant et la sensation familière du plaisir qui montait m'envahissait — cette montagne russe que l'on gravit lentement jusqu'à la crête la plus haute, chaque nouvelle seconde plus insoutenable que la précédente, avant de tomber délicieusement dans le vide. C'est à ce moment-là qu'il a gémi et sa plainte a déclenché en moi une immense vague de chaleur. La maison de ma mère s'est envolée dans un flash aveuglant et j'ai poussé dans ma tête un cri terrifiant, primal, électrique. Mais ce qui est en réalité sorti de mes lèvres fermées a été à peine plus sonore qu'un petit souffle.

Tu sais, je crois que je vais passer tout ce que je viens d'écrire par le prisme de la censure avant de te l'envoyer. Cela ressemblera sans doute à la correspondance entre les soldats et leurs familles pendant la seconde guerre mondiale, mais ce n'est pas grave. Ne le prends pas mal, mais il me semble que le fait de t'écrire à toi est passé au second plan. Ce que je veux dire, c'est que noircir ces pages transcende le but habituel d'une simple lettre – à savoir garder le contact, informer, tu vois ce que je veux dire. Maintenant, j'ai l'impression que c'est devenu une thérapie, au même titre que de se raser la tête ou recevoir des électrochocs. Quand tu m'as donné ce journal, je trouvais que c'était une idée plutôt loufoque mais maintenant, j'ai compris toute l'utilité de ta folie. Si je n'avais pas pu me confier sur le papier, quelqu'un aurait été hospitalisé et il y a de grandes chances que cette personne ait été moi ! Au risque de passer pour quelqu'un de présomptueux, je sais ce que tu penses.

Comment Gwen peut-elle passer d'un orgasme aveuglant à l'envie de graver ses initiales sur le visage de Dannika, lequel, soit dit en passant, est désespérément dépourvu de rides malgré son âge ?

J'y viens.

Coop et moi nous sommes assoupis – un petit somme postcoïtal réparateur en quelque sorte. Le bruit d'une chasse d'eau tirée m'a réveillée et j'ai compris que si je voulais sauver les apparences, il valait mieux regagner mon lit. Je ne crois pas une seconde que ma mère pense que je suis encore vierge et Steven n'a évidemment pas son mot à dire sur ce qui se passe dans cette maison, mais aller boire le café moulu de ma mère juste après cette débauche de flux corporels me paraissait un peu gênant. J'ai embrassé doucement Coop, toujours endormi, et je suis retournée me coucher dans ma chambre. A ma surprise, Dannika était plantée au milieu de la chambre, en position de fer à cheval, et se balançait lentement d'avant en arrière, en équilibre sur les mains et les pieds. Elle ne m'a pas accordé un regard à mon entrée dans la pièce, mais a changé de position, reprenant sans aucun effort une figure plus instable, en équilibre sur un pied, les mains jointes devant elle comme une prière. Sur la table de nuit, le réveil indiquait 4 h 58.

— Bonjour, ai-je dit brièvement.

— Salut, a-t-elle répondu d'un ton rogue qui signifiait « Ne me dérange pas, je suis en train d'atteindre l'illumination. »

Je n'ai donc fait aucun effort de conversation et je me suis glissée sous les couvertures en espérant arracher quelques heures de sommeil postorgasmique après ce moment délicieux passé avec Coop. Allongée sur le dos, les yeux fermés, je me sentais complètement relaxée et détendue, comme un morceau de beurre ramolli après un passage dans le micro-ondes. Je commençais à sombrer dans une douce inconscience, prête à naviguer sur un océan de rêves, lorsque j'ai entendu une petite voix dire :

— Il est bon, hein ?

Mes yeux se sont ouverts tout grands. L'espace d'une seconde, j'ai cru que j'avais affaire à une de ces étranges hallucinations que l'on a parfois dans cet état comateux qui précède le sommeil. Mais la voix a repris :

— J'ai été avec pas mal de mecs, mais je dois reconnaître que Coop est hors concours.

Oubliés le sommeil et les doux rêves.

Les yeux grands ouverts cette fois, j'ai tourné la tête vers la gauche.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

Allongée sur le lit à côté de moi, sur les couvertures, elle fixait le plafond d'un air pensif en tenant les genoux pliés sur sa poitrine.

— Oh, excuse-moi... Tu essayais de dormir ?

— Non pas vraiment, que disais-tu ?

Avec ses lèvres roses, elle a formé un petit O de surprise.

— Merde, il ne t'en avait pas parlé ?

Je me suis crispée malgré moi.

— Parlé de quoi ?

— Non – mon Dieu, quelle idiote je fais ! – oublie ce que j'ai dit. J'étais absolument certaine que vous en aviez parlé tous les deux.

— Parler de quoi ? ai-je dit entre mes dents serrées.

Je me suis efforcée de détendre ma mâchoire, sans grand succès.

— Eh bien, tu sais, quoi, de notre histoire, a-t-elle dit en relâchant ses jambes et en s'adossant à la tête de lit en satin rose. C'était il y a tellement longtemps. Je n'aurais pas dû en parler.

— Pourrais-tu être un peu plus précise, s'il te plaît ?

J'avais une désagréable impression de déjà-vu, n'avions-nous pas commencé cette petite conversation avant l'entrée en scène du policier pendant notre panne d'essence ? Combien de fois avait-elle prévu de me soumettre à la même torture au moyen de vagues allusions sur leur passé sexuel commun ?

— S'il ne t'en a pas parlé, je ne devrais sans doute pas le faire...

— Vas-y, je t'écoute, ai-je dit en la fixant froidement.

Elle a soupiré, a soulevé ses cheveux et les a laissé retomber gracieusement en cascade dorée autour de ses épaules sculpturales.

— C'était un week-end chaud... Es-tu sûre de vouloir tout entendre ?

— Vas-y, ai-je répondu, un brin masochiste.

Elle s'est massé la nuque et a regardé droit devant elle, les yeux dans le vague.

— Nous avons vingt-quatre ou vingt-cinq ans, c'était avant que je ne lance mon studio de yoga. J'essayais de mettre mes diplômes en pratique – biologie marine – totalement inutile dans le monde dans lequel nous vivons. Tout le monde croit qu'un diplôme scientifique peut mener à tout, mais une fois en poche, comment faire ? A moins que tu n'aies envie de t'enterrer au fin fond du Canada pour prendre des notes sur les mœurs des concombres de mer pour un salaire minable...

Elle m'a jeté un coup d'œil mais mon expression ne devait pas être sympathique car elle a continué.

— Quoi qu'il en soit, j'étais en pleine crise et il sortait avec une nana. Comment s'appelait-elle, déjà ? demanda-t-elle en regardant le plafond. Victoria, je crois. Il n'était pas heureux. Elle

entendait déjà les cloches du mariage, mais pas lui. Nous étions dans la maison de ma mère à Malibu et...

Elle s'est humecté les lèvres, avant de grimacer.

— ... nous passions un moment vraiment incroyable.

Le regard perdu, elle était apparemment plongée dans ses souvenirs.

— Ce type est incroyable ! a-t-elle ajouté, plus pour elle que pour moi.

Puis, comme si elle se souvenait soudain de ma présence, elle m'a tapoté la jambe comme une vieille tante s'appêtant à donner un bon conseil.

— En tout cas, si tu veux mon avis, tu as beaucoup de chance. Et je sais de quoi je parle.

— Et pourquoi est-ce que ça n'a duré qu'un week-end ? ai-je demandé d'une voix étrangement calme.

Elle a balayé l'air de la main.

— Oh, il s'est senti coupable vis-à-vis de Vicky. Il a essayé de s'en sortir avec elle en prétendant qu'il ne s'était rien passé entre nous. Quant à moi, je n'avais pas la tête à ça. Je revenais de quelques mois en Espagne où j'avais eu une affreuse aventure avec un sculpteur assez vieux pour être mon père.

Elle a regardé encore une fois le plafond avant de conclure :

— Entre Coop et moi, le courant passait vraiment bien, c'était chaud, mais c'était un problème de timing.

Les yeux baissés, je lissais machinalement le satin de ma chemise de nuit.

— Vous n'avez jamais eu envie de recommencer ?

Elle a soupiré.

— Oh, si, bien sûr ! On a souvent joué avec cette idée. Mais l'occasion ne s'est pas vraiment représentée. C'est vraiment une histoire de minutage, de synchronisation. Ce n'était pas le moment, c'est sans doute une sorte de malédiction, j'imagine. Voilà, c'est une question d'honnêteté.

Lorsqu'elle a eu terminé, j'ai répété d'une voix rauque :

— Une question d'honnêteté ?

Elle s'est mise en position du lotus et m'a fixée dans les yeux.

— C'est comme ça que je vois les choses, Gwen, et je ne dis ça que parce que je t'aime bien et je pense que tu mérites d'avoir toutes les informations : Coop est génial au lit, mais ce n'est pas un grand communicant. Si tu l'interroges sur notre passé, il risque de nier. Parce qu'il est comme cela. Il est persuadé qu'il vaut mieux offrir bien-être et réconfort à l'autre plutôt que de risquer de tout fichier en l'air en lui disant la vérité. Il n'a jamais parlé à Vicky de notre histoire. En fait, je suis même sûre qu'il n'en a jamais parlé à personne. Il est du genre révisionniste, il réécrit le passé. Si tu peux t'arranger de ça, tu peux t'arranger de Coop, mais pour moi, le terrain était un peu trop... glissant, a-t-elle dit en grimaçant. Comme amants, je veux dire, parce que comme ami, ça n'a pas d'importance. Il peut coucher avec qui il veut et mentir jusqu'à en devenir bleu, ce n'est pas mon problème, ça ne me regarde pas.

J'étais sonnée comme si elle m'avait donné un coup dans le plexus solaire. Elle a levé la main et l'a posée sur mon épaule.

— J'espère que tu n'es pas en colère contre moi ? Je t'ai parlé comme ça parce que je crois que tu as le droit de savoir où tu mets les pieds.

— Bien sûr, ai-je murmuré, merci.

— Bien, je vais faire quelques salutations au soleil. Tu veux te joindre à moi ? a-t-elle demandé d'une voix douce. C'est une merveilleuse façon de commencer la journée.

— Non, merci. Je crois que je vais écrire un peu.

— Tu écris beaucoup.

— C'est nouveau, ai-je répondu en cherchant mon journal des yeux comme un alcoolique avec sa bouteille. Ça me détend.

Les coqs chantent. Le soleil perce à travers les rideaux de ma chambre, illuminant les toiles d'araignées et les traces de pattes de chien boueuses sur les vitres. Dannika est sous la douche depuis un bon moment, ce qui, c'est certain, va irriter Steven qui veille sur les finances de la maison avec avarice. C'est une maigre consolation de penser que Dannika exaspère quelqu'un d'autre que moi. J'entends Coop plaisanter dans la cuisine avec ma mère, lui proposant de l'aide pour le petit déjeuner et la complimentant sur le goût de son café. Je ne sais pas qui je hais le plus : Coop pour m'avoir enveloppée dans un joli tissu de mensonges ou Dannika qui a changé mon joli nuage rose en gâchis poisseux. J'ai envisagé de prendre un avion dès ce matin pour L.A. mais j'ai finalement décidé d'aller jusqu'au bout de ce voyage.

A partir de maintenant, je suis prête à me venger.

Vendredi 19 septembre

9 h 4

Chère Marla,

Deux mots d'élégance pour commencer.

Les mots clés de la journée sont en effet « élégance discrète », « tenue ravissante », « femme fatale ». Ce n'est plus le premier jour du voyage (qui requérait un certain quant-à-soi, un peu de raideur), ce n'est pas encore le jour du mariage (pour lequel j'ai une arme secrète que je révélerai plus tard – c'est-à-dire demain). J'ai pourtant choisi avec le plus grand soin mon élégante robe chemisier couleur crème en acétate fermée par une rangée de boutons en forme de diamants fantaisie. Les manches longues de la robe se terminent par des poignets à revers et des boutons de manchette assortis aux autres boutons. Je porte un collier de perles autour du cou et des lunettes de soleil œil-de-chat avec des strass sans oublier, bien sûr, ma signature, mes fameuses chaussures à talons imprimé léopard. J'ai drapé autour de mes épaules mon étole en renard bleu norvégien, ce qui, je dois l'admettre, fait un peu habillé pour l'occasion, mais je ne peux pas m'empêcher de me plonger dans sa douceur soyeuse.

L'un dans l'autre, je suis tout à fait prête à affronter la température extérieure ici, sur le siège arrière, qui est, disons-le carrément, glaciale. Grâce au vent de l'arctique, le soleil brille et le ciel est clair, d'un bleu sans nuage. Nous roulons toujours sur la route de la côte. Dannika a suggéré d'une petite voix douce que ce serait une bonne idée de poursuivre le même itinéraire et elle a gagné. Cela s'est passé pendant le petit déjeuner. Nous mangions nos œufs au bacon – enfin, disons plutôt que Coop et ma mère enfournaient les leurs, alors que je me contentais de jouer avec les miens. Steven, pour sa part, buvait son café en couvant Dannika d'un regard de bon chien. Elle-même mangeait une banane en buvant une tasse de thé à la menthe. Elle a dit :

— Je pense que nous allons rester le long de la côte, nous sommes tout près.

Ma mère l'a regardée avec un regard froid et un sourire crispé.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée, cette route tourne beaucoup trop.

Dannika a souri à son tour et l'a regardée avec le même regard hostile.

— Je sais, c'est ce que j'aime, justement.

— C'est en effet agréable pour le conducteur, mais le passager à l'arrière risque d'être malade comme un chien. Il me suffit de regarder ces virages pour avoir mal au cœur.

Coop m'a regardée, ma mère m'a regardée, puis Steven en a fait de même. Dannika fixait son thé à la menthe.

— Je n'ai pas mal au cœur en voiture, tu le sais, ai-je répondu à ma mère.

Cela dit, elle avait raison, n'importe quelle femme aurait déjà vomi ses trois bouchées d'œufs brouillés, sa demi-tranche de bacon et ses quelques gorgées de café. Je considère que c'est un petit miracle que je sois si totalement immunisée contre le mal des transports. Non seulement je n'ai pas la nausée, mais je peux t'écrire pendant le trajet. Bien sûr, c'est un peu difficile de se concentrer

alors qu'à chaque virage, je vis une expérience de mort imminente. Dannika n'a pas amélioré sa technique durant la nuit. Pourtant, je suis heureuse que nous ayons choisi cette route. Le spectacle, sur ce tronçon de nationale, est époustouflant. A notre gauche, l'océan scintille sous le soleil comme une feuille de papier d'aluminium chiffonnée. Arrivés au sommet d'une falaise escarpée, nous contemplons la vue panoramique, avec l'impression d'être au bout du monde. Je profite du temps du voyage pour faire le point.

Coop, qui s'est tourné à moitié vers moi, me sourit du coin des lèvres en me caressant le genou. Il laisse parfois son doigt s'aventurer sous l'ourlet de ma robe et effleure ma cuisse de façon suggestive. Il est si incroyablement sexy. Pourquoi est-ce le seul homme que j'aie rencontré qui soit aussi parfait dans tous les domaines ? (Pour l'instant, mettons de côté sa prétendue tendance au mensonge pathologique.) Même ce qui d'habitude n'est pas considéré comme parfait le devient sur lui. Par exemple, ses cheveux ébouriffés. Pourquoi est-ce que je les aime tant ? Lorsqu'il porte une tenue légèrement ridicule, comme ce T-shirt délavé et défraîchi qu'il a mis ce matin, je me pâme. Pourquoi ? Est-ce bien moi la femme qui disait qu'elle ne pourrait jamais aimer un homme qui ne porte pas, au moins cinq jours sur sept, de chemise à manches longues et avec boutons de manchette ? Oui, c'est moi. Pour Coop, être habillé signifie mettre son T-shirt à l'intérieur de son pantalon.

Oh, mon Dieu, Marla, je ne sais plus où j'en suis. De quoi suis-je en train de parler ? Le Coop auquel je pense – celui que j'ai embrassé pour la première fois sur la plage de Venice, celui avec qui j'ai fait l'amour ce matin – n'existe plus. Dannika l'a tué au moment précis où elle a posé sa main sur mon bras en me disant de sa petite voix hypocrite et sur un ton condescendant :

— Je crois que tu devrais savoir où tu mets les pieds.

Je déteste la malhonnêteté. Tu le sais. Aucun homme ne m'a jamais trompée car je ne lui en ai jamais donné l'occasion. Il suffit d'un regard baladeur ou le compte rendu d'un passé sentimental un peu trop édulcoré, et je tourne les talons. Oui, je reconnais que dans le passé j'ai eu parfois des réactions explosives. Mes radars à salaud étaient peut-être un peu trop sensibles et réagissaient un peu trop vite. J'ai agi parfois par anticipation. Mais même selon des standards normaux, l'information que Dannika m'a jetée à la figure ce matin aurait dû me faire repartir en hurlant jusqu'à L.A. Il était pratiquement marié à Vicky – dont, je le signale au passage, je n'ai jamais entendu parler – quand il a passé une semaine en compagnie d'une yogi sexy et torride à Malibu. Et ensuite (tu sais que c'est le pire du pire pour moi), il ne me l'a jamais avoué. Il a continué à faire comme si rien ne se passait alors qu'il savait parfaitement que sa copine se voyait déjà entrer dans l'église dans une grande robe blanche gonflée comme une meringue.

Donc, selon ma logique, je ne devrais plus être là. Je devrais être dans mon appartement à Loz Feliz, en train de déchirer les photos de Coop et de descendre, lentement mais sûrement, des Martini secs l'un après l'autre.

Mais ce n'est pas le cas. Voilà ce qui me perturbe. Est-ce que c'est comme ça que les choses se passent ? Est-ce la première étape à franchir sur la pente savonneuse de « Je sais que c'est un salaud mais je l'aime » ? Tu sais, quand on voit des femmes dans les aéroports ou dans les centres commerciaux – ou dans une maison pleine de poils de chiens située à Sebastopol – mariées à de véritables bons à rien, on se demande si elles ne sont pas sous hypnose. Mais si ça se trouve, ce n'est pas du tout de l'hypnose, mais un déni systématique de la réalité à force de se répéter « Tant

pis, au moins, les orgasmes et le chocolat, ça fait circuler le sang. »

Je crois que je commence à m'interroger. Tu es dingue de quelqu'un. Tu découvres un squelette dans son placard, comme par exemple un week-end à Malibu ou une banale histoire de cannibalisme. Les détails n'ont aucune importance. Le problème c'est que ton prince charmant n'est pas parfait – pas dans le sens où il laisse traîner ses caleçons sur le sol de la salle de bains, mais dans le sens où il te fait souffrir dans chaque fibre de ton corps. Que faire ? Partir en courant comme une fille sensible ? Concevoir un plan diabolique pour l'humilier en public et faire en sorte qu'il ne puisse plus jamais faire l'amour même avec une caissière aux dents de lapin de chez Wall-Mart ? Non, tu ne le fais pas. Parce que tu l'aimes. Alors tu te dis que sa tendance à se régaler de fémurs humains est assez touchante ou que ce week-end à Malibu était une erreur passagère et tu fais comme si rien ne s'était passé. Et la prochaine fois, lorsque tu feras face à encore plus de preuves et d'évidences, tu continueras à te dire que l'amour est une affaire de pardon et de compromis – oui, la table basse du salon a été fabriquée avec des os humains et oui, tu as dû sacrifier ton bras gauche, mais où est le problème, si tu es vraiment dingue de ce type ?

Tu vois, je m'aventure sur des terrains dangereux, mais je ne peux pas m'en empêcher. Assise derrière Coop sous un ciel bleu magnifique, je suis horrifiée de découvrir que je veux encore de lui. Je pourrais te dire que ce n'est que mon corps qui réagit à sa présence – une ridicule réaction hormonale devant ses épaules, ses pommettes, ses sourcils, ses lèvres pleines et sensuelles – mais je mentirais. Les sentiments que j'éprouve pour Coop courent tout le long de mon corps, jusqu'au vernis sur mes orteils, jusqu'à la moelle de mes os. Avec les autres hommes que j'ai connus, la moindre pointe de jalousie faisait tourner à l'aigre tous mes sentiments. C'est pourquoi il m'était aussi facile de rompre. Une fois que je ne voyais en eux que des coureurs de jupon (que ce soit vrai ou pas), je ne ressentais plus rien pour eux. Tu te souviens de Tom Jepson, l'avocat qui avait une Porsche, un chat et de splendides costumes en flanelle ? J'étais dingue de lui, mais à la minute où j'ai appris qu'il avait trompé son ex-femme, c'était terminé. Je ne l'aimais plus et je n'ai même pas souffert du manque. Il suffisait d'un rien pour que je me sèvre d'un mec en une fraction de seconde. Mais j'ai bien peur que ce soit du passé. Telle que je suis actuellement, assise derrière Coop, je regarde ses cheveux voler dans le vent et ses mèches brunes briller dans le soleil, et j'ai le cœur gros. J'ai toujours cru que c'était une expression, une façon de parler, pas une sensation physique, mais en le voyant de profil, je sens une douleur sourde dans ma poitrine, des élancements douloureux, comme si mon cœur gonflait et étouffait, trop à l'étroit. Des images de Coop et Dannika valsent dans ma tête. Je le vois se pencher vers elle pour l'embrasser devant une grande cheminée en pierre. Je le vois contempler son visage bronzé pendant son sommeil, caresser sa joue de pêche. Je vois leurs membres se mêler alors qu'ils s'envoient en l'air dans l'écume de Malibu comme les mannequins noirs et blancs de la pub pour le parfum Calvin Klein.

— Chaton, si tu continues comme ça, tu vas finir par déchirer le papier, a soudain dit Coop en se tournant vers moi.

Je lui ai répondu avec un sourire faussement serein.

— Je crois que je n'ai presque plus d'encre.

— Et tu n'as presque plus de feuilles non plus.

Il a raison. A part deux pages, j'ai déjà noirci tout le journal que tu m'as donné. Et pourquoi ?

Parce que si je ne le fais pas, j'aurai du sang sur les mains. Du sang de blonde. Régulièrement, j'essaie de me reconforter en répétant « Donna Horney », mais ça ne m'aide pas. Au contraire, son passé tragique et sa capacité à se transformer physiquement en font une adversaire encore plus redoutable.

D'un autre côté, le problème dépasse désormais Dannika et son petit cul taille deux. Le problème est désormais épique. Le débat porte maintenant sur la capacité fondamentale de Coop à être honnête. Si l'histoire de Dannika est vraie, Coop est capable de tromperie d'une façon alarmante – et il serait même doué pour le mensonge. Sortir avec un menteur est une chose, mais sortir avec le roi des menteurs, c'est se jeter soi-même dans le pire des enfers paranoïaque et schizophrène. Ce genre d'hommes finit par vous faire douter de votre propre existence. Et toi et moi sommes sorties avec suffisamment d'acteurs pour savoir à quel point ces pervers sont bien entraînés. Je sais ce que tu vas dire. *Et si c'était Dannika la menteuse ?*

Je te vois, assise dans ton café parisien, en train de siroter ton troisième cappuccino. Ton cœur palpite à cause de la caféine et tu meurs d'envie de m'étrangler parce que je dis des horreurs sur un homme que j'adore. Tu te dis : « Bon sang, Gwen, prends du recul ! Tu ne vas tout de même pas croire une fille avec des seins en silicone, des dents blanchies à l'eau oxygénée, un balayage à deux cents dollars, une dépendance à la coke et un faux nom ? »

Je reconnais que tu n'as pas tort.

Il n'y a peut-être jamais eu de week-end torride à Malibu. Il n'y a peut-être jamais eu de Victoria, bien que je la croie assez maligne pour avoir utilisé le prénom d'une fille avec qui Coop est sorti, même si elle a exagéré le côté sérieux de leur relation. Peut-être Dannika a-t-elle décidé de saboter notre histoire parce qu'elle le veut pour elle. Ou peut-être est-ce simplement une fille qui ne supporte pas de partager.

C'est possible.

Mais ne vois-tu pas le problème, Marla ? Il n'y a aucun moyen de le savoir. Si j'interroge Coop sur l'histoire qu'elle m'a racontée, il va nier, comme elle me l'a dit. Ou c'est un bon menteur – et alors c'est sans espoir – ou il est parfaitement innocent, mais il n'y a pas de solution intermédiaire. La seule chance que j'aie de le démasquer, c'est d'essayer de savoir s'il est un piètre menteur. Alors, je pourrai lui asséner le récit de Dannika et il s'embrouillera dans ses explications. Il ne pourra pas me regarder dans les yeux en me mentant. Je m'en apercevrai grâce à d'infimes détails. Mais je n'y crois pas trop car Coop excelle dans tout ce qu'il fait. Si c'est un menteur, je suis prête à parier cher que c'est un excellent menteur.

Mais d'un autre côté, suppose qu'il soit innocent ? Nous allons nous retrouver pour un week-end idyllique à Mendocino. Soudain, sans aucune raison, je vais me lancer dans une scène pour lui reprocher une aventure secrète qu'il aurait eue avec Dannika il y a des années alors qu'il avait une fiancée du nom de Victoria qu'il aurait trompée avec la blonde. Si tout cela n'est pas vrai, je risque de passer pour une garce jalouse, instable et possessive. Dannika aura beau jeu de nier m'avoir raconté quoi que ce soit. Ils m'auront passé une camisole de force avant la fin du week-end et je t'écrirai ma prochaine lettre depuis une cellule capitonnée.

Au secours, Marla ! Je suis coincée entre le marteau et l'enclume, envahie par un flot de rage, de doute et d'hormones.

Je suis écartelée à l'intérieur, mais rien ne transparaît, je suis parfaitement calme à l'extérieur. Je dois découvrir qui est le menteur. Et pour cela, je dois travailler à couvert, et observer en permanence. Derrière mes lunettes œil-de-chat à strass, j'enregistre chaque mouvement, chaque geste, chaque regard.

Je suis l'espionne à talons hauts.

Et quand j'aurai démasqué le coupable, attention...

Furtivement vôtre,

Matson.

Gwen Matson.

Vendredi 19 septembre

11 h 11

Chère Marla,

Nous approchons de Mendocino. Nous venons de passer Gualala, où nous avons pris de l'essence et où j'ai acheté ce nouveau journal – très inférieur sur le plan qualitatif. Lorsque je l'ai posé sur le comptoir avec un nouveau stylo, Coop m'a lancé un regard curieux.

— J'ignorais que tu étais un écrivain aussi prolifique.

— Moi aussi, ai-je répondu en m'efforçant de lui faire le sourire de l'artiste en herbe qui se découvre, et non la grimace torturée d'une accro du courrier.

D'accord, j'ai compris, mon gribouillage compulsif est un peu étrange. Mais tu comprends, Marla, ça m'aide, et je ne peux pas m'arrêter. Je suis obsédée par l'idée que ce week-end sera déterminant pour mon avenir et que si je ne décris pas chaque moment, telle Gretel semant des miettes de pain, je perdrai mon chemin et le fil de l'histoire. Je ne sais pas ce que cela signifie, mais cette idée me hante. J'y pense à tout instant.

Lorsque Coop m'a parlé pour la première fois de ce week-end, il y a un mois, je crois me souvenir de ses mots exacts.

— Viens à Mendocino avec moi. Mes meilleurs amis vont se marier.

— Ensemble ?

— Oui. Bonne idée, tu ne trouves pas ? Ils n'occuperont plus qu'une seule page dans mon carnet d'adresse.

J'étais aux anges. Le caractère intime de cette invitation me transportait et j'étais ravie de sa façon si naturelle de me dire qu'il avait envie que je sois à ses côtés ce jour-là. J'avais l'impression que ce serait la première d'une longue série d'aventures – des voyages à deux pour fêter le changement de saison, des promotions, des anniversaires, tout ce que nous aurions envie de célébrer. Nous serions seuls au monde, nous utiliserions les toilettes sordides des stations-service sur notre route et nous découvririons de merveilleuses petites pâtisseries inconnues avec les plus incroyables cookies aux copeaux de chocolat.

Au fil des jours, ce voyage a pris une grande dimension dans mon esprit. J'ai passé de longues heures dans ma boutique à hésiter entre laine et taffetas, rêvant de notre échappée romantique jusqu'à la côte Nord, avec ses paysages rudes, ses plages lointaines, ses forêts de séquoias encore vierges, ses doux coteaux plantés de vignobles et ses hippies sentant le patchouli. Sans oublier les longues balades sur la plage vêtus d'amples sweat-shirts (en fait il porterait un ample sweat-shirt et moi mon élégant manteau en forme de trapèze). Le mariage serait célébré en présence de superbes jeunes gens, tous végétariens, et nous lancerions du riz sur les mariés sur le parvis d'une vieille église adorable au toit recouvert de bardeaux blancs.

Et voilà que deux semaines à peine avant notre départ, Coop, qui était en train de nettoyer mon grille-pain, m'annonce :

— J'ai eu Dannika hier soir.

— Oh, ai-je dit, comment va-t-elle ?

Comme il m'avait parlé d'elle, ce nom m'était vaguement familier, mais pas au point d'avoir déjà fabriqué une poupée vaudou à son effigie.

— Oh, ça va... Elle veut venir dans le Nord avec nous.

— Euh, euh...

J'essayais d'avoir l'air aussi neutre et tolérant que possible.

— Je lui ai dit qu'elle serait la bienvenue, mais finalement, ce matin, elle m'a rappelé pour me dire qu'elle avait vérifié son emploi du temps et qu'elle devait animer un stage ce week-end à Ojai.

— Hum hmm, quel dommage, ai-je commenté.

Oh, mon Dieu, si seulement ce stupide gourou n'était pas mort ! Alors la conférence n'aurait pas été annulée à la dernière minute et elle serait en train de faire ses démonstrations à de malheureuses femmes au foyer habitant à Ojai au lieu de me torturer avec sa blondeur insolente.

Bien sûr, en sortant avec Coop, je m'exposais tôt ou tard à croiser le chemin de Dannika, mais ça aurait été sympa de planer encore quelques mois dans l'ignorance. Parfois, je rêve de connaître mon avenir grâce à un objet que je pourrais transporter avec moi et auquel je pourrais me référer en cas de besoin. Comme un GPS portable qui me donnerait des conseils pour mener à bien mon destin. Il y aurait une étoile qui indiquerait *Tu es ici* et ensuite, s'ouvriraient en miniature les différentes routes à emprunter avec leurs dangers et leurs attraits.

A l'est, trahison, déception, vieillissement prématuré, mariage bref avec Coop, un seul enfant, une fille, divorce épouvantable, pension alimentaire minable et cicatrices émotionnelles profondes. Les années suivantes impliquant une fille ingrate avec une addiction aux drogues en tout genre, beaucoup de petits amis remplis de bonnes intentions mais au final, décevants et à la fin, une mort accidentelle sous l'autobus n° 5.

La route de l'ouest : honnêteté brutale avec moi-même et Coop avec pour résultat une rupture, un voyage à Taos, une aventure très chaude avec un prof d'anglais alcoolique suivie de retrouvailles avec un Coop désolé et contrit. Une vie jet-set et glamour grâce au succès mondial du livre de notre vie, *En avant l'amour !* Et la mort à l'âge de quatre-vingt-dix ans du fameux tandem d'écrivains dans un accident de parachutisme.

Mais je n'ai pas de GPS miracle. A la place, je dois avancer à l'aveugle, tombant dans les embuscades de toutes les Dannika du monde, ne sachant jamais ce qu'il y a derrière la prochaine épingle à chapeau. Vais-je aimer Phil et Joni ? Plus important, eux, vont-ils m'aimer ? Ce week-end sera-t-il le premier d'une longue série pour Coop et moi ? Ou bien est-ce que ce sera notre chant du cygne ? Le dernier numéro avant que le rideau ne tombe ?

Seul le temps nous le dira.

Gwen.

Vendredi 19 septembre

13 h 46

Chère Marla,

Ça fait à peine quarante minutes que j'ai posé le pied sur le sol de Mendocino et je me suis déjà mis tout le monde à dos. Pas mal. Si je continue à ce rythme, je serai une paria au moment du dîner.

Coop me hait.

Bon, d'accord, je t'entends d'ici. *Respire, ralentis et reprends depuis le début*. D'abord, laisse-moi pratiquer un exercice que j'aurais dû faire à l'avance, tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de parler...

Nous sommes enfin arrivés à destination, peu après midi, complètement affamés. Le vent glacial que nous avons avalé pendant des heures avait dû nous ouvrir l'appétit. Malgré toutes les questions que je me posais – en particulier : « Est-ce que je couche avec un menteur, ou pas ? » –, je me disais, avec un vague fond d'optimisme, que tant que je n'aurais pas la preuve de sa trahison, je devais en profiter.

Nous sommes donc enfin arrivés en vue de Mendocino. J'avais oublié la beauté du spectacle. Une vraie carte postale. J'ai retenu ma respiration de surprise. Cela faisait des années que je n'étais pas venue – depuis mon adolescence, en fait –, et la vue de ces petites maisons couleur pastel, érodées par le vent et si pittoresques, m'a rendue inexplicablement heureuse. Les bancs de nuages surplombant l'océan s'effiloçaient en lignes fines au-dessus de nos têtes, comme la cage thoracique d'une baleine, et ce spectacle me réjouissait. Je passais des nuages aux cheveux de Coop ébouriffés dans le vent, et une petite flamme s'est allumée au fond de moi, en dehors de toute logique, me donnant la certitude que malgré les apparences, tout irait bien.

Dannika a failli rater l'embranchement, mais Coop a réussi à donner un grand coup de volant sur la droite pour prendre le bon chemin. La route était bordée de fougères foisonnantes et de séquoias hauts comme des tours. Bien sûr, il y avait des maisons çà et là, mais ce que l'on remarquait le plus, c'était l'épaisseur, la profondeur et le mystère que dégageait cette forêt aux troncs immenses. Le menton appuyé sur la planche de surf de Coop, je regardais défiler le paysage en rêvant. J'avais oublié à quel point cela ressemblait à un conte de fées. A travers les branches filtraient des colonnes de soleil, telle une poudre dorée illuminant le monde miniature des insectes dansant dans la lumière. A l'odeur entêtante du sous-bois s'ajoutait celle de l'océan. Le contraste avec Los Angeles était tellement frappant et le charme du lieu si puissant que je ne désirais qu'une chose : plaire aux amis de Coop pour rentrer chez moi dimanche avec cette odeur rangée soigneusement pour toujours dans ma boîte à chapeau.

Nous avons roulé ainsi durant quinze minutes puis nous avons emprunté une autre route, plus étroite, vers le sud-est, pendant dix minutes, puis nous sommes passés sur un chemin boueux à travers une forêt de plus en plus dense et de plus en plus sombre. A certains endroits, la route semblait carrément impraticable, et je gardais le regard fixé devant moi en priant pour que nous ne plongions pas tout droit dans le ravin. Finalement, la route a décrit une courbe et nous avons

débouché dans une clairière, où un soleil jaune citrin se déversait à flots sur un petit verger planté de pommiers ratatinés. Lorsque la poussière est retombée, j'ai aspiré un air frais et pur, avec un arrière-goût de pommes pourries. Nous sommes sortis de la voiture, aveuglés par la lumière et ankylosés par le voyage. Dannika a fait une série d'étirements du cou alors que Coop faisait pipi le long d'un pommier et que je me faisais un raccord de maquillage, un trait de rouge à lèvres, si tu veux tout savoir. En bordure du verger, il y avait une maison de deux étages ensevelie sous les capucines, les roses trémières et les belles-de-jour. C'était une maison en bois rouge avec de grandes fenêtres et, à l'étage, des balcons donnant sur le nord et sur le sud. Alors que j'étais en pleine contemplation, une femme a surgi sur le perron, a descendu les marches et s'est avancée vers nous, ses dreadlocks brun-roux dansant autour de son visage.

— Joni ! s'est écriée Dannika en courant vers elle et en se jetant dans ses bras avec tellement de force qu'elle a manqué la faire tomber.

— Salut, a répondu Joni, ça fait longtemps.

Coop, qui avait terminé sa petite affaire, s'est avancé et a passé son bras autour de mes épaules. J'ai défait mon étole en vison et l'ai déposée sur le siège arrière, puis je me suis avancée, un peu gênée de voir derrière moi l'empreinte de mes talons dans le sol mou et humide.

— Hé ! Cooper, comment ça va ?

Joni et Coop se sont donné une longue et chaleureuse accolade. J'ai remarqué qu'elle était pieds nus et qu'il devait se pencher vers elle comme il le faisait avec moi. Elle était petite, sans doute plus petite que moi de cinq centimètres, et quand elle s'est dégagée, j'ai remarqué qu'elle avait un joli visage avec de hautes pommettes et de grands yeux couleur caramel. Elle avait une petite tache de naissance beige sur le front, mais même cela lui allait bien.

— Tu dois être Gwen.

Cela m'a rassurée qu'elle me tende la main au lieu de me serrer dans ses bras. Je déteste que des étrangers m'embrassent et, bien que je sois née dans cette région, c'est une des caractéristiques de la Californie à laquelle je ne me suis jamais habituée.

— Je suis Joni. Bienvenue dans notre ranch.

— Ou est Phil ? a demandé Coop.

— Au studio, a répondu Joni avec un geste vague de la main en direction de l'endroit où la route disparaissait derrière un virage. Il va revenir d'une minute à l'autre. Entrez, j'ai préparé le déjeuner.

Nous nous sommes dirigés vers la maison deux par deux. Joni et Dannika, suivies de Coop et moi. Dannika gloussait et faisait de grands gestes, touchant le bras de Joni, parlant sans cesse avec de grandes exclamations, comme des copines qui ne se sont pas vues depuis longtemps. Pourtant, j'avais la conviction que Joni et elle n'étaient pas si proches et intimes qu'elle voulait le faire croire.

— C'est cool, hein ? a demandé Coop.

— Très cool, ai-je acquiescé.

Toute la maison de Phil et Joni était d'inspiration bohème. Le rez-de-chaussée était un espace entièrement ouvert. Depuis l'entrée où nous nous trouvions, je distinguais quatre livings séparés

artistiquement à l'aide de plantes, de meubles, de comptoirs bas et de tentures. A notre droite, un grand salon décoré de fougères, d'arbustes d'intérieur et d'orchidées, un canapé confortable en velours rouge, trois énormes poufs en cuir jaune pâle et une longue table basse en mosaïque. Derrière le canapé, un comptoir qui devait servir de plan de travail et derrière cet espace, je devinais une grande table de billard entourée de chaises confortables et d'une causeuse. Sur la gauche, s'ouvrait une magnifique cuisine, elle aussi meublée de comptoirs et de différents plans de travail donnant sur une salle à manger meublée d'une grande table en chêne et éclairée par une verrière. Le plancher avait une belle patine ambrée égayée çà et là par des tapis persans épais et colorés. Sur les murs, de grandes toiles aux couleurs vives représentaient des fleurs ou des animaux évoquant un monde imaginaire enfantin. Au centre, un escalier de fer forgé menait à l'étage. Ce n'était pas du tout mon style – tu me connais, je suis plutôt barrières en bois blanc et balancelles sous les auvents –, mais cet endroit avait, sans aucun doute, un véritable charme.

— Alors, dit Joni, après nous avoir proposé une Corona, comment s'est passé ce voyage ?

— Génial ! s'est exclamée Dannika.

— Long, a dit Coop en même temps.

Je souriais faiblement, sentant bien qu'il était tout à fait judicieux de ne pas ajouter « Une vraie torture ». Mon expression n'a pas échappé pas à Joni et nous avons échangé un regard de connivence. Ses yeux dorés semblaient me dire que toutes ces heures dans une voiture avec Dannika n'avaient pas dû être une partie de plaisir. J'ai eu une soudaine envie de l'embrasser, même si quelques minutes plus tôt, j'étais soulagée qu'elle m'ait serré la main.

— Yo, Coop, Dan, salut !

Un grand mec dégingandé vêtu d'un jean effiloché et d'un sweat rayé orange est arrivé en trombe du fond de la maison.

— Scrappy !

Dannika s'est jetée dans ses bras et l'a serré à l'étouffer. Quand elle l'a enfin relâché, le nouveau venu a serré la main de Coop, puis lui a donné une grande claque dans la paume de la main, comme se saluent les jeunes aujourd'hui. Enfin, il s'est tourné vers moi et m'a regardé de la tête aux pieds d'un air appréciateur.

— Tu dois être Gwen, putain, tes fringues sont super-géniales !

— Merci, je trouve aussi.

Il a éclaté d'un rire immense, explosif, mi-cheval, mi-Kalachnikov.

Je n'ai pu m'empêcher de sourire. Il avait l'air un peu plus âgé que nous et quand il a repoussé sa casquette en arrière, je me suis aperçue qu'il était complètement chauve. Il portait des lunettes à monture d'écaille et quelque chose en lui me faisait penser à Elvis Costello.

Pendant que nous dégustions une délicieuse soupe thaï à la noix de coco préparée par Joni, suivie d'une salade composée et d'ail de poulet, je les écoutais parler. J'ai ainsi appris que Joni écrivait des poèmes et donnait des cours du soir au collège public de la ville. Phil avait son propre studio d'enregistrement, situé à quelques mètres la maison, où il travaillait avec des musiciens. Dannika a parlé de son dernier DVD et d'un show matinal en projet. Coop a fait un bref et modeste compte rendu sur son entreprise de fabrication de meubles. Joni m'a posé des questions sur ma

boutique et sur mes activités de styliste auxquelles j'ai répondu entre deux bouchées. Le temps d'arriver au fantastique brownie au chocolat accompagné de grands mugs de thé noir au miel, le tour de table était plus ou moins complet – en tout cas dans sa version simplifiée – et Dannika a commencé à parler du mariage.

— Je trouve génial que vous vous mariiez tous les deux, a-t-elle dit en tendant la main à travers la table pour saisir celle de Joni. Il y en aura au moins deux dans notre petit groupe qui auront la bague au doigt. Coop et moi resterons sans doute célibataires toute notre vie.

J'ai levé les yeux et j'ai vu que Phil me regardait. Son expression était indéchiffrable – quelque chose entre la sympathie et l'amusement. Il s'est tourné vers Dannika.

— Je ne sais pas, mais si tu veux mon avis, Coop est du genre à se fixer.

Coop a levé les sourcils.

— Je suis là, les mecs, inutile de parler de moi à la troisième personne.

— Sérieusement, mec, regarde les choses en face, tu as déjà la pipe, il ne te manque que les pantoufles.

— Et la fille qui ira avec, a dit Dannika en éclatant de rire et en me jetant un regard en biais.

Coop m'a pressé le genou sous la table et a changé de sujet.

— Tout est prêt pour demain ? a-t-il demandé à Phil et Joni. Vous avez besoin d'un dernier coup de main ?

Joni a secoué la tête.

— Ça va. Tout est sous contrôle.

— Ce que je ne comprends pas, a dit Dannika, c'est pourquoi vous avez décidé de vous marier, en fait. Légalement, je veux dire. Attention, ne le prenez pas mal, je ne vous critique pas, mais je croyais que vous étiez plutôt du genre à être contre les institutions.

Phil a terminé son brownie avant de lui répondre.

— On s'est dit : après tout, pourquoi pas ! Tu vois, on aime faire la fête, on avait envie de réunir tous nos amis et en plus, on aimerait bien avoir un ou deux petits...

Joni a commencé à débarrasser la table. Dannika a poussé un cri aigu de ravissement.

— Vraiment ? Mais c'est super !

Phil a caressé le dos de Joni qui se tenait devant l'évier.

— Oui, on est supercontents.

Dannika s'est levée d'un bond de sa chaise et s'est précipitée vers Joni pour l'embrasser.

— C'est absolument génial ! Joni va être maman !

— Oui, un jour ou l'autre, a répondu Joni en laissant Dannika l'embrasser avant de retourner à sa tâche. Ce n'est pas fait et on ne peut pas prévoir quand ça arrivera vraiment.

— L'important, c'est que nous allons faire la fête demain et c'est Scrappy qui offre le champagne, a lancé Coop.

— Ouais, et même que je l'ai payé assez cher pour ce machin que je n'ai même pas encore

goûté. Est-ce que Jackie O. fume ? a-t-il demandé avec un signe du menton dans ma direction.

J'aurais pu me sentir insultée par cette familiarité, sauf que derrière ses lunettes, il m'observait d'un air à la fois malicieux et affectueux.

Coop a passé un bras sur mes épaules.

— Elle ne voyage jamais sans un fume-cigarette mais non, elle ne fume pas.

Joni est revenue à la table en riant.

— J'adore ton style, tu es un anachronisme vivant.

J'étais soulagée de la façon dont Joni et Phil parlaient de mes vêtements. Parfois, mes tenues mettent les gens mal à l'aise, je le sais. Il m'est impossible d'entrer dans une pièce en disant :

— Bonjour, je m'appelle Gwen et mes vêtements ont été créés entre 1952 et 1963. Non, vous ne pouvez pas toucher mon vison. Et vous, comment vous appelez-vous ?

— On y va, Coop ? a demandé Phil en se levant et en sortant un paquet d'American Spirit de la poche de son jean baggy.

— C'est pas vrai ! s'est exclamé Coop en regardant Joni d'un air interloqué. Tu arrives à le faire fumer dehors ?

— C'est trop dégoûtant ! La maison n'est pas un bar.

— Dire que maintenant, on ne peut même plus fumer dans les bars ! a protesté Phil en se fichant une cigarette entre les lèvres. Allez, tu viens ?

Coop a enfilé sa veste et a fouillé dans sa poche pour en sortir sa pipe et son tabac.

— Oui, oui, j'arrive, relax, mec !

Dannika a posé sa fourchette et s'est levée à son tour.

— Personne ne veut fumer un joint ?

Phil a gloussé.

— Je te reconnais bien là, Dan ! Bien sûr, après tout pourquoi pas, c'est simplement qu'il n'est que – il a jeté un coup d'œil à l'horloge – 13 heures, mais où est le problème ? Que la fête commence !

— Phil ? demanda Joni, as-tu téléphoné pour les tables ?

— Tout est réglé, bébé.

Phil a attiré Joni à lui et l'espace d'un instant, le masque du type blasé a disparu pour faire apparaître une expression de pure adoration. Je me suis efforcée de ne pas les dévisager mais leur intimité était si évidente et le courant entre eux si palpable et si puissant que rien que de les voir, j'en ai ressenti de la joie. Phil, le visage dans les cheveux de Joni, a murmuré :

— Ça va être génial, fais-moi confiance. Ne t'inquiète de rien. La seule chose que tu as à faire, c'est d'être là et de dire *oui*.

— Ou, *oui*, en attendant mieux, a ajouté Coop en ouvrant la porte.

— La ferme, toi ! a répondu Phil avant d'embrasser Joni et de suivre Coop dehors.

Lorsque les garçons sont partis, Dannika s'est dirigée vers son sac à dos qu'elle avait posé sur

le canapé et a défait la fermeture d'une poche extérieure. Elle en a sorti une petite boîte noire et une pipe en verre d'aspect fragile qui m'a rappelé les petits animaux en verre que je collectionnais quand j'étais petite.

— Vous avez envie de fumer ?

Je me suis levée pour aller aider Joni dans la cuisine, en espérant qu'elle refuserait l'offre de Dannika. La dernière fois que j'ai fumé, c'était à la soirée d'Halloween de l'université. J'avais terminé la soirée dans les bras d'un immense drag-queen déguisé en Greta Garbo. Tu sais combien je deviens parano quand je fume de l'herbe, mais je ne voulais pas être la seule à m'abstenir.

— Non, merci, a répondu Joni.

Et Dannika a disparu à l'extérieur.

Il y a eu un silence, rompu par le bruit de la vaisselle dans l'évier. Je faisais la navette entre la table et le plan de travail en mosaïque à côté de Joni pour y déposer verres et assiettes.

— Comment vous êtes-vous retrouvés ici tous les deux ? ai-je demandé en prenant un torchon pour essuyer la vaisselle.

— Je suis d'ici. Mes parents vivent toujours sur la propriété. Ils habitent dans une vieille ferme de style finlandais un peu plus loin, à deux kilomètres. C'est dans cette maison que j'ai passé mon enfance.

Elle a regardé par la fenêtre d'un air pensif.

— Tu veux que je te dise la vérité, je n'aurais jamais cru revenir vivre ici. Et pourtant me voilà ! a-t-elle ajouté d'un air un peu triste.

— Quelle fille courageuse ! Je ne pourrais jamais vivre à moins de cent kilomètres de mes parents.

— Où sont-ils ?

— Ma mère vit à Sebastopol. C'est là que j'ai grandi.

— Et ton père ?

Oh, mon Dieu, pourquoi parlions-nous de cela ? Je devais apprendre à mener les conversations avec plus de prudence.

— Oh, mon père, il est quelque part par là.

— Par là ?

— Oui, dans le coin. Mais ça fait quatre ans que je ne lui ai pas adressé la parole.

Rien que d'en parler, bizarrement, je ressentais le poids de ces quatre années peser sur mon estomac. Distracte par mes pensées, j'ai lâché l'assiette que j'étais en train d'essuyer et elle s'est brisée sur le sol en terre cuite.

— Merde ! Je suis désolée.

— Pas de problème.

Joni a sorti d'un placard une pelle et une balayette et en moins de deux minutes, tout a disparu dans la poubelle. Puis elle a replongé les mains dans l'eau savonneuse comme si de rien n'était. Elle avait un look de hippie rasta mais elle était efficace. C'est ce qui me plaisait en elle.

Une fois la vaisselle lavée et rangée, elle m'a proposé de faire une petite visite de la maison.

— On va faire un tour ? Je peux te montrer le studio d'enregistrement, la ferme et le sauna – *le tour du propriétaire, quoi !*

Elle a prononcé ces derniers mots sur le ton de la moquerie.

— Bien sûr, bonne idée.

Elle a jeté un regard dubitatif sur mes chaussures.

— C'est un peu boueux dehors. Veux-tu que je te prête des bottes ?

Je regardais mes chaussures à talons. Les quelques pas entre la voiture et la maison les avaient déjà un peu salies. Je réalisais brusquement que je vivais depuis un bail à Los Angeles. Je reviens de temps en temps à la maison, pour certaines occasions, mais je fais toujours en sorte de ne pas rester plus d'un jour ou deux et de limiter mes activités à un repas de famille et à un film. Dans mon monde, celui dans lequel je vis quotidiennement, il n'y a que du bitume, des taxis, des trottoirs, des halls de marbre et des tapis. Voir de la boue incrustée sur mes talons léopard me rappelait mon enfance et combien je rêvais de porter des choses précieuses tandis que ma mère insistait pour que j'aie nourrir les chiens ou ratisser la pelouse. J'ai toujours détesté les chaussures de tennis. Pour moi, ce sont les symboles hideux de la médiocrité, l'antithèse de l'élégance.

— Quelle est ta pointure ?

La question de Joni m'a fait revenir à la réalité.

— Je fais du trente-huit.

— Parfait ! Moi aussi, a-t-elle dit en tapant dans ses mains.

Puis elle a pincé les lèvres et m'a regardée pensivement.

— Je crois que j'ai juste ce qu'il te faut. Attends-moi ici, a-t-elle ajouté avant de grimper l'escalier jusqu'à l'étage.

J'étais certaine qu'elle allait revenir avec une paire de vieux godillots, sans doute quelque chose de pratique et d'étanche genre GoreTex.

Pitié !

J'en frissonnais de dégoût à l'avance. Lorsque j'ai entendu à nouveau son pas dans l'escalier, j'ai levé les yeux, m'attendant au pire. J'ai été surprise de découvrir qu'elle portait un vêtement de couleur pâle sur le bras gauche et, dans l'autre main, une magnifique paire de bottes d'équitation en cuir de style anglais.

— Elles appartenaient à ma grand-mère, ma Nana. Ça fait très Katherine Hepburn comme style. Qu'en penses-tu ?

Elle a posé les bottes sur le plancher et a déployé un fin chemisier de coton garni de boutons en perles, ainsi qu'un pantalon jodhpur en cuir fauve. J'ai tendu la main pour toucher ces merveilles. J'appréciais d'un œil connaisseur le double boutonnage. A vue de nez, cela devait dater du début des années cinquante.

— Oh, c'est vraiment ravissant !

— J’espère que cela va t’aller. Vas-y, essaie.

— Oh, non, je n’oserai pas.

— Bien sûr que si !

Elle a réfléchi un instant avant d’ajouter d’un air hésitant :

— Oh, peut-être que tu n’aimes pas ce look. Coop a dit que tu avais un goût très arrêté concernant les vêtements, je ne veux surtout pas t’obliger...

— Non ! Au contraire, c’est splendide ! Mais, mon Dieu, c’était à ta Nana. Et si je mettais de la boue dessus ?

Elle a planté les mains sur ses hanches et m’a dévisagée en riant.

— Allons, Gwen ! Est-ce que tu crois que c’est mon style ? Nana serait enchantée de voir une jolie fille comme toi porter ses vêtements. Personne ne les portera aussi bien que toi. Sérieusement, vas-y, essaie-les.

Je n’avais pas besoin de plus d’encouragements. Cet ensemble me paraissait a priori un peu déplacé car j’étais très habituée aux rues de L.A., mais dans ce contexte, cette tenue de campagne serait absolument parfaite. J’étais, par ailleurs, incroyablement touchée et émue par le geste de Joni. Après avoir supporté pendant presque trente heures les tortures sadiques de Dannika, j’avais les yeux embués devant tant de gentillesse de la part d’une étrangère.

Une fois habillée, j’ai vérifié ma tenue dans le miroir de la salle de bains accroché juste à côté de la baignoire aux pieds en forme de griffes de lion. Le chemisier blanc m’allait à la perfection et le pantalon de cheval embrassait chacune de mes courbes de façon très seyante. Le cuir fauve et brillant des bottes était tout à fait délicieux, tellement racé et classe que j’ai adopté, sans m’en rendre compte, une posture hautaine et distinguée. Joni avait raison, toute cette tenue avait un petit côté Audrey Hepburn.

Lorsque je suis sortie de la salle de bains, Joni a écarquillé les yeux et a poussé un hululement de loup. Phil est arrivé à cet instant précis, suivi par Coop et Dannika. Coop m’a souri en secouant la tête en silence d’un air admiratif. Dannika a couvert sa bouche de sa main tout en essayant de refréner un gloussement moqueur.

— Tu vas faire du cheval ?

Je me suis sentie rougir. Toute ma vie, les gens se sont moqués de ma façon de m’habiller, je devrais y être habituée mais, venant de Dannika, cela a provoqué en moi un nouveau sentiment d’humiliation, comme si c’était la première fois.

— Tu es superbe ! s’est exclamé Coop, non sans avoir auparavant lancé un regard d’avertissement à Dannika.

— N’est-ce pas ? s’est exclamée Joni ravie, ces vêtements appartenaient à ma Nana.

— Oooh, et si on s’amusait à habiller Gwen comme si c’était une poupée ? a proposé Dannika non plus en riant mais sur un ton indubitablement agressif et moqueur.

Il y a eu un froid. Je ne sais pas si ce sont les bottes de Nana qui m’ont donné du courage, mais je me suis soudain sentie capable de tuer quelqu’un.

— C’est quoi ton problème, exactement ? ai-je dit en la fixant.

— Mon problème ? Mais c'est toi qui as un problème, O.K., alors ne me le mets pas sur le dos.

J'en suis restée bouche bée et tout ce que j'ai trouvé à dire, c'est :

— Moi ?

— Oui, toi.

Disparue, la bienveillante déesse yogi, plus aucune trace de zénitude macrobiotique. Enlaidie par la colère, des taches rouges sont apparues sur sa peau, son visage a perdu sa perfection sculpturale. On aurait dit un rat prêt à mordre.

— Et ne me regarde pas de ton air innocent, espèce de sainte-nitouche, je commence à en avoir marre de tes conneries.

— Crêpage de chignon, dit Phil entre ses dents.

Coop a tenté de s'immiscer,

— Dannika, qu'est-ce... ?

Mais je l'ai interrompue.

— Non, je t'en prie, laisse-la vider son sac. Apparemment, ça fait un moment qu'elle meurt d'envie de me traiter de petits noms puérils.

— Inutile de prendre tes grands airs, a-t-elle craché, j'ai vu la maison de ta mère – j'ai vu de quel monde médiocre tu viens et dans quel merdier tu vivais. Il n'y a pas de quoi être aussi imbue de toi-même !

Je l'ai regardée droit dans les yeux et je lui ai dit froidement :

— C'est certain, et tu sais de quoi tu parles, Donna.

Elle a fait un pas en arrière en vacillant légèrement, comme si je l'avais frappée. Puis elle a lancé un coup d'œil à Coop, a tourné les talons et est partie en courant après avoir claqué la porte derrière elle.

J'ai regardé furtivement autour de moi. La tête baissée, Phil cherchait ses cigarettes. Joni se mordait la lèvre en regardant Phil, Coop me fixait comme si j'étais une parfaite étrangère. Après un silence insupportable, Coop a secoué la tête comme s'il sortait d'un rêve et a suivi Dannika dehors en l'appelant.

Voilà, tu sais tout.

C'est ma première mission en tant qu'agent secret et qu'est-ce que je fais ? Je dévoile le code secret, je brûle ma couverture et j'ennuie tout le monde avec mes histoires.

En ce moment, je suis toute seule. Je me suis réfugiée dans la chambre d'amis d'où j'écris dans mon petit journal comme une ado boudeuse alors que Coop et ma rivale se baladent tous les deux dans les bois. Si je ne me trompe pas au sujet de Dannika, elle court dans les fourrés comme une gazelle avec Coop à ses trousses. Quand il la trouvera, il se jettera sur elle pour l'arrêter, il essaiera de ne pas lui faire de mal mais comme elle essaiera de se débattre, il l'enlacera et la scène suivante, tu l'imagines, sera une scène de sexe torride.

Merde.

J'entends des pas dans l'escalier.

A plus tard.

Déshonorée et disgraciée.

Gwen.

septembre

15 h 10

Chère Marla,

Les pas dans l'escalier, c'était Joni. Elle a frappé doucement et lorsque j'ai répondu, elle a passé la tête dans l'encadrement de la porte et m'a demandé :

— Tu es prête pour notre petite balade ?

J'ai grimacé.

— Je croyais que tu allais plutôt me mettre à la porte.

Elle a émis un rire rauque.

— Il en faut un peu plus pour être chassée du ranch.

Je me suis levée et j'ai enfilé mon manteau en léopard.

— Heureuse de l'entendre.

Nous sommes redescendues ensemble. Moins de vingt minutes auparavant, la maison semblait gaie et animée. Désormais, elle était plongée dans le silence épais qui suit les disputes. Lorsque nous sommes arrivées sur le perron, deux corbeaux croassaient en se tournant autour, mais c'était difficile de dire s'ils jouaient, s'observaient ou se querellaient. J'avais l'impression qu'ils étaient prêts à se battre et assoiffés de sang, mais c'était peut-être seulement mon état d'esprit. L'air était frais mais les rayons du soleil nous réchauffaient le visage et la brise apportait une puissante odeur de mûres. Nous avons d'abord marché quelques instants en silence – ce qui peut paraître une éternité à côté de quelqu'un que l'on connaît à peine –, mais la présence de Joni était apaisante et je ne me sentais pas trop gênée de ne rien dire. Quand nous sommes arrivées devant une petite cabane en bois surmontée d'une cheminée avec une douche à l'extérieur, Joni m'a expliqué que c'était le sauna.

— Ce sont les anciens propriétaires finlandais de la ferme qui l'ont installé.

— Vous l'utilisez ?

— Phil aime bien y aller mais moi, ça me rend claustrophobe. Je n'aime pas beaucoup la chaleur non plus. Lui adore les extrêmes. Par certains aspects, nous sommes à l'opposé l'un de l'autre.

Nous avons encore marché un peu puis elle a désigné un empilement de rochers plats entouré de massifs de lis blancs.

— Notre chien est enterré là. Il s'appelait Sam. Nous l'avons eu quand j'avais trois ans.

— Oh, et tu reviens souvent ici, n'est-ce pas ?

— Oui. Parfois, j’ai l’impression de vivre entourée de fantômes. Mais Phil et moi avons construit notre maison, alors c’est un peu comme un nouveau territoire. Le studio est tout neuf, et mon père en est dingue ! C’est un vrai fan de musique country. Il fait venir tous ses copains pour faire des enregistrements, un tas de hippies avec banjos et guitares.

— Cool.

Tu sais à quel point j’aime les gens qui vivent dans le passé et les traditions.

Nous avons continué notre promenade. Derrière nous, le soleil déclinait lentement. Découpées dans la poussière du chemin, nos ombres paraissaient absurdemment minces et allongées. Le jodhpur de Nana était très confortable et les bottes semblaient avoir été faites pour moi sur mesure. Je me suis demandé quel effet ça me ferait de m’habiller comme ça tous les jours – marcher directement sur la terre, si proche du sol, au lieu de faire claquer mes hauts talons sur le bitume de la ville. De chaque côté du chemin, les talus étaient recouverts d’herbe grasse. Sur notre droite, un champ courait sur une centaine de mètres, bordé par une forêt de pins, de chênes et de séquoias. Sur notre gauche, le talus était recouvert d’un enchevêtrement de mûriers qui grimpaient à l’assaut de la forêt. Je me suis de nouveau demandé si Coop et Dannika étaient quelque part là-dedans et, s’ils étaient à court de mots pour s’exprimer, s’ils en étaient venus au langage du corps...

— J’ai tout gâché, n’est-ce pas ?

Joni a enfoncé ses mains dans les poches de son manteau vert.

— Dannika est complexée par son passé. Coop te l’a dit ?

— Oui, c’est ça le pire, je le savais. Maintenant il ne me fera plus confiance.

— Oh, il s’en remettra, a-t-elle dit en sortant les mains de ses poches et en regardant le penny qui s’y trouvait. Tiens, je te le donne, il te portera chance.

Je l’ai pris en la remerciant d’un signe de tête.

— Est-ce que Dannika et toi êtes proches ?

— Honnêtement ? Pas vraiment.

J’ai écarquillé les yeux de surprise.

— On dirait pourtant qu’elle t’aime beaucoup.

— J’ignore pourquoi. On ne s’est jamais très bien entendues. Je la connais depuis dix ans... C’est étrange. Elle est trop accro à la cocaïne, son énergie me fait peur. Je suis surprise qu’elle n’ait pas encore sniffé une ligne ou deux.

J’ai réprimé une envie de rire.

— Nous avons fait une petite rencontre fortuite avec un représentant de la loi. Elle a dû abandonner sa cargaison par précaution.

Joni a éclaté de rire.

— Sans blague ?

— C’était assez amusant, je le reconnais, ai-je dit en riant avec elle. Mais si vous n’êtes pas aussi proches l’une de l’autre, pourquoi a-t-elle fait toute cette route pour assister à votre mariage ?

— A cause de Coop. En fait, il est le seul lien entre elle et nous. Et si nous la voyons encore, c'est uniquement à cause de lui. Je veux dire, Phil la trouve sympa mais Coop est le seul vers qui elle se tourne quand ça ne va pas.

— Tu crois qu'ils ne sont que des amis ?

Elle n'a pas hésité une seconde.

— Absolument. Et il est sa seule famille. Sa mère est la personne la plus sotte et la plus superficielle que je connaisse et son père est mort. Elle n'a pas d'autre famille. Elle est complètement seule.

Elle a ramassé une pierre sur la route et l'a lancée dans le buisson de mûres. Trois ou quatre cailles se sont sauvées devant nous en courant dans tous les sens puis ont regagné le roncier à la queue leu leu.

— Elle se sent menacée par toi. Tu le sais ?

J'ai stoppé net.

— Je t'en prie, cette fille est parfaite. En quoi pourrais-je la menacer ?

Les yeux élargis de surprise, Joni me fixait comme si j'étais complètement stupide.

— Mais parce que Coop est complètement fou de toi.

— Il est aussi fou d'elle.

— Pas de la même façon.

— Es-tu certaine de ce que tu dis ? ai-je demandé d'une petite voix timide, les yeux baissés sur la route devant moi.

— Attends une minute, tu crois qu'il y a quelque chose entre Coop et Dannika, sur le plan sexuel ?

J'ai haussé les épaules. Cela devenait compliqué. Si je racontais à Joni l'histoire que Dannika m'avait servie ce matin, risquait-elle de tout raconter à Coop ? Si elle le faisait, il serait sur ses gardes et préparerait sa défense avant que je puisse le confondre. Je ne saurais jamais la vérité et sous peu, j'aurais atteint la quarantaine et je serais coincée à Van Nuys avec trois enfants, occupée à boire mon café dans de ravissantes petites tasses pendant que Coop se baladerait en ville dans un gros break rempli de blondes. D'un autre côté, quel avantage aurais-je de tout révéler à Joni ? Phil et elle vivaient ici depuis cinq ans, elle ne devait jamais avoir entendu parler d'échanges de fluides corporels un fameux week-end à Malibu...

Comme je restais silencieuse, elle a posé la main sur mon épaule.

— Laisse-moi te dire quelque chose d'important, Gwen. Je n'ai jamais vu Coop aussi heureux, O.K. ? Ne laisse pas Dannika tout gâcher.

J'ai soudain senti mes yeux se noyer de larmes.

— Sauf que maintenant..., ai-je dit en hésitant.

— Maintenant quoi ?

— Je suis en pleine confusion. Je crois que j'ai des problèmes de confiance et ce voyage ne m'a pas du tout rassurée sur ce point.

Joni a ramassé une autre pierre et l'a lancée sur un vieux tronc moussu. Elle a touché sa cible en plein cœur et le choc a été si violent que de petits morceaux de bois se sont détachés.

— Waouh, quel tir !

— J'ai joué au base-ball à l'université. J'étais lanceuse. Aujourd'hui, j'écris des poèmes et je fais de la soupe.

Encore une fois, une certaine mélancolie perçait dans sa voix – regret, nostalgie, quelque chose de cet ordre. Je me demandais si elle était heureuse de sa vie ou si elle avait simplement échoué ici, ramenée par les courants jusqu'à sa maison natale, comme une bouteille jetée à la mer et immuablement rapportée sur la plage par le ressac.

— Je vais te raconter une histoire, a-t-elle soudain déclaré. Ce que je vais te dire ne doit pas sortir d'ici, d'accord ? Mais je crois que tu dois avoir tout de même quelques informations, parce qu'il n'y a aucune raison que tu te sentes menacée par Dannika.

— O.K.

Cela semblait prometteur – après tout, savoir, c'est pouvoir. J'ai donc arboré l'expression la plus neutre possible, tout en pensant intérieurement *Agent secret Gwen, de retour sur le terrain*.

— Il y a quatre ans, Coop s'intéressait à une fille qui s'appelait Victoria. Elle avait, je crois, un lien de parenté avec les Rockefeller. Sang bleu, aristocratie, look classique, très BCBG. Un peu comme toi, en fait, mais grande et mince.

Ouch !

Sympa...

Joni a vu mon expression et a éclaté de rire.

— Non ! Mince dans le genre osseuse. Plate. Pas de seins, rien.

J'ai caché mon soulagement sous un air détaché, du genre *Quelle importance après tout !*

— Quoi qu'il en soit, cette fille n'était pas ma tasse de thé, mais Coop était assez mordu. C'était la première fille depuis des années avec qui cela semblait sérieux.

Ses yeux couleur caramel me sondaient et à son expression, j'ai senti qu'on arrivait au moment crucial.

— Dannika a perdu la tête. Elle nous appelait toutes les nuits pour se plaindre de Victoria, répétant que c'était une garce, qu'elle n'allait pas du tout avec Coop, qu'elle lui faisait du mal. Une nuit, elle s'est introduite dans son appartement, elle a beaucoup bu et elle s'est couchée, ivre morte, dans le lit de Coop. Lorsque Vicky et lui sont rentrés de leur soirée, ils l'ont trouvée là, complètement bourrée. Peu de temps après, Victoria a rompu avec Coop. Pour dire la vérité, je crois qu'au fond, c'était une histoire d'argent. Coop n'aurait jamais gagné suffisamment pour rendre ce genre de fille heureuse. Mais Phil pense qu'elle n'a pas voulu affronter une psychopathe sortie tout droit de *Fatal Attraction*.

— Et Coop, qu'en a-t-il dit ?

Elle a eu un petit sourire.

— Oh, Coop n'a pas dit grand-chose. Tu le connais. C'est quelqu'un de très secret.

J'ai insisté :

— Alors, c'est qu'il avait peut-être quelque chose à cacher ?

Elle a paru perplexe.

— Comme quoi ?

— Comme...

Je marchais sur des œufs, il fallait jouer la partie avec finesse...

— Comme avoir trompé Victoria ?

— J'en doute. Il l'aimait vraiment beaucoup. Et de toute façon, ce n'est vraiment pas son style.

A ces mots, mon cœur s'est emballé, mais je ne voulais pas tirer de conclusions trop hâtives.

— Et, euh, tu as entendu dire qu'il avait déjà trompé quelqu'un ?

— Non, a-t-elle aussitôt répondu.

— Mais s'il est aussi secret...

J'ai laissé la phrase en suspens à dessein.

— Coop ne cherche pas à brouiller les pistes. Il déteste les mensonges et les potins, je pourrais même dire qu'il ne supporte pas les manigances. Il ne parle pas des choses s'il pense que cela reviendra le hanter comme un retour de bâton. Je suis même choquée qu'il t'ait raconté *L'histoire de Donna Horney*.

— Ne ratez pas *L'histoire de Donna Horney*, ce soir à 10 heures ! ai-je dit d'une voix moqueuse comme si j'étais une présentatrice de télé.

Nous avons éclaté de rire toutes les deux, mais je me sentais au plus mal. J'avais trahi Coop, transformant notre conversation privée en grand drame public.

— Je n'arrive pas à croire que j'aie pu faire ça. Je suis vraiment idiote !

— Je suis sûre que Dannika en veut davantage à Coop. Tu es au courant, c'est un fait, mais le pire, c'est qu'il te l'ait dit. Dans son esprit à elle, c'est une pure trahison. Ça veut dire qu'il t'a fait entrer dans le cercle des intimes.

Je déglutissais difficilement et j'essayais de parler sur un ton léger.

— Alors, tu crois que jamais, Dannika et lui...

— Oh, toi et tes ellipses ! s'est-elle exclamée en souriant. Jamais quoi ?

— Qu'il n'y a jamais rien eu entre eux, ai-je dit avec un effort.

— Non.

— Oh ! je t'en prie, ils sont tellement attirés l'un par l'autre, c'en est obscène !

Elle a ramassé une autre pierre et l'a passée d'une main à l'autre.

— Ce n'est pas parce qu'ils sont beaux qu'ils sont destinés l'un à l'autre, si c'est ce que tu veux dire.

Quand j'ai entendu mes craintes ainsi formulées, elles m'ont soudain paru puérides.

— Coop t'aime vraiment beaucoup, Gwen. Tu es exceptionnelle. Et il aime les filles

exceptionnelles.

J'ai levé les yeux au ciel.

— Est-ce qu'exceptionnelle signifie bizarre ?

— Nous sommes tous bizarres, mais tu es bizarre avec style. Tout le monde ne peut pas en dire autant.

Lorsque nous sommes revenues à la maison, Phil était dans la cuisine, plongé dans une conversation téléphonique animée.

— Ecoute-moi, je me fiche de savoir si ta mère est morte, ta femme t'a quitté ou ton chien a vomi dans ta voiture, je m'en fiche ! Tu as pris un engagement et tu n'as pas le droit de m'appeler la veille du mariage pour me dire...

Il a fait une pause pendant laquelle il a regardé Joni en levant les yeux au ciel.

— Je te l'ai dit, Conrad, j'en ai rien à faire de tes problèmes personnels. Nous t'avons loué une sono alors tu as intérêt à nous l'apporter sinon, je te promets que je vais personnellement... T'as compris ?

Joni s'est approchée et a posé sa main sur la poitrine de Phil pour le calmer.

— Qu'est-ce qu'il dit ?

Il a secoué la tête et lui a souri mais son sourire s'est effacé dès qu'il a repris la parole.

— D'accord, d'accord, c'est ton frère qui va nous l'apporter. Ça va. Mais souviens-toi, je m'y connais, alors je te conseille d'essayer de ne pas me fourguer de la camelote bonne pour la casse ? D'accord ? Alors, à plus, mec.

Il a raccroché en se frottant le front, puis a conclu :

— Putain d'amateur !

— Conrad ?

— Ouais, il dit que sa copine est partie en Chine et qu'il est incapable de sortir de son lit. Alors, il enverra son frère nous livrer le matériel demain.

— Mais il me semble que son frère n'a que quinze ans ? s'est écriée Joni, alarmée.

— C'est vrai. Mais comme on n'y peut rien, on va arrêter de se prendre la tête. Qui aurait cru qu'un mariage serait un tel cauchemar administratif ?

Joni l'a entouré de ses bras.

— Ça va aller, bébé.

Il l'a embrassée sur les cheveux.

— Je sais, pas de quoi s'inquiéter, ce n'est qu'une fête.

— Ce n'est qu'une fête ? Hé, mais tu parles de notre mariage !

— Exactement. Et tu vas faire de moi l'homme le plus heureux de la terre, même si les enceintes ne sont pas à la hauteur.

Elle a froncé les sourcils et s'est rongé pensivement un ongle.

— Ça va ? lui a-t-il demandé avec inquiétude.

J'ai senti qu'ils avaient besoin d'être seuls tous les deux, je me suis donc dirigée vers le salon. Assis sur le canapé, Coop et Dannika parlaient à voix basse. A mon entrée, ils se sont aussitôt arrêtés de parler et m'ont observée en silence. Le visage de Coop était indéchiffrable, mais celui de Dannika était ouvertement hostile. A voir son nez rose et ses yeux injectés de sang, il était évident qu'elle venait de pleurer.

— Excusez-moi, ai-je dit, je ne voulais pas vous déranger.

Je me suis dirigée vers l'escalier et j'ai commencé à monter les marches.

— J'arrive dans une minute, a dit Coop.

— Prends ton temps.

J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Coop me tournait le dos, mais Dannika me regardait du coin de l'œil, le visage tendu et la bouche crispée.

Toujours le même (très long) vendredi

18 h 50

Chère Marla,

Ça faisait environ vingt minutes que j'étais assise dans la chambre d'amis lorsque j'ai entendu Coop gravir l'escalier en colimaçon. Pendant tout ce temps, je suppose qu'ils avaient parlé à voix basse, car de là-haut, je n'entendais rien. Leurs voix s'élevaient de temps à autre mais je ne distinguais aucun mot précis. J'ai envisagé de me glisser discrètement dans le couloir et de me cacher en haut des escaliers pour les écouter, mais j'ai eu peur que quelqu'un ne me découvre et que, par conséquent, ma mission d'agent secret ne soit percée à jour. Si j'étais persuadée, au début, qu'une enquête discrète était le seul moyen d'obtenir la vérité, j'étais désormais parvenue à la conclusion que les épier dans l'ombre de l'escalier serait extrêmement humiliant. Coop en valait-il réellement la peine ? Mais si je n'osais pas lui demander directement ce qui se passait, notre histoire avait-elle une chance de durer ?

En l'entendant approcher de notre chambre, j'ai foncé vers le miroir et effacé rapidement les traces de mon mascara (supposé waterproof). Puis je me suis jetée sur le lit, j'ai attrapé un livre sur la table de nuit et je l'ai ouvert sur mes genoux.

Il a frappé doucement à la porte.

— Oui ?

Je fixais le livre avec une décontraction insolente et j'essayais de prendre un air captivé. Il est entré, a refermé la porte derrière lui et, adossé à la porte refermée, il m'a observée en silence pendant un moment. Lorsque j'ai finalement levé les yeux, nos regards se sont croisés et, bien que son expression ne soit pas très chaleureuse, je n'ai pu m'empêcher de me sentir fondre, comme le jour de notre première rencontre, à la laverie automatique, lorsque je lui avais tendu son caleçon oublié dans la machine à laver.

— Comment te sens-tu ? m'a-t-il demandé sans bouger d'un pouce.

— Ça va, ai-je répondu en affectant d'être totalement absorbée par ma lecture.

Il s'est avancé vers moi et m'a ôté le livre des mains pour regarder le titre.

— Oh ! *Les champignons comestibles de la région Pacifique*. Ça doit être... captivant.

J'ai repoussé le livre.

— Le voyage ne se passe pas très bien, n'est-ce pas ?

Il s'est assis sur le bord du lit. Nous ne nous touchions pas, mais il était si près de moi que je sentais la chaleur de son corps contre ma jambe.

— C'est compliqué.

— Je n'aurais pas dû l'appeler Donna, je suis désolée, ai-je dit en soupirant.

— Il me faut beaucoup de temps pour accorder ma confiance à quelqu'un. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Sous son regard franc, je me sentais comme un insecte épinglé.

— Coop, j'ai tout bousillé, je suis...

Je n'ai pas pu finir ma phrase, car il m'a brusquement embrassée.

Un baiser torride, du genre *Déshabille-moi et prends-moi sauvagement*. Le reste du monde a disparu et avant que je comprenne ce qui m'arrivait, j'étais allongée sous lui, intensément consciente de son érection qu'il pressait contre mon entrejambe moulé dans le jodhpur vintage que l'on m'avait gracieusement prêté. Il m'a embrassée dans le cou et est descendu le long de ma gorge. Je me suis cambrée et j'ai tiré sur sa chemise pour la lui ôter, mourant d'envie de sentir sa peau contre la mienne. Mais il s'est relevé brusquement et s'est assis sur le bord du lit en passant une main dans ses cheveux.

— Coop, qu'y a-t-il ? ai-je demandé d'une voix enrouée et frustrée.

— Je suis dingue de toi, a-t-il murmuré en évitant mon regard.

— Euh, et alors ? Est-ce que c'est un problème ?

J'étais encore étourdie par le brutal changement d'ambiance et j'avais les idées confuses car le sang qui irriguait normalement mon cerveau venait de migrer dans une autre partie de mon anatomie.

— Faire l'amour ne doit pas occulter la vérité.

Captivée par les muscles de sa mâchoire, j'avais du mal à me concentrer.

— Bien sûr que non, ai-je dit en repoussant une mèche de cheveux devant mon visage. Alors, de quoi s'agit-il ?

— Ecoute, a-t-il dit en se tournant vers moi, Dannika a été une très bonne amie pour moi. Notre amitié est une longue histoire et je lui ai toujours promis que je ne l'abandonnerais pas quand je trouverais quelqu'un avec qui je veux...

— Tu veux quoi ?

— Etre. Tu sais. Durablement, je veux dire.

Rapide débat entre mon ange gardien et mon petit diable intérieurs : Est-ce que j'ai bien entendu ? Il a vraiment qu'il voulait être avec moi *durablement* ? D'accord, c'est facile, il l'a aussi promis à Dannika. C'est presque comme s'ils étaient déjà mariés, ces deux-là ! Oui, mais est-ce qu'il ne veut pas sous-entendre qu'entre nous... Alors ? Les sous-entendus ne veulent rien dire. Les gens passent leur vie à faire des sous-entendus, c'est une façon médiocre de couvrir ses arrières. S'il veut être avec moi durablement, il n'a qu'à le dire clairement. Oui, mais peut-être qu'il veut juste prendre la température – c'est un être humain après tout et il n'a pas envie d'essuyer un échec. Ce qui m'inquiète le plus, c'est sa façon de ménager la chèvre et le chou. Essayons d'obtenir des infos sur ce qui s'est passé à Malibu. C'est le centre de tout. Mais quelle importance, ce qui s'est passé à Malibu s'il veut être à moi maintenant ? Tais-toi et écoute, pauvre andouille, ai-je conclu en me parlant à moi-même.

— Gwen ?

Il caressait mon visage tendrement.

— Ça voulait dire oui, ou non ?

Zut ! Il vient de me demander quelque chose d'important et je n'écoutais même pas ! Ça suffit, Matson !

— Absolument.

J'avais une chance sur deux, après tout, n'est-ce pas ? Mais en le voyant reculer d'un air surpris, j'ai rapidement précisé :

— Non. Absolument pas.

Il a esquissé une grimace malicieuse.

— C'est ton dernier mot ?

J'ai acquiescé, me sentant comme un gamin à un concours d'orthographe.

— Je vois, alors ta réponse à : « Est-ce que tu as écouté ? », c'est « Absolument pas » ?

Je me suis couvert le visage de mes mains.

— Désolée, Coop. J'étais un peu distraite.

Il a ri en me caressant le dos.

— Je sais que ce n'est pas très facile pour toi...

Puis son sourire s'est effacé et son visage est devenu plus grave.

— Je crois que j'ai été naïf de croire que tout se passerait bien. Elle ne se fait pas facilement des amis, surtout des femmes. Je veux dire, elle est vraiment très belle...

O.K., c'est vrai, mais avait-il besoin de le préciser ? Peut-on ajouter qu'elle est aussi tueur à gages à ses heures perdues ?

— Je sais que c'est difficile, mais tu es tellement désarmante et...

Désarmante : comprenez « pas assez sexy pour être une rivale menaçante ».

— Je croyais que nous pourrions passer un super-week-end. Je n'avais pas prévu que ce serait aussi tendu. Mais c'est une de mes amies, elle compte beaucoup pour moi... Je veux dire que nous devons tous y mettre du nôtre, si nous sommes ensemble. Toi et moi, je veux dire.

Il a levé les yeux au ciel et a soupiré.

— Oh, mon Dieu, je suis en train de tout gâcher, n'est-ce pas ?

J'ai posé un doigt sur ses lèvres pour le faire taire.

— Non, c'est moi qui ai tout gâché, j'ai trahi ta confiance.

— Elle t'avait poussée à bout. Je sais que c'est sa spécialité, mais c'est pour se défendre. Elle peut être vraiment garce quand elle veut, mais d'habitude, elle est très marrante.

A condition d'être un mec, de mesurer un mètre quatre-vingts et d'être beau et baraqué. Avec les autres, elle est aussi marrante qu'un cancer du côlon.

— Tu sais, Coop, je peux tout à fait le supporter. Ce n'est pas un problème. Vraiment.

Il m'a regardée attentivement et j'ai lu dans ses yeux l'espoir et le soulagement. On aurait dit un enfant à qui l'on vient de dire qu'il n'allait pas recevoir de fessée, mais qu'il recevrait un cookie à la place !

— J'admire ta loyauté, ai-je déclaré en lui caressant le visage, c'est ce qui fait que tu es toi.

— Je m'inquiétais parce que j'avais l'impression que les choses étaient en train de dérapier.

Je me suis rapprochée de lui et j'ai scellé mes lèvres aux siennes.

— Tout va très bien se passer.

Il m'a embrassée les yeux fermés. Un baiser doux et exigeant à la fois, où nos deux langues se sont mêlées avec délice. Dès que j'ai senti qu'il se détendait, je l'ai entraîné imperceptiblement contre moi pour qu'il s'allonge à nouveau, dans le but de reprendre nos activités où nous les avons laissées. Mais il m'a arrêté dans mon élan et s'est de nouveau assis.

— C'est que – tu sais – j'ai eu pas mal d'expériences négatives avec elle dans le passé. C'est pourquoi je redoute tellement les éclats. Je ne veux pas que la même chose se reproduise à nouveau.

J'acquiesçais, le visage grave.

Il m'a observée un moment, puis son regard s'est posé sur ma gorge. Il a penché la tête et a commencé à m'embrasser légèrement le long de mon cou – une série de petits baisers torrides – de mon oreille à ma clavicule. J'ai fermé les yeux pour sentir la vague qui montait doucement, lentement, et envahissait tout mon corps.

— Je refuse qu'elle se mette entre nous deux, a-t-il dit dans mon cou, comme elle l'a déjà fait...

— Avec Victoria ?

Je l'ai murmuré, sans y penser. J'avais toujours les yeux fermés et j'étais tout entière à l'écoute des sensations délicieuses que me procuraient ses baisers. Mais à la seconde où ces paroles ont franchi mes lèvres, j'ai senti qu'il se raidissait et s'éloignait de moi.

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Rien...

Il ouvert la bouche, l'a refermée, puis :

— C'est Joni qui t'a parlé de ça ?

Techniquement, j'avais eu deux sources et deux versions différentes de la même histoire. Mais il m'a semblé qu'il était plus judicieux de ne pas compliquer les choses. Je me suis donc contentée d'acquiescer en silence.

Il a baissé la tête. Nos corps, une seconde plus tôt emmêlés, ne se touchaient plus.

— J'aurais dû te raconter cette histoire moi-même. Mais je ne voulais pas que tu aies des idées préconçues sur Danni.

L'emploi du surnom m'est resté en travers de la gorge.

Il a continué sans me regarder.

— J'espérais qu'elle avait mûri et changé depuis cette époque, mais ça reste encore à prouver.

J'avais envie de l'interroger sur Malibu. Je voulais savoir ce qu'il ressentait quand elle lui souriait avec ses dents blanches et s'il pensait parfois à elle quand il était en moi. Je rêvais de m'asseoir sur ses genoux et de l'écouter me dire que j'étais la seule femme qu'il avait jamais rêvé avoir – pas dans le sens « bon coup » mais dans le sens « désir fervent de me prendre dans ses bras nuit après nuit pour m'écouter respirer en dormant ».

C'est à ce moment-là que la porte d'entrée a claqué et que Phil a crié :

— Yo, Coop ! On y va, on va faire la fête !

Nos regards se sont croisés. Le moment était passé. Il s'est éloigné si vite de moi que j'ai eu l'impression de voir disparaître les feux arrière d'une voiture à l'horizon. Il s'est tourné vers la porte et s'est adressé à Phil sur le même ton.

— Ouais, O.K., j'arrive dans une seconde.

Cela m'a fait mal qu'il me laisse comme ça, au beau milieu de notre explication. Je me sentais à vif, exposée, sans protection, assise sur ce lit dans cette maison étrangère avec le regard de Coop, plus distant à chaque seconde. Et ce qui n'arrangeait rien, c'est que j'étais à des centaines de kilomètres de chez moi où, au moins, le freezer était plein de Chunky Monkey et de crème glacée...

— Où vas-tu ? ai-je dit dans un souffle.

— Phil a envie de faire la fête pour enterrer sa vie de garçon, a-t-il répondu en enlaçant ses doigts avec les miens. Je n'ai pas très envie d'y aller – tu sais que je déteste ce genre de truc –, mais il risque de faire des conneries si je le laisse tomber.

J'ai acquiescé d'un signe de tête. Je sentais de nouveau mes bras et mes jambes parcourus de frissons, mais cette fois, ils étaient provoqués par un sentiment de manque et de vide soudain.

— Ce n'est pas grave, ai-je dit avec un sourire courageux, vas-y, amuse-toi bien.

Il a eu l'air d'en douter.

— C'est bizarre... Enfin, tu viens tout juste de faire leur connaissance et je ne veux pas que tu croies que je t'ai emmenée jusqu'ici pour te livrer aux loups.

Ces paroles ne m'ont pas vraiment réconfortée, mais je me suis sentie moins abandonnée.

— Joni est sympa. Vraiment. On va bien s'amuser aussi, ne t'inquiète pas.

— Tu es sûre ? a-t-il demandé en me serrant la main.

— Oui, vas-y.

Il s'est dirigé vers son sac de voyage et en a sorti une paire de chaussures marron, mes préférées. Il s'est assis dans le vieux fauteuil en cuir près de la fenêtre, a défait ses bottes et enfilé ses chaussures. Alors qu'il était penché en avant pour attacher les lacets, il m'a questionné.

— Tu vas sortir avec les filles ?

— Je ne sais pas, personne n'en a parlé.

Il a fini de lacer ses chaussures, s'est levé et s'est passé plusieurs fois la main dans les cheveux en se regardant dans le miroir.

— Ecoute, chaton, a-t-il dit en sortant un stylo en argent de sa poche puis en griffonnant sur un morceau de papier, je te laisse le numéro de portable de Phil, au cas où tu aurais besoin de quoi que ce soit, O.K. ? Tu peux même appeler pour me dire un petit mot.

Je me suis levée et me suis dirigée vers lui.

— Je suis une grande fille, ai-je dit en mettant mes bras autour de son cou. Je crois que je peux tenir le coup et sortir avec les filles. Et même rester ici avec elles si elles ne veulent pas sortir. Ou encore rester ici toute seule si elles me laissent tomber. — Je ne le crois pas. Joni t'apprécie

beaucoup.

— Tu vois ? ai-je dit en grimaçant, ça va aller !

— Coop ! Pour l'amour de Dieu, descends, mec ! C'est ma dernière nuit de liberté sur la terre !

Phil était visiblement assez énervé. Coop m'a caressé le cou si tendrement que le désir m'a de nouveau submergée. A cet instant, je ne rêvais que de lui arracher ses vêtements et de lui faire l'amour torridement.

Mais il était déjà à la porte.

— On parlera plus tard.

— D'accord, ai-je répondu en essayant d'être courageuse. Le regard qu'il m'a lancé par-dessus son épaule m'a brisé le cœur. Il a murmuré :

— Tu me manques déjà.

Et il a refermé la porte derrière lui.

Vendredi (Mon Dieu, cette journée ne finira donc jamais ?)

20 heures

Chère Marla,

Maintenant que Coop est parti, le silence me paraît aussi assourdissant qu'un millier de cigales. Je suis toujours assise sur le lit de la chambre d'amis et je serre contre moi un coussin en batik en broyant du noir. Quelque chose dans l'odeur de cette maison, et aussi le froid de la Californie du Nord, me rappelle mon enfance. Je laisse mon regard errer par la fenêtre. Le ciel perd peu à peu son éclat, passant du bleu profond à un violet sombre puis à un indigo piqueté d'étoiles. Sur cette toile de fond se détachent les spectres de mon enfance, aussi vivaces qu'autrefois.

Qu'est-il arrivé à mes parents ? Le désastre de leur mariage a commencé quand j'étais enfant – il m'est donc assez difficile d'en identifier l'origine exacte –, mais mes souvenirs sont gravés si précisément dans ma mémoire qu'ils me paraissent plus réels que la pièce dans laquelle je me trouve.

J'avais neuf ans quand ils ont fini par jeter l'éponge. La plupart des gens pensent que le divorce est cruel pour les enfants, mais pour moi, ce sont les années qui l'ont précédé que j'ai le plus mal vécues. Imaginez que vous voyez votre maison s'effondrer lentement sans pouvoir faire quoi que ce soit pour empêcher l'inéluctable. Le pire, dans tout ça, c'est qu'elle s'effondrait sur nous, jour après jour. J'avais l'impression de voir les chevrons du toit céder et les fenêtres voler en éclat alors que ma mère et moi étions toujours à l'intérieur. Pendant un certain temps, je me suis demandé où était passé mon père. Pourquoi ne faisait-il rien pour éviter que tout s'écroule autour de nous ? Mais maintenant, je sais que c'est lui qui, en quelque sorte, conduisait l'engin de démolition. Quand on est un enfant coincé entre deux parents qui se déchirent, non seulement on n'est pas assez fort et lucide pour les mettre au pied du mur, mais en plus on est obligé de patauger dans leur marasme. Je crois que c'est pour ça que j'étais si sujette aux plaies, bosses et autres maladies de peau. Ma mère y voyait un signe d'attraction pour la médecine, mais je sais aujourd'hui que c'était une simple fascination pour la douleur et la souffrance. Dans notre famille, les blessures et les infections étaient enfouies sous le silence. J'avais sans doute besoin de montrer mes douleurs et mes blessures au grand jour, même si cela impliquait de supporter des séries de traumatismes sportifs, de boutons et d'écorchures. Je sais que je ne t'en ai jamais parlé.

Quand je t'ai rencontrée, j'étais en train de me réinventer moi-même et je n'avais aucune envie de regarder en arrière. Mon obsession pour les vêtements vintage est née et s'est épanouie après le divorce de mes parents. Je voulais effacer la période de mon enfance et devenir une personne nouvelle qui aurait vécu à une époque préservée, où les hommes se conduisaient en hommes, où les femmes étaient de vraies femmes et où le dîner était servi à 18 heures. J'adore la propreté et le côté aseptisé des années cinquante, l'innocence affectée, la réserve un peu hautaine d'une petite fille en gants blancs. Dans le monde amidonné et sans faux plis de la mode vintage, j'ai trouvé le chemin qui m'a permis de m'évader de chez moi et je l'ai pris sans un regard sur l'épave que je

laissais derrière moi.

Mais avant notre rencontre et la période des armoires garnies de boîtes à chapeaux, j'ai subi l'échec du mariage « libre » de mes parents. A cette époque, tu te doutes que je ne l'appelais pas ainsi, je n'avais pas de mot pour qualifier cette façon de vivre. Et personne n'a pris la peine de me l'expliquer. Tout ce que je sais, c'est que quand j'étais au cours élémentaire, ma mère a nourri une obsession pour Lindsey Baylor. Je n'avais pas remarqué cette fille jusqu'à ce que ma mère m'en parle. Je crois que tu ne l'as jamais vue. Les Baylor ont déménagé juste avant mon entrée à l'université. Lindsey avait des cheveux blonds si soyeux et si fins que ses petites barrettes en plastique rose ne parvenaient pas à les faire tenir en place. C'était une jeune femme toute mince, avec des yeux de lapin apeuré et des taches de rousseur. Elle ne faisait pas partie de ma classe, mais de celle de Mme Franklin. Pourtant, du jour au lendemain, ma mère n'a plus parlé que d'elle, surtout pendant les repas – quand je mangeais mes frites et ma salade devant la télé. Mon père n'était jamais là dans ces moments-là – il était souvent parti, de toute façon, mais à cette époque, il ne faisait que de courtes apparitions et semblait constamment préoccupé et distant. La fascination de ma mère pour Lindsey Baylor a enflé et l'absence de mon père est devenue de plus en plus manifeste.

Quoi qu'il en soit, comme je l'ai compris ensuite, mon père avait une aventure avec la mère de Lindsey Baylor. Voilà, tu sais tout : le mystère est levé. A l'évidence, Mlle Baylor, qui était coiffeuse, a commencé par lui couper les cheveux et de fil en aiguille... Mon père était peut-être un amateur de femmes, mais il était aussi rigoureusement honnête et extrêmement intelligent. Il a tout dit à ma mère et lui a suggéré que la monogamie était une valeur bourgeoise dépassée et qu'ils devraient s'engager dans une autre forme de mariage plus moderne (ou au contraire plus archaïque, selon le point de vue que l'on adopte). Comme elle voulait une famille et non une pension alimentaire qui, de toute façon, ne serait jamais versée régulièrement, elle lui a dit : « D'accord, tu couches avec qui tu veux, dis-moi seulement où tu es et veille à être de retour à la maison avant que Gwen ne se lève le matin. »

Voilà comment les changements se sont produits entre eux. Une minute, ils étaient M. et Mme Matson, coach sportif et femme au foyer, la minute suivante, ils étaient devenus des pionniers bohèmes expérimentant le territoire inexploré de la liberté sexuelle des années soixante.

Sauf que ma mère n'explorait rien. Un seul des deux expérimentait la polygamie. Mon père faisait l'imbécile, ma mère maternait.

C'est la version abrégée – celle que j'ai pu reconstituer une fois devenue adulte – mais ce n'est pas ce que j'ai vécu. Je peux maintenant revoir le passé, comme si les choses avaient rétréci, comme si je rentrais à l'intérieur d'une maison de poupée. Mais quand j'avais huit ans et que mon père était encore dehors au milieu de la nuit – et que ma mère commençait une belle dépression nerveuse –, les forces qui nous guidaient étaient plus troubles, plus opaques et plus tristes.

Je ne me souviens que de la moitié des scènes qui avaient lieu entre eux, mais l'une d'elles me hante et en ce moment même, alors que je suis assise sur le lit de la chambre d'amis chez Phil et Joni, elle lutte pour prendre forme. C'est pour ça que je serre contre moi l'oreiller en batik, c'est ma seule protection.

Ne m'en veux pas Marla, je ne peux pas l'écrire. Mettre ça sur du papier est trop horrible. Je

dois vivre avec. Après tout, pourquoi devrais-je déterrer le passé, le faire revivre avec de l'encre ? Mais tu es dans la Ville Lumière et ce n'est pas juste de ma part de te faire partager toutes les ombres de mon passé.

Gwen.

Samedi 20 septembre

4 h 12

Chère Marla,

Comme tu le vois, j'ai terminé ce petit cahier à spirale en un rien de temps. Joni m'a donné un bloc de papier en attendant que j'aie en ville acheter un autre cahier digne de ce nom. Par mesure de précaution, j'ai laissé la première page blanche, mais je me sens tout de même exposée, comme chez le docteur quand on vous fait enfiler une blouse de papier transparent. Je comprends maintenant pourquoi ils fabriquent des journaux intimes avec des cadenas. C'est dingue ce que l'on peut confier à une page blanche, non ? En tout cas, je suis contente qu'elle m'ait donné de quoi écrire parce que cette nuit, il s'est passé une foule de choses. Incroyable ! J'ai peur que les détails disparaissent dans le trou noir et profond de l'oubli dans lequel finissent les nuits étranges, laissant derrière elles un vague cliché brouillé par l'alcool et quelques petites notes prises sur un coin de table.

Il devait être environ 20 h 30 lorsque Joni a frappé doucement à ma porte, me sauvant de moi-même pour la deuxième fois de la journée. Cela faisait si longtemps que j'écrivais et que j'étais plongée dans mes souvenirs d'enfance qu'en la voyant entrer, j'ai cligné des yeux avant de comprendre qui elle était.

— Gwen ? Je peux entrer ?

Sa voix m'a tirée de ma transe.

— Oui...

J'ai refermé mon cahier et je l'ai posé sur la table de nuit, heurtant au passage un verre d'eau qui s'est renversé.

— Zut !

— Est-ce que tu veux que j'allume le chauffage ?

— Hein ? Quoi ?

— Le chauffage. Il gèle là-dedans.

Elle avait raison. Je ne m'étais pas aperçue que mes mains et mes pieds étaient quasiment bleus de froid.

— Oh, oui, s'il te plaît.

Elle a tourné le thermostat d'un petit chauffage, puis elle a allumé la lumière, révélant le filet d'eau qui coulait de la table de nuit sur le parquet ciré. Je me suis penchée vers la table, embarrassée, ne sachant que faire, cherchant du regard quelque chose pour nettoyer les dégâts.

— Ce n'est pas grave, a dit Joni, je vais chercher une serviette.

Elle est revenue avec une épaisse serviette bleue en tissu éponge qui a aussitôt absorbé l'eau. Je ne sais pas pourquoi – sans doute m'étais-je trop longtemps plongée dans les décombres de ma famille –, mais la vision de l'eau sur le sol m'a rendue encore plus triste et je me suis allongée sur

le lit, complètement déprimée. Joni s'est assise sur le fauteuil en cuir près de la fenêtre.

— Je parie que tu veux devenir écrivain ?

— Moi ? Non, ce ne sont que quelques lettres.

— Fais attention, c'est comme ça que ça commence, mais attends-toi à recevoir des lettres de refus.

— J'espère que non. Je ne supporte pas les refus.

Elle a enroulé une de ses mèches autour de son doigt et m'a observée attentivement.

— Ça va ?

— Oui, ai-je répondu sur un ton que j'aurais voulu dégagé mais qui sonnait faux. Non, ai-je finalement admis. Je suis désolée, c'est le week-end de ton mariage, je ne dois pas t'embêter avec mes propres soucis.

Elle a posé son menton sur son poing fermé.

— Commandement numéro un du Ranch : Ne jamais faire semblant parce que c'est plus simple ou pour faire plaisir aux autres.

J'ai ri.

— C'est cool. J'aime bien. Quels sont les autres commandements ?

— Je ne sais pas, je viens tout juste d'inventer celui-ci. Il n'est pas mal, je le reconnais. Je devrais peut-être abandonner la poésie et me lancer dans les maximes.

— Tu devrais, en effet.

Le silence s'est installé mais ce n'était pas gênant. C'était comme le calme qui précède une chute de neige – un petit quelque chose dans l'air, un imperceptible changement dans le climat.

— Est-ce que vous vous êtes disputés, Coop et toi ?

En temps normal, j'aurais trouvé ce genre de question assez déplacé de la part de quelqu'un que je ne connaissais que depuis sept heures, mais avec Joni, cela ne me dérangeait pas.

— Je ne peux pas vraiment parler de dispute, mais il s'est passé quelque chose.

— Quelque chose de... délicieux ?

— Non, pas exactement, c'était un peu confus. Je crois qu'il voulait me dire de ne pas essayer de me mettre en travers de sa relation avec Dannika.

Elle s'est esclaffée.

— Gwen ! Arrête avec ça !

— Personne ne peut rivaliser avec cette fille. Et avec toute cette blondeur ! ajoutais-je entre mes dents serrées.

— Il est seulement loyal vis-à-vis de Dannika, comme un frère envers sa sœur. C'est tout. Fin de l'histoire.

— Mouais...

Je n'étais pas convaincue mais ses dernières paroles m'allaient droit au cœur. Elle me regardait avec intensité.

— Je suis sérieuse, Coop est fou de toi. Arrête d’être obsédée par Dannika, O.K. ? Ça ne fait que compliquer les choses.

J’ai détourné les yeux.

— J’ai du mal à accorder ma confiance, particulièrement aux hommes. Je ne suis jamais restée avec quelqu’un plus de trois mois.

— Et cela fait combien de temps que tu sors avec Coop ?

J’ai avalé ma salive, les yeux dans le vague.

— Trois mois, demain.

— Ah, ah, nous sommes donc à un tournant décisif !

— On peut dire ça.

Elle s’est penchée vers moi et a posé les coudes sur ses genoux.

— On dirait que demain est un grand jour pour chacune de nous ?

— Peut-être...

— Quelle valeur a l’engagement si c’est seulement « peut-être ».

— C’est parce que je ne suis pas sûre de lui, ai-je ajouté en gémissant. Les hommes, tu sais...

— Gwen, je ne dis pas ça à la légère ! Coop est vraiment quelqu’un de responsable et il a beaucoup de principes.

— Tu le penses vraiment ?

— Je le sais ! a-t-elle martelé comme si elle voulait me persuader de ce qu’elle disait. Et puisque nous allons passer toutes les deux demain à la guillotine, ce soir, nous allons faire une fête d’enfer !

J’ai ri de nouveau. Cette fille avait quelque chose d’ensorcelant. Qui aurait cru que je me laisserais entraîner avec tant de plaisir par une hippie avec des dreads ?

— Quel est le programme ?

— Première étape chez Dick.

— Dick ? Qui est-ce ?

— Tu verras bien... Et après, je n’en sais pas plus que toi. On décidera le moment venu !

— Qui vient ? ai-je demandé d’un air innocent.

— Toi, moi, et la blonde en bas.

J’ai essayé de conserver un visage neutre. Finalement, c’était un moindre mal. Il valait mieux qu’elle soit avec nous, sous contrôle, plutôt qu’avec les garçons, mais la perspective de sa présence me rendait malade.

— Personne d’autre ?

— Mes copines, Portia et Miranda.

— C’est amusant, elles ont toutes les deux des prénoms d’héroïnes shakespeariennes. C’est un hasard ?

— Non, ce sont des jumelles, et leur père n'est autre qu'Henry Rhymes.

J'ai écarquillé les yeux. J'avais fabriqué les costumes d'une de ses pièces quelques années plus tôt, une comédie qui se situait vers la fin des années cinquante.

— L'auteur dramatique ?

Elle a acquiescé.

— J'étais en classe avec elles. Il y a plein d'artistes excentriques à Mendocino. Et puis il y aura Ohm.

— Ohm ?

— Oui, Ohm Nix – je sais c'est un nom bizarre – il a été conçu dans une hutte de méditation.

— Les hommes sont admis aux soirées de bachelorettes ?

— Ce n'est pas pareil, il est gay. Allez, viens, on va s'amuser !

Miranda, notre conductrice (qui donc ne boirait pas d'alcool) est venue nous chercher dans sa Subaru couverte de poussière, sa jumelle s'est assise à côté d'elle. Elles sont rousses toutes les deux, et si Miranda a les cheveux courts et Portia aux épaules, leurs visages constellés de taches de rousseur sont identiques. Dannika, Joni et moi nous sommes installées à l'arrière où nous les avons écoutées se disputer sur le choix du prochain roman qu'elles devraient adapter au théâtre, *Les Hauts de Hurlevent* ou *Orgueil et préjugés*. Miranda préférant le premier et Portia le second.

— Comment veux-tu que nous transposions la lande dans *Cotton Auditorium* ? demandait Portia, alors que pour *Orgueil et préjugés*, tu n'as besoin que d'un canapé et de deux chaises.

— Ra-soir ! répondait Miranda en chantonnant.

— Certainement pas ! Tout est dans le texte et le dialogue !

— Et où allons-nous trouver les jupons et les robes ?

— Les élèves du collège viennent juste de jouer *Le Misanthrope*, on pourra leur emprunter leurs costumes.

Joni s'est penchée vers moi.

— Elles sont obsédées par les adaptations. Elles ont commencé par *Ulysse* quand elles étaient en primaire et depuis, elles sont dingues de théâtre.

— J'ai joué dans une pièce une fois, a dit Dannika. *Les Hommes préfèrent les blondes*.

A l'avant, Portia et Miranda ont échangé un regard éloquent.

— Laisse-moi deviner, dit Portia, tu étais la blonde ?

Dannika a eu l'air aux anges.

— Comment le sais-tu ?

— Un coup de bol, a répondu Portia en grimaçant. Dick s'est avéré être un vieux bar minuscule en plein centre de Mendocino qui avait retrouvé une seconde vie grâce à une clientèle snob. Tous les autres commerces de cette rue de bord de mer étaient hors de prix, branchés et décadents, avec devantures soignées et éclairages tamisés. La clientèle de Dick était assez variée, de vieux

pêcheurs, buveurs de bières à la panse rebondie, côtoyaient dans la bonne humeur des touristes en pashmina, en cachemire et mocassins. Les grandes baies vitrées donnaient sur le large et au loin, alors que le brouillard commençait à s'épaissir, on pouvait distinguer des pans de mer reflétant le clair de lune. Le contraste entre le décor chaleureux et accueillant de chez Dick et les eaux sombres de l'océan aux reflets argentés était saisissant. Je passais de la lune au-dessus du ban de brume au vinyle usé des chaises et à la télé accrochée au mur. L'un dans l'autre, c'était un lieu convenable pour commencer la soirée.

Une fois à l'intérieur, nous avons toutes commandé une Heineken, à l'exception de Miranda qui réclamé un Seven Up. Quant à Dannika, elle a planté ses coudes sur le bar et a demandé une vodka mangotini. Le barman a levé sur elle ses yeux injectés de sang et l'a scrutée sous ses sourcils broussailleux.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

Elle s'est reculée et a éclaté de rire. Il a détaillé sans vergogne sa gorge pâle et son décolleté sculptural dans l'échancrure de sa blouse blanche, ses hanches minces dans son jean délavé – un enivrant vertige blond. Il lui a servi son verre comme s'il était en transe. Portia est intervenue après s'être raclé la gorge.

— Hey, Mack, si tu pouvais avoir la gentillesse de nous servir nous aussi...

Il a détourné le regard à regret et s'est dépêché de nous servir nos bières, oubliant au passage le Seven Up. Portia et Miranda ont échangé un nouveau regard de connivence. Quand Dannika s'est éclipsée vers les toilettes, Portia a dit à Joni :

— Où as-tu dégoté cette Barbie de Malibu ?

La simple évocation de « Malibu » me faisait grincer des dents, mais j'aimais assez les coups de griffe des jumelles. Je me sentais un peu moins minable.

— C'est une vieille copine de fac, a répondu Joni.

Miranda a haussé les sourcils.

— Et tu l'as invitée à ton mariage ? Vingt dollars qu'elle va essayer de te voler la vedette.

Portia a hoché la tête.

— Tu vas voir qu'elle va porter du blanc transparent.

Joni a levé la main en signe d'apaisement.

— Ça va. En fait, elle est surtout venue à cause de Coop, le petit ami de Gwen. Ils sont très proches.

Les deux jumelles m'ont adressé un regard compatissant.

— Que Dieu te vienne en aide, a dit Portia.

— Si tu cherches un tueur à gages, je peux te filer un tuyau, a ajouté Miranda.

L'arrivée d'Ohm dans le bar a attiré tous les regards. J'ai su que c'était lui avant que Joni ne se jette à son cou en criant son nom. Il avait un visage aquilin, des yeux bleus et brillants frangés de longs cils noirs, un nez parfait et des cheveux noirs et raides. Son comportement était très affecté.

— Ohm, a dit Joni en se pendant à son bras et en se dirigeant vers moi, je veux te présenter

Gwen. Tu vas l'adorer.

— Est-ce un ordre ? lui a-t-il demandé avant de tourner le regard vers moi. Lorsqu'il m'a vue, il s'est arrêté, a porté la main à sa bouche et s'est exclamé :

— Mon Dieu ! Mais c'est Audrey Hepburn !

Je n'ai pu m'empêcher de sourire largement. Je portais ma robe trapèze orange – celle que je mets toujours quand je me prépare pour une soirée très arrosée. Mon entrée chez Dick avait du reste provoqué nombre de regards appréciateurs. C'était gratifiant de voir les yeux d'Ohm briller d'un air admiratif. Il arborait une veste en tweed vintage et, bien qu'elle ne soit pas parfaitement assortie à la chemise à rayures qu'il portait en dessous, j'appréciais l'effort. J'ai levé ma main gantée.

— Enchantée de faire ta connaissance, j'adore ta veste.

— C'est Holly Golightly en chair et en os, l'effigie de *Diamants sur canapé*...

— C'est le plus joli compliment que l'on m'ait jamais fait.

— Une femme qui apprécie les compliments, j'aime ça.

Son regard brillait alors qu'il me regardait des pieds à la tête, notant chaque détail – le manteau imprimé léopard, la pochette assortie, les bottes blanches, la double rangée de perles.

— C'est exactement ton genre, a commenté Joni. Élégante, exotique et pathologiquement originale.

— C'est vrai, j'adore !

Ils continuaient à parler de moi à la troisième personne mais cela ne me gênait pas le moins du monde. J'avais la conviction qu'Ohm était mon âme sœur. A mon tour, je l'étudiais. Bien qu'il soit resplendissant et souriant, je devinais en lui un voile de tristesse, quelque chose dans son regard me donnait à penser qu'il connaissait le goût de la déception. Ou peut-être que j'extrapolais trop. Joni m'avait très peu parlé de lui. Il avait apparemment tenté sa chance à New York après un passage éclair à l'université où il avait joué tous les rôles qu'on lui avait proposés dans les théâtres du nord au sud de la côte, y compris une improbable Desdémone en drag-queen. Mais Broadway ne lui avait pas ouvert ses portes comme il en avait rêvé et après avoir vécu quelque temps avec un vieux protecteur et jaloux, il avait fait ses bagages et était rentré à la maison. Désormais il était serveur à Fort Bragg et s'occupait de sa grand-mère arthritique. Cela faisait un an qu'il n'était pas monté sur les planches. Ohm était en train de saluer Portia et Miranda lorsque Dannika a émergé des toilettes. Elle lui a tendu la main avec un sourire d'une blancheur éblouissante. Elle venait apparemment de rajouter une couche de gloss et a papillonné des cils en lui disant :

— Je suis Dannika, tu es sûrement Ohm. J'ai beaucoup entendu parler de toi.

Il lui a jeté un bref regard.

— Enchanté.

J'étais secrètement ravie de constater que son visage ne s'est pas éclairé comme pour moi.

— Génial, a alors dit Joni. Nous sommes tous là, alors maintenant, buvons !

En sortant de chez Dick, nous avons flâné dans les rues jusqu'à ce que nous atterrissons dans un pub irlandais très animé, rempli d'une foule de joyeux buveurs dont les visages rouges indiquaient qu'ils étaient déjà bien engagés sur la voie de l'ébriété. Le sol était jonché de cosses de cacahuètes et, derrière le comptoir en acajou, un homme au ventre rebondi habillé d'un pantalon à bretelles servait des pintes de Guinness sans discontinuer. A l'intérieur, il faisait une chaleur étouffante due à la foule massée dans le petit espace. Nous avons eu de la chance de trouver un box libre que quatre touristes allemands venaient de libérer. En observant le lieu, je me suis dit que sur la côte, l'uniforme était désespérément pragmatique. Baskets ou chaussures de randonnée, sweat-shirt larges, veste molletonnée ou parka imperméable – tout le monde était vêtu de la même façon. Une monotonie vestimentaire égayée çà et là par un foulard coloré ou un pull jeté négligemment sur les épaules. La plupart des clients étaient visiblement des touristes, même s'ils portaient la tenue locale – je le devinais à leurs coupes de cheveux, sans doute hors de prix, et à la qualité de leurs chaussures, trop urbaines pour la campagne environnante. La coiffure locale était la longue queue-de-cheval grisonnante. Chaque homme et chaque femme en portait une et j'avais l'impression que les plus jeunes attendaient avec impatience que leurs cheveux soient suffisamment longs pour faire comme leurs aînés et entrer dans le club.

Ohm s'est dirigé vers le bar et a commandé une pinte pour chacun de nous, excepté pour Miranda qui a pris un Perrier. Alors qu'il attendait que le serveur aux allures de Père Noël le serve, une jolie petite blonde en jean moulant s'est approchée de lui et a engagé la conversation, éclatant de rire dès qu'il ouvrait la bouche. Joni a vu que j'observais son manège et m'a dit :

— Ce type est un aimant à nanas.

— Mais elles ne savent pas qu'il est gay ?

— Il y a si peu de partis intéressants dans le coin. Elles s'imaginent qu'elles pourront le convertir.

— Il n'a pas de petit ami ?

Elle a fait la moue tout en réfléchissant.

— Pas vraiment. Il avait un copain qui venait de temps en temps de New York, mais je crois que c'est terminé.

— Il ne devrait pas vivre ici, ce n'est pas un endroit pour lui. Je vais le kidnapper et l'emmener avec moi à Los Angeles.

Joni s'est esclaffée.

— Super ! Tu débarques à peine et tu veux déjà me piquer mon meilleur ami !

— Tu sais que j'ai raison.

— Oui, a-t-elle admis d'un air songeur, il n'est pas à sa place ici.

J'ai préféré changer de sujet.

— Alors, dis-moi, profites-tu de ta dernière soirée de femme libre ?

Elle a regardé autour d'elle.

— Tu veux que je te réponde franchement ? Honnêtement, je suis morte d'angoisse et complètement paniquée.

— Non, ce n'est pas vrai !

— Si, je te promets, a-t-elle dit en se tournant vers moi et en me regardant avec sérieux.

— Et de quoi as-tu peur ?

— Mets-toi à ma place. Regarde tous ces mecs autour de nous.

Je me suis exécutée. La clientèle était essentiellement féminine et les hommes présents n'étaient pas mal. Il y avait notamment un grand blond aux épaules larges assis au bar, un autre au physique de bûcheron dans un box voisin qui était le portrait craché d'Elvis, avant la période bouffie, bien sûr. Et bien que leurs goûts vestimentaires soient discutables, j'avais la conviction qu'au moins trois des quatre spécimens masculins acceptables assis dans ce bar avaient *une odeur virile*. C'est bizarre, tu sais, parce qu'esthétiquement et intellectuellement, j'aime ce qui est net et propre, mais en matière d'homme, l'odeur est essentielle – quelque chose de délicatement puissant –, sinon mes pulsions restent en sommeil.

Coop a l'odeur la plus extraordinaire que je connaisse.

Quelque chose entre la sciure de bois, le tabac de sa pipe, le vernis et la laine. Tu mixes le tout avec quelques ingrédients secrets qui lui sont propres, et voilà ! Tu as la crème de la crème de l'odeur !

— Maintenant, a dit Joni en voyant que j'avais fait le tour de la salle du regard, dis-toi : « Je vais faire l'amour avec le même homme jusqu'à la fin de ma vie. »

Avant que je puisse répondre, Ohm a réapparu avec nos bières. Mais au fond, je ne crois pas que Joni attendait un commentaire de ma part. Le regard qu'elle m'a lancé juste avant de vider la moitié de son verre d'un seul trait indiquait qu'elle avait résumé son état de panique. Ce qui m'a déconcertée, c'est que, moi, cette perspective ne me donnait pas envie d'avalier ma bière d'un seul coup. Pour la première fois de ma vie, ne plus faire désormais l'amour qu'avec un seul homme me semblait presque naturel. Bien entendu, dans le cas où je devrais absolument choisir entre ces différents hommes dans le bar – dont le sosie d'Elvis en T-shirt noir –, j'aurais une petite crise d'hyperventilation. Mais me dire, « Je vais faire l'amour avec Coop, et seulement avec Coop, durant les cinquante prochaines années », me laissait plutôt une sensation de plaisir que de panique.

Pendant que Joni et Ohm papotaient et se racontaient les derniers potins du coin, j'ai regardé à nouveau autour de moi et mon regard s'est arrêté sur Dannika. Assise à côté de Joni, elle regardait vaguement vers le bar. Ses longs doigts jouaient distraitement avec la paille rouge dans son verre. Miranda et Portia étaient plongées dans une discussion animée et Dannika avait l'air complètement seule. Je me suis soudain sentie désolée pour elle. Comme si elle avait senti quelque chose, ses yeux ont cherché les miens et nos regards se sont croisés. J'aimerais dire que nous avons échangé un regard de connivence, de mutuelle et fraternelle compréhension, mais ce serait un mensonge. Ses yeux brillaient froidement – le regard glacé du serpent calculateur. Elle me rappelait un alligator dans une émission du National Geographic, laissant s'approcher doucement sa proie sans bouger, mais prêt à se jeter sur elle à tout instant. Joni a interrompu mes réflexions.

— C'est pas vrai, Gwen ?

— Pardon ?

— Tu es une petite coquine, a chantonné Ohm, tu n'as pas écouté un seul mot. Je parie que les filles de L.A. ont une cervelle de moucheron.

— Oh, je t'en prie, ça suffit avec la guéguerre nord-sud de la Californie. Je ne suis pas concernée par cette bagarre idiote simplement parce que je suis née et que j'ai grandi à Sebastopol. Je suis une pure native, moi !

— Mais tu as choisi L.A., n'est-ce pas ? a dit Ohm en me montrant du doigt. Et te voilà, tu es L.A. jusqu'à la moelle de tes os.

— Et alors ? Je devrais en avoir honte ? ai-je répondu en buvant ma bière. Je vis au centre de la seule ville sur terre dont l'essentiel des exportations sont les illusions et le sexe. J'adore ça. Personne ne cherche à savoir qui tu es du moment que tu es quelqu'un. Tu peux te réinventer chaque jour et repartir de zéro si tu le désires.

Joni s'est tournée vers Ohm et lui a dit courageusement :

— Gwen pense que tu devrais y déménager.

Il a ri, mal à l'aise.

— Vraiment ? Pourquoi ?

— Tu gâches tes talents en restant ici. C'est trop étriqué, il te faut plus d'espace.

— Tu ne sais même pas si je suis un bon acteur.

— Je ne parle pas de jouer, je parle de vivre.

— Génial, a dit Joni, et comment dois-je prendre cela ? Je suis du menu fretin tout juste bonne à vivre dans un trou perdu ?

Son ton était vaguement belliqueux et irrationnel. Elle commençait à être éméchée et je voyais bien qu'elle n'avait pas l'intention de s'arrêter là.

— Tu peux venir toi aussi, ai-je dit à Joni. Je pensais simplement que tu étais heureuse ici alors que je ne crois pas que lui le soit.

C'était étrange d'affirmer cela à propos de quelqu'un que je connaissais depuis à peine deux heures, mais quelque part au fond de moi, j'étais persuadée de ce que j'avançais.

— Je vois que tu es marié, ai-je dit à Ohm en désignant l'anneau à sa main gauche. Tu as un conseil à donner à la future mariée ?

Il eut un sourire grimaçant.

— Ferme les yeux et pense à l'Angleterre. C'est le conseil qu'on a donné à la reine Victoria le jour de ses noces.

— Sérieusement, pourquoi portes-tu cette bague ?

Il a levé la main et étudié l'alliance en or dans la lumière.

— C'est pour éloigner les filles.

— Et ça marche ?

Joni a gloussé, Ohm a eu l'air dépité.

— Je crois que c'est pire, je commence à penser que cela les attire encore plus.

— Tu devrais porter plus de rose ou des *chaps* en cuir, pourquoi pas des *chaps* en cuir rose ?

Il eut un mouvement de recul.

— Un peu trop subtil comme message pour les filles que je rencontre, elles penseraient que je fais de l'ironie ou que je suis sensible.

— Et si tu te tatouais un couple d'hommes en train de *le faire*.

— Bonne idée, où ? Sur le front ?

Nous avons ri de conserve. La bière donnait un éclat doré et chaleureux à la pièce. Les voix se mélangeaient autour de nous dans un brouhaha agréable. Un couple vêtu à l'identique d'un manteau de cuir est entré dans le pub et un courant d'air froid est parvenu jusqu'à nous, véhiculant l'odeur de la brume nocturne. Puis la chaleur a repris le dessus. Je sentais un joyeux petit bourdonnement prendre naissance dans mon cerveau et descendre dans mon corps, en parcourant tous mes membres. Un instant, l'horreur de mon séjour au château des poils de chien, le cauchemar du voyage le long de l'autoroute n° 1, et même l'étrange échange entre Coop et moi cet après-midi, m'ont paru distants – je dirais même miniaturisés – comme des images sur un timbre poste.

Alors que je tournais la tête pour chercher les toilettes pour dames, j'ai jeté par inadvertance un autre regard à Dannika. Elle me fixait d'un air mauvais en plissant les yeux – je me suis dit que je devenais parano. Mais je n'arrivais à m'ôter de la tête qu'assise en face de moi à mijoter dans son jus d'ylang-ylang, elle planifiait patiemment ma ruine imminente.

Alors que nous roulions vers le nord, tassés à l'arrière de la voiture inconfortable des jumelles, Ohm m'a expliqué la différence entre Mendocino et Fort Bragg.

— Mendocino, c'est la sœur ravissante, magnifique, chic et classe, une vraie carte postale. Fort Bragg, c'est la gamine qui n'en fait qu'à sa tête.

— Laquelle préfères-tu ?

— Fort Bragg. Je préfère des ongles sales sur un bol de café au lait plutôt que de supporter tous les jours des touristes amateurs de pinot.

— Je suis surprise, lui ai-je dit.

— Pourquoi ?

— Parce que tu me parais trop sophistiqué pour apprécier les ongles sales.

— Entre deux maux, il faut choisir le moindre, a-t-il répondu en haussant les épaules.

Quand nous sommes arrivés au Tip Top, un petit bar miteux situé à deux blocs de la grand-rue de Fort Bragg, j'ai compris ce qu'Ohm avait voulu dire. L'ambiance était notoirement différente du petit pub irlandais cosy que nous venions de quitter. Nous nous sommes fauilés entre un groupe de fumeurs aux visages gris et aux cheveux filasse agglutinés sur le trottoir et nous sommes entrés. L'intérieur était assez vaste – c'était deux fois plus grand que chez Dick – et visiblement populaire. Un bar en forme de fer à cheval occupait l'espace de droite. Un juke-box braillait du

Shania Twain à côté de deux tables de billard où de grands mecs baraqués disputaient une partie animée.

Nous avons passé notre commande et aussitôt, deux hommes ont abordé Dannika. Un troupeau de filles se sont jetées sur Joni, Portia et Miranda qui ont échangé des embrassades et se sont donné des tapes amicales dans le dos. J'ai décidé de défier Ohm au billard.

— Prêt à recevoir la pâtée de ta vie ?

— Tu es bien sûre de toi, Holly, a-t-il rétorqué en riant.

Par chance, une des deux tables s'est libérée à cet instant. Nous avons tiré au sort et c'est lui qui a gagné. J'ai alors soigneusement rangé les boules les unes à côté des autres, comme mon père me l'avait appris des années auparavant. Quand j'étais petite, nous jouions tous les soirs au sous-sol. C'était il y

a une éternité, mais j'étais quasiment certaine que mon talent à ce jeu était juste endormi, pas envolé. Pour reposer mes pieds – des go-go boots ne sont pas les chaussures les plus confortables qui soient –, je me suis assise sur un des bancs en vinyle qui longeait le mur. Ohm s'est assis à côté de moi et a bu une gorgée.

— Il faut que je te dise que je suis un champion de billard. Personne dans cette ville ne m'a jamais vaincu.

— Petite mare, gros poisson.

— Je voulais seulement te prévenir.

— Merci, c'est sympa.

Il a cassé et les boules se sont égaillées dans un tourbillon de couleur. Au premier tir, il a éliminé deux colorées.

— Alors, Joni m'a dit que tu avais vécu à New York, ai-je dit en forçant la voix pour couvrir les hurlements de Metallica dans le juke-box.

Il s'est penché et a tiré la boule 3. L'angle de tir était difficile mais ça a été un succès.

— Ouais. J'ai habité dans le Village pendant trois ans.

— Tu as aimé ?

Il a visé la n° 5, l'a alignée et a envoyé sa boule droit dessus avec une force surprenante. La n° 5 a disparu.

— C'est l'endroit le plus génial de la terre, a-t-il dit d'un air songeur. Mais c'est aussi l'enfer.

— Ça a été dur là-bas pour toi ?

Il a tenté un tir délicat et l'a réussi. Il menait indiscutablement le jeu, j'allais avoir fort à faire pour m'en sortir, si tant est que j'y parviens.

— J'y ai connu le meilleur et aussi le pire.

Il a fait passer la queue de billard derrière son dos et a pointé la n° 7. En la voyant rouler et entrer sans un bruit dans le trou, j'ai secoué la tête en connaissance.

— Et cela fait quel effet de rentrer chez soi ?

Il a fait une pause pour passer de la craie bleue sur le bout de la queue de billard.

— Tu veux la vérité ?

J'ai acquiescé.

— Je me sens comme un animal pris au piège.

— Sors du piège !

Il a eu un sourire triste.

— J'ai bien peur d'être obligé de me ronger la patte.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui t'arrête ?

Contournant la table, il a ajouté :

— Moi, je crois.

— Mais pourquoi ?

Il a visé la n° 4 et l'a manquée. C'était pourtant une boule facile comparée à la plupart de celles qu'il avait réussies sans problème.

— Tu peux le constater par toi-même. Quand c'est trop facile, je me plante. C'est pourquoi j'étais bien à New York. Là-bas, tout était très, très compliqué. C'est aussi pour ça que j'en suis parti et que je n'y reviendrai pas, a-t-il dit en buvant une gorgée de whisky.

— Il faut que tu trouves l'équilibre entre le simple et le compliqué. L.A. par exemple.

Il a eu un rire moqueur.

— J'ai autant besoin de L.A. que d'avoir un trou dans la tête.

— Tu te trompes, c'est grand et c'est complexe – en tout cas pour y conduire –, mais c'est aussi très simple. Tout le monde recherche la jeunesse éternelle, une vue sur l'océan et des seins parfaits. Ce n'est pas sorcier.

— Intéressant. Il faut voir. Bon, à ton tour maintenant, finissons-en.

En deux temps trois mouvements, j'ai éliminé toutes les boules, y compris sa n° 4.

— Tu vois, je te l'avais dit, je suis un génie. Tu devrais m'écouter.

Il a levé son verre en souriant.

— Holly baby, où étais-tu pendant toutes ces années ?

Le juke-box diffusait Vanilla Ice et le Tip Top était envahi par une foule moite et joyeusement ivre lorsque Joni a commencé à se déshabiller. La clientèle était en majorité masculine et n'avait rien à voir avec les jeunes bien élevés du pub irlandais que nous avons quitté quelque temps auparavant. Joues rouges, nez brillants et yeux injectés de sang. Ils irradiaient la sinistre insouciance des hommes habitués à travailler dur toute la semaine dans des jobs abrutissants et qui venaient prendre un peu de bon temps avant l'aube. Joni avait-elle été inspirée par la qualité de la clientèle ou avait-elle simplement décidé qu'il était l'heure de se mettre toute nue, je ne saurais dire. Tout ce que je sais, c'est qu'elle a sauté sur le bar et s'est mise à rouler des hanches en suivant le refrain – « Ice, ice, baby » –, déclenchant un grognement animal dans l'assistance. Encouragée par leur ferveur, elle a ôté son chemisier et a commencé à se trémousser avec pour

seuls vêtements son jean et un soutien-gorge à balconnet en dentelle noire.

La foule est devenue hystérique. Dannika s'est soudain matérialisée à mes côtés.

— Il faut la sortir de là. Elle est à côté de ses pompes.

— Elle est tellement...

Je cherchais le mot juste pour décrire ce que je ressentais en voyant Joni déboutonner lentement son jean, comme si chaque geste augmentait progressivement son plaisir.

— ... elle est tellement professionnelle !

— Ouais, parce que c'est ce qu'elle était, tiens ! a déclaré Dannika comme si c'était une évidence. Elle était strip-teaseuse.

Je l'ai regardée bouche bée.

— Tu plaisantes ?

— Tu n'as qu'à l'observer. Elle gagnait beaucoup d'argent autrefois.

Joni a fait glisser son jean le long de ses jambes avec une lenteur calculée, révélant un slip à pois. Les hommes en dessous d'elle ont sifflé et hurlé à s'en casser la voix.

Ohm s'est approché d'un air inquiet.

— Il faut la sortir de là, elle va déclencher une émeute.

— C'est exactement ce que je disais, a répliqué Dannika en repoussant impatiemment une mèche de cheveux derrière son oreille.

— Mais comment ?

J'ai regardé d'un air impuissant la foule de plus en plus dense et surexcitée des adorateurs de Joni qui levaient leurs mains poilues vers elle en signe de supplication. Je n'étais pas vraiment sûre de la façon dont nous arriverions à la sortir de là saine et sauve. J'ai cherché Portia et Miranda dans la foule.

— Elles sont sorties fumer, a dit Ohm comme s'il avait lu dans mes pensées.

— Super, ai-je marmonné.

Mon supercommando consistait en un acteur gay et une fille aux allures de mannequin de chez Calvin Klein. Nous étions aussi terrifiants et musclés que les membres d'un club de bridge. J'observais le bar en tâchant d'élaborer un plan. Avec une lenteur étudiée, Joni a commencé à s'attaquer aux bretelles de son soutien-gorge. Ses hanches continuaient à se mouvoir avec grâce, selon l'implacable mouvement d'une machine bien huilée. Un homme au regard fixe criait sans discontinuer comme s'il était défenseur dans un match :

— A moi, Joni Greenfield, baby, à moi !

Encore et encore.

Son visage était violacé et il brandissait ses poings au-dessus de sa tête en faisant le signe de la victoire. Un autre homme, juste en dessous de Joni, avait une barbe si fournie qu'on aurait dit un animal. Il ne disait rien, se contentant de la fixer de ses yeux bovins d'un air admiratif, mais à chaque fois que quelqu'un tentait de s'approcher, il défendait sa place au premier rang en balançant à l'intrus un violent coup de coude. Joni jouait avec eux : elle descendait les bretelles de

son soutien-gorge langoureusement tout en battant des cils avec des mouvements du bassin tout à fait suggestifs. Alors qu'un vague plan commençait à prendre forme dans mon cerveau, j'ai vu apparaître Portia et Miranda. Cela n'avait rien de génial – j'en étais tout à fait consciente –, mais dans ces circonstances, être efficace était plus important qu'être brillant et comme personne n'avait apparemment d'autre idée, il fallait bien se décider. Nous nous sommes réunis et je leur ai fait part de mon plan.

— Ecoutez, voilà ce que je vous propose. Dès que la chanson sera terminée, Dannika et moi, on grimpe sur le bar pendant qu'Ohm et Miranda feront descendre Joni de force. Je me fiche de savoir comment vous allez vous y prendre mais vous la sortez de là. Dannika et moi on fera diversion pour qu'ils ne cassent rien et ne se plaignent pas trop quand elle disparaîtra.

Portia a eu l'air blessé.

— Et moi ? Je fais quoi ?

— J'y viens. Nous allons détourner leur attention, mais nous devons nous aussi redescendre et sortir sans créer d'incident. Tu sais où sont les interrupteurs ?

— Ils sont derrière, à côté des toilettes, a répondu Miranda.

— Ce sera ton job, ai-je dit à Portia, tu couperas la lumière et tu courras à la porte. Nous, on sautera du bar dans le noir et on se retrouvera tous à la voiture que Miranda aura démarrée. Compris ?

— C'est clair, a répondu Dannika en déboutonnant son chemisier et en faisant gonfler ses cheveux. Allons-y.

Lorsque le refrain final de *Ice, ice, baby* a commencé à décliner et qu'ont retenti les premières notes de *Emotional Rescue* des Rolling Stones, Dannika et moi avons grimpé sur le bar. Merci mon Dieu, je portais mes go-go boots blanches – il n'y a rien de pire que de se sentir humiliée à cause d'une tenue inappropriée. Une fois en place, Ohm et Miranda ont fait descendre Joni sans ménagement et l'ont traînée vers la sortie en culotte et soutien-gorge, malgré ses cris de protestation. Quelques fans l'ont suivie des yeux d'un air désespéré, puis ont vite reporté leur attention sur nous, ou plutôt sur Dannika, beaucoup plus à l'aise que moi. Plantée sur ce bar avec mon manteau léopard sur ma robe orange, glacée, tétanisée et exposée à tous les regards, je ressemblais davantage à un parent d'élève qu'à une strip-teaseuse. Pour sa part, Dannika prenait son rôle très au sérieux. Dédaignant la méthode de Joni – toute en graduation et en étapes savamment étudiées pour tenir son public en haleine –, elle a ouvert grand son chemisier, envoyant valser les boutons et révélant un ravissant soutien-gorge en soie bleu qui moulait à la perfection ses faux seins en silicone. Un des hommes a crié :

— Montre-nous tes nichons !

Et le plus naturellement du monde, elle a dégrafé le devant de son soutien-gorge, laissant jaillir tout son contenu, puis l'a fait tourner un instant au-dessus de sa tête avant de le lancer dans la foule. Puis elle a commencé à danser.

C'est à ce moment-là que les choses sont vraiment devenues surréalistes.

Comme le plafond était assez bas, elle a dû se voûter un peu pour ne pas se cogner la tête aux poutres apparentes. Mais cela ne l'a pas freinée dans son élan. Prenant son rôle de go-go danseuse

très au sérieux, elle s'est lancée dans une chorégraphie nouvelle totalement déjantée. Ses hanches s'agitaient comme des pistons frénétiques, spasmodiques, sans aucun respect pour le rythme langoureux. On aurait dit davantage une crise d'épilepsie qu'une danse érotique. J'avais envie de rentrer sous terre. En quelques secondes, les visages des hommes sont passés de l'admiration à la confusion puis à la gêne.

Que faisait Portia avec ces damnés interrupteurs ? J'ai regardé dans la direction des toilettes et je l'ai vue en train de discuter avec un hippie à la tête de malfrat en T-shirt rayé. On aurait dit qu'elle était en train de se disputer avec lui. A chaque fois qu'elle faisait mine de se rapprocher de l'interrupteur, il l'en empêchait en souriant d'un air sadique. Je n'avais pas d'autre choix. Je devais intervenir.

Je me suis mise à danser contre mon gré. Toujours avec mon manteau, j'ai fermé les yeux et j'ai laissé monter le rythme en moi jusqu'à ce que mes hanches trouvent d'elle-même le bon mouvement. J'ai senti les vibrations de la basse dans les os de mon bassin et j'ai laissé la chanson monter dans ma poitrine. Lorsque la voix et les grognements de prédateur de Mick Jagger se sont mis à pulser à l'intérieur de moi, j'ai défait mon manteau, je l'ai ôté puis je l'ai plié soigneusement avant de le poser sur le bar à mes pieds. Dannika était passée à la vitesse supérieure, elle venait d'entreprendre une sorte de danse hip-hop, sauvage et arythmique, un mouvement qui lui donnait l'air d'une malade mentale sous l'effet d'un électrochoc. Les hommes avaient tous détourné le regard et me fixaient avec soulagement. Bien que la conscience sociale ne soit sans doute pas très élevée dans ce lieu, j'avais l'impression qu'ils se sentaient coupables et mal à l'aise d'avoir regardé se déshabiller avec tant de concupiscence cette malheureuse visiblement handicapée. Peu importait qu'elle ait de beaux seins. J'ai soudain entendu un bruit sourd à côté de moi. Dannika, qui venait de se cogner la tête au plafond, se frottait le crâne. Elle a regardé la salle d'un air égaré, comme si elle se demandait ce qu'elle faisait là. L'homme barbu lui a tendu la main et elle l'a saisie pour sauter du bar. Il ne restait plus que moi et Portia qui n'arrivait toujours pas à se débarrasser du hippie sadique.

Tu sais qu'il faut être dans un certain état d'esprit pour danser, eh bien, ce soir-là, j'ai appris qu'en cas d'urgence, on peut accélérer les choses. Lentement, j'ai descendu de quelques centimètres le zip de ma robe, le son de la guitare électrique circulait dans mes veines et mon pouls s'accordait avec la batterie. Heureusement que mes go-go boots étaient fermement plantées sur le bar, car j'avais l'impression que le reste de mon corps était gonflé à l'hélium et que je risquais de m'envoler. J'étais dans une transe provoquée par une chanson géniale, quatre bières et un fan-club masculin hystérique à mes pieds. J'ai fermé les yeux. Il m'était plus facile de me concentrer ainsi sur l'élixir de leurs cris effrénés mixé avec les néons verts et rouges. A un moment, Mick Jagger a fait place à Prince, et j'ai laissé tout mon corps suivre *Erotic City*. Je ne sais pas si j'ai entendu sa voix ou senti sa présence, mais dès le deuxième refrain, j'ai ouvert les yeux et je me suis retrouvée en face de Coop. Je venais de descendre complètement le zip de ma robe et les cris de la foule étaient montés en intensité au moment où je commençais à la faire glisser de mes épaules, révélant mon balconnet blanc et le slip et porte-jarretelles en dentelle blanche assortis. O.K., c'était un jour de grande lingerie – je reconnais que malgré les quatre bières, je ne me serais jamais dénudée ainsi si j'avais porté de la lingerie usée aux élastiques détendus. On se raccroche à ce qu'on peut. En tout cas, ce fut une maigre consolation. Car en

voyant le regard de Coop fixé sur moi, à moitié nue avec mes boots plantés sur le bar, mes hanches se bloquèrent au milieu d'un déhanchement sauvage et je me sentis passer brusquement de l'extase à l'horreur. Grâce à Dieu, c'est à cet instant précis que Portia a eu raison du hippie et que tout est devenu noir. Nous avons pris la fuite dans un chaos indescriptible. Je me suis félicitée d'avoir pris la précaution de bien ranger mes vêtements sur le bar car je les ai facilement retrouvés, malgré l'obscurité. Je me suis faufilee à travers les cris, l'agitation, le bruit de verres brisés et surtout les corps moites. Debout dans la Subaru, en jean et en soutien-gorge noir – personne n'avait réussi à remettre la main sur sa chemise –, Joni hurlait à tue-tête par le toit ouvrant : « Ice, ice, baby ! » J'essayais en vain de la faire asseoir, mais peine perdue, elle n'écoutait rien. A l'avant, Portia et Miranda riaient sans s'arrêter, et Portia répétait hystériquement en pleurant de rire :

— Je lui ai donné un coup de genou dans les couilles !

C'est alors qu'Ohm a suggéré :

— Mesdames, si vous consentez à vous calmer un peu, je vous signale que ma cousine fait une soirée.

Portia a aussitôt approuvé le projet. Miranda a dit :

— Bien sûr, pourquoi pas ?

— Ice, ice, baby ! a renchéri Joni.

Ce que nous avons pris pour un accord de sa part.

Dannika s'est contentée de hausser les épaules. Elle avait apparemment retrouvé tous ses vêtements, mais son chemisier blanc portait sur le devant l'empreinte d'une chaussure et il manquait pas mal de boutons.

Pour ma part, j'écoutais à peine. Le souvenir du visage de Coop, blanc et ahuri, hantait mon esprit et mon cœur battait la chamade, comme si je venais de courir un marathon. J'étais partie sans lui parler, sans m'expliquer. Même si j'avais pu le retrouver au milieu de tout ce chaos, que lui aurais-je dit ?

— Ça te va, Holly Golightly ? demanda Ohm.

— Pas de problème, ai-je répondu.

La cousine d'Ohm habitait dans une maison sur la falaise. C'était une grande maison de style contemporain, aux lignes pures, aux larges baies vitrées, avec des parquets en bambou et des meubles danois. Il y avait de grands tableaux abstraits sur les murs, des tables basses en verre, des canapés en cuir et deux chats qui naviguaient avec indifférence au milieu d'une mer de jambes. Le salon était bondé de jeunes gens – la plupart âgés d'une vingtaine d'années. Je n'ai remarqué que trois queues-de-cheval grisonnantes. L'air était saturé de fumée de marijuana et la stéréo diffusait des airs de reggae. Des gamins jouaient sous le porche. De la terrasse, on pouvait contempler la mer, dont la houle voluptueuse brillait comme du mercure sous les rayons de lune.

J'étais assez contente de pouvoir me fondre au milieu de la foule. Bien sûr, je ne connaissais personne, mais je n'avais ni la force ni la disposition mentale pour entamer la conversation avec des étrangers. Je me suis dirigée à travers la jungle de verres en plastique rouges, de fumée et de

membres anonymes en espérant avoir l'air suffisamment déterminé. De toute façon, je pense que personne n'était suffisamment sobre ou intéressé pour s'occuper de moi. Mon excitation était retombée, mais mon esprit était toujours au Tip Top, et je revoyais se dérouler le film de la soirée. Je sentais encore la vibration du zip sous mes doigts au moment où je l'avais lentement descendu. Le rythme saccadé de la chanson de Prince parlait directement à mes hanches. Je me souvenais du hurlement de loup et du grognement qui était sorti au même moment de la gorge de tous les hommes quand j'avais laissé tomber ma robe à mes pieds, puis la subite apparition du visage de Coop m'avait fait retomber brutalement sur terre et je n'arrivais pas à décoder l'expression que j'avais lue sur son visage. Était-ce un sourire ou de la colère que j'avais lu dans ses yeux ? Et sa bouche entrouverte signifiait-elle choc, amusement ou dégoût ?

J'ai trouvé la cuisine et je me suis servi un verre d'eau. J'avais ma dose d'alcool pour la soirée. Tu me connais – la bière numéro cinq m'aurait envoyée sur une pente terrifiante et je n'étais pas du tout prête à la suivre. Près de l'évier, je suis tombée sur Joni qui avait trouvé quelque chose à enfiler par-dessus son soutien-gorge. Elle portait un sweat rose flashy en mohair et à la place de ses bottes à talons, une paire de Uggs turquoise de trois tailles trop grandes.

— Jolie tenue. Tu as trouvé ça où ?

— Melissa.

Les trois syllabes avaient eu du mal à franchir ses lèvres.

— Et qui est Melissa ?

— La cousine d'Ohm, a-t-elle marmonné en s'accrochant à moi.

— Ça a l'air d'aller, ai-je menti.

Elle a observé ses pieds.

— J'ai l'air d'une loque, mais tout le monde s'en fout.

L'exubérance qu'elle avait manifestée dans la voiture avait fait place à un fatalisme maussade.

— Comment te sens-tu ? ai-je demandé en lui tendant un verre de plastique rempli d'eau fraîche.

Elle a eu un air dégoûté, comme si je lui offrais du vinaigre.

— De l'eau ? Ma dernière nuit de liberté ? Et tout ce que tu me pro... poses, c'est de m'hydrater ?

Elle balbutiait.

— Tu vas te marier. Ce n'est pas le bain.

Elle a eu un rire las et a commencé à fouiller dans les placards jusqu'à ce qu'elle découvre une bouteille à moitié pleine de Jack Daniel's.

Je n'ai pu retenir une grimace.

— Tu es sûre de vouloir boire ça pur ? Je peux te préparer un cocktail, si tu veux.

Mon idée était de noyer le whisky dans du Coca mais elle a tout de suite compris la manœuvre.

— Oublie ça. Tout ce que tu veux, c'est que je reste présentable.

— Pas du tout. Je veux que tu sois toi-même, naturelle.

— Naturelle ?

Elle me regardait, ses grands yeux caramel remplis de larmes.

— Je suis une loser ?

— Mais non, Joni, pourquoi me demandes-tu cela ?

— C'est seulement...

Elle s'est passé la main sur le visage puis m'a regardée avec l'air d'une petite fille.

— . . . je croyais que j'étais prête pour tout ce merdier.

— Pour le mariage ?

Elle a tristement hoché la tête et les larmes ont inondé ses joues.

— J'ai écrit un poème là-dessus. Allez, laisse-moi boire, je ne suis qu'une garce de strip-teaseuse et je n'ai même plus les seins d'une fille de dix-neuf ans.

Elle a essayé d'ouvrir la bouteille, s'est acharnée sur le bouchon – en vain. Je lui ai pris la bouteille des mains et je l'ai fait à sa place.

— Je n'ai pas eu l'impression que ces types avaient quoi que ce soit à redire à propos de tes seins, ai-je dit en lui versant un dé à coudre d'alcool.

Elle a vidé son verre d'un trait et me l'a tendu de nouveau.

— Est-ce que tu... ?

Elle n'a pas fini sa phrase mais je savais ce qu'elle voulait savoir.

— Surprise ?

— Oui, a-t-elle dit en me tendant son verre avec impatience.

Je l'ai resservie.

— Tu m'as impressionnée.

Nous avons ri ensemble au souvenir de la scène au Tip Top. Je ne savais pas si elle avait eu conscience que Dannika et moi avions fait nos débuts après elle. Je préférais ne pas en parler. Peut-être qu'avec un peu de chance, les gens seraient trop ivres pour s'en souvenir. Malheureusement, le témoin que je craignais le plus avait l'air parfaitement sobre.

— Lorsque je vivais à North Beach, j'avais sept perruques différentes. Je ne m'appelais pas Joni, mais Bella.

— J'adore les perruques.

— Les perruques, c'est l'apog...

Elle cherchait ses mots, la bouche pâteuse.

— . . . les perruques, c'est le top de l'évolution humaine.

Et elle m'a tendu de nouveau son verre.

— Tu es sûre d'en vouloir encore ?

— Verse ou je demande à quelqu'un d'autre.

Je me suis exécutée.

Elle a bu la moitié de son verre, a poussé un profond soupir puis a fixé le reste de liquide ambré

comme s'il contenait un message.

— Je ne comprends pas ce que je suis devenue. J'étais tout le temps sur le fil du rasoir et maintenant, je suis supercalme.

Elle a eu un air de dégoût, a avalé le reste d'alcool et m'a regardée d'un air suppliant.

— Tu sais, Phil veut un enfant. C'est le comble, ma copine de Santa Barbara en a eu un. Tu la verrais, on dirait qu'elle est passée sous un camion.

— Allez, ne t'en fais pas, ce n'est pas si grave !

— Je ne pourrai plus danser dans les bars si j'ai des vergetures. Tu peux en être sûre.

Avant ce soir, j'aurais répondu : « Mais comment peut-on avoir envie de danser sur un bar ? » Mais après l'avoir testé moi-même, je comprenais ses peurs. Cette expérience vous donne un tel sentiment de puissance que cela pourrait facilement devenir une drogue. Un cliché m'est venu à l'esprit, mais cela semblait coller à la situation et c'est tout ce que j'avais trouvé à dire...

— Tu n'as qu'à te laisser porter par le courant.

— Super, c'est comme ça que je me suis retrouvée ici, dans ce sweat rose et ces Uggs turquoise, attendant d'être engrossée par un anarchiste chauve. Qu'il aille se faire foutre ! a-t-elle explosé en posant le verre si violemment sur le comptoir de la cuisine que quelques personnes se sont retournées.

Elle a repris plus doucement :

— Ressers-moi.

— Joni, sois sérieuse, je crois que tu en as eu assez.

— Donne-moi cette stupide bouteille, a-t-elle grondé féroce.

C'est alors que j'ai entendu un rire qui m'a glacé le sang et arrêté les battements de mon cœur. Ce son était enfoui dans les profondeurs opaques de mon enfance, parmi de nombreux souvenirs à moitié oubliés. Saisie d'effroi, j'ai lâché un peu la bouteille que Joni, malgré l'alcool ingurgité, a rattrapée facilement. L'auteur du rire, qui arrivait au même moment, l'a prise dans ses bras fermes et l'a soutenue.

Je me suis retrouvée face à face avec mon père.

— Gwen, a-t-il dit avec un sourire qui tremblait un peu. Mon Dieu, que fais-tu ici ?

— Salut, ai-je répondu d'un air évasif.

— Je l'ai ! s'est exclamée Joni d'un air victorieux en s'enfuyant avec son butin.

Je savais qu'il était irresponsable de la laisser partir comme ça, mais mon cerveau était tout embrouillé et le visage de mon père m'apparaissait si grand et si réel que je me suis brusquement sentie moite et vaguement nauséuse.

— Quelle surprise, Gwenny, a-t-il dit en faisant deux pas vers moi.

Je savais qu'il allait m'embrasser. J'ai rassemblé mes forces, mais je n'étais pas préparée à la vague d'angoisse et de nostalgie qui a déferlé sur moi quand il m'a prise dans ses bras. Il sentait un mélange de laine, de marijuana et de brouillard nocturne. On aurait probablement dit la même chose pour les quatre-vingts dix pour cent des gens présents ce soir, mais sur mon père, cette odeur

était unique. Nous nous sommes écartés l'un de l'autre avant de nous observer pendant un long moment. Il avait vieilli depuis quatre ans, mais il avait toujours belle allure.

C'est drôle de penser que tu ne l'as jamais vu, Marla, mais je crois que lorsque tu as emménagé à Sebastopol, il était déjà plongé dans ses recherches pour écrire son troisième livre – beaucoup de voyages, ce genre de choses – et ensuite, j'étais tellement en colère contre lui que je ne ressentais plus aucune fierté en le présentant aux gens. Ce soir, cependant, en face de lui pour la première fois depuis autant de temps, j'étais sensible à son charisme qui, autrefois, me rendait si fière d'être sa fille. C'est un bel homme, à l'allure désinvolte. Il n'y a rien de délicat ni de vain chez lui. Les gens le prennent souvent pour Michael Douglas, il a la même carrure et les mêmes yeux bleu-gris. C'est le genre d'homme qui sourit avec parcimonie mais quand il le fait, vous avez l'impression de baigner dans la chaude lumière d'un deuxième soleil.

— Alors, waouh, regarde-toi, tu es magnifique !

J'ai acquiescé en me mordant la lèvre.

— Merci, toi aussi.

J'étais gênée de sentir des larmes perler au coin de mes yeux.

— Et que fais-tu ici ?

— C'est une soirée de bachelorettes. On enterre la vie de jeune fille d'une amie qui se marie demain, ai-je répondu en me raclant la gorge.

— Tu appelles ça une soirée de bachelorettes ? a-t-il demandé d'un air ahuri.

— Non, en fait, on a décidé de la terminer ici.

J'ai senti une main se poser sur mon bras. Je me suis tournée pour voir Dannika qui arborait un sourire jusqu'aux oreilles.

— Qui est ton ami, Gwen ? a-t-elle demandé avec un coup d'œil appréciateur à mon père.

— Euh, c'est mon père.

Ses lèvres ont formé un O de surprise.

— Vraiment ? Quelle coïncidence de tomber sur lui ici !

— Et comment s'appelle le papa ?

— Martin Matson. Enchanté.

— Dannika Winters, a-t-elle roucoulé.

J'ai eu soudain une désagréable impression, comme si un poison vénéneux et toxique se répandait dans mes veines. J'ai essayé de ne pas le montrer et rester de marbre.

— Dannika nous a conduits ici depuis L.A., ai-je expliqué.

Elle a eu un petit rire ironique.

— Un vulgaire taxi en quelque sorte ! Non, en réalité, je suis une amie très proche de son petit ami, Coop. Vous connaissez Coop, bien sûr ?

— Non, je ne l'ai pas rencontré, a répondu mon père en plongeant les mains dans ses poches.

Dannika a plissé son joli front sous l'effet de la confusion, puis s'est détendue comme si elle

avait eu une soudaine inspiration.

— Mais oui, bien sûr, c'est normal, ils ne sortent pas ensemble depuis très longtemps ! Mais vous devriez faire sa connaissance... En fait, vous devriez venir au mariage de Phil et Joni demain !

J'ai eu l'envie féroce de la jeter dehors. Je m'imaginai disposer de pouvoirs bioniques et l'envoyer valdinguer à travers les baies vitrées.

— Il a sûrement autre chose à faire, ai-je dit.

— En fait, j'avais...

— Hé ! Je vois que tu as fait des rencontres !

Une brune gracieuse en pull marin s'est soudain matérialisée à côté de mon père et a passé un bras autour de lui d'un air possessif. Elle avait de jolis yeux verts pétillants.

— Kelly ! s'est-il exclamé en l'embrassant sur le front. Je te présente ma fille Gwen.

Ses yeux se sont agrandis de surprise.

— Tu plaisantes ?

Elle n'était pas aussi jeune que la fille avec qui il sortait la dernière fois que je l'avais vu, quatre ans auparavant. La fille de cette époque avait environ vingt-sept ans. Kelly devait approcher plutôt les trente-huit ans. C'était incontestablement le style de femmes qu'aimait mon père – cheveux noirs, peau crémeuse d'Irlandaise –, mais elle n'avait pas le côté poupée et l'esthétique parfaite de ses précédentes petites amies qui m'agaçaient si prodigieusement.

— Enchantée, ai-je dit en lui tendant la main.

Avant que je sache ce qui m'arrivait, elle m'a serrée dans ses bras. Elle sentait l'huile essentielle d'eucalyptus, quelque chose de vaguement médicinal et hippie.

— Ton père m'a beaucoup parlé de toi.

Je l'ai regardée avec surprise, consciente de mes joues en feu.

— Et voici Donnika, a dit mon père.

— *Dannika*, a précisé cette dernière, les yeux étincelants.

J'ai eu un rire nerveux.

— J'étais en train de leur dire que je crois que nous allons au même mariage demain, a-t-il dit en regardant Kelly. Tes amis s'appellent bien Joni et Phil ?

Avant que je puisse répondre, un hurlement à vous glacer le sang a fusé dans le salon.

Joni.

— Excusez-moi, ai-je dit en me dirigeant le plus vite possible en direction du cri, *Dannika* sur mes talons.

En arrivant dans l'entrée, la foule était en train de se disperser mais quelques curieux se tordaient le cou pour essayer d'apercevoir l'origine du trouble. Nous sommes restés quelques instants immobiles, guettant un autre signe pour nous diriger. Nous n'avons pas eu à attendre longtemps, nous avons soudain entendu un sanglot provenant d'une porte fermée à notre gauche.

J'ai frappé plusieurs coups sur la porte.

— Joni ? C'est toi ?

Encore plus de sanglots. Derrière moi, Dannika est intervenue.

— Essaie d'ouvrir.

C'est ce que j'ai fait, mais la porte était fermée. J'ai collé ma bouche contre le bois.

— Joni ? C'est moi, Gwen. Laisse-moi entrer s'il te plaît.

Des enfants se sont approchés de nous avec intérêt. L'un d'eux avait une crête bleue d'Indien Mohawk, l'autre un bonnet de ski et un piercing dans le nez. L'anneau d'argent était couvert de morve.

— Occupez-vous de vos affaires, leur a lancé Dannika.

— On cherche les chiottes, a chouiné le gamin morveux en louchant sur le décolleté de Dannika – largement révélé par les boutons manquants de son chemisier.

— Allez en chercher un autre, celui-ci est occupé, a-t-elle répondu d'un air méprisant.

Ils ont tourné les talons en marmonnant des insultes.

— Joni, ai-je dit d'un ton plus ferme, je ne plaisante pas. Laisse-moi entrer maintenant.

Comme elle ne répondait pas, j'ai fouillé mon sac et j'ai déniché une épingle à cheveux. J'ai bricolé la serrure quelques secondes jusqu'à ce qu'elle s'ouvre. J'étais surprise d'y arriver encore aussi bien. Je faisais ça autrefois à chaque fois que j'oubliais mes clés, mais je ne le fais plus depuis que tu m'as suggéré d'en dissimuler un jeu dans la plante en pot devant ma porte.

— Cool, a dit Dannika.

Joni était assise sur les cabinets, le visage caché dans ses mains. Tout autour d'elle, le carrelage blanc était jonché de mèches de cheveux bruns. Bizarrement, une fois détachées de sa tête, les dreads avaient un air sinistre. Quant à elle, on aurait dit Sinead O'Connor. Le crâne complètement rasé. Quand elle a levé la tête et que son regard a croisé le mien, ses grands yeux couleur caramel m'ont paru plus grands et plus beaux que jamais. La forme de son crâne était absolument parfaite. Elle était saisissante.

— Putain ! a dit sobrement Dannika.

— Qu'est-ce que j'ai fait ? a murmuré Joni d'un air lamentable.

Je me suis avancée vers elle en piétinant les mèches de cheveux et j'ai caressé son crâne nu d'un geste apaisant.

— J'adore ! Tu as un superlook. Ça te va très bien.

— Vraiment ? a-t-elle demandé d'un air plein d'espoir.

— Vraiment. Où as-tu eu l'idée ?

Elle a tendu la main et a attrapé la bouteille de Jack Daniel's posée sur le rebord de la baignoire. Elle a bu une gorgée, suivie d'un hoquet.

— J'étais devant le miroir et je me suis dit tout à coup : mes cheveux, mes cheveux, je n'en veux plus ! La seule chose dont je me souviens ensuite, c'est que j'avais un rasoir à la main et que j'étais chauve.

Dannika a secoué la tête regardant Joni comme si elle n'en croyait pas ses yeux.

— Merde !

Bien que ça me dégoûte un peu, je commençais à ramasser les dreads pour les jeter dans la poubelle de la salle de bains. J'ai regardé Dannika.

— Il faut nettoyer un peu, puis on cherchera les jumelles et on rentrera à la maison.

Il y a eu un léger coup à la porte et j'ai entendu la voix de mon père.

— Gwen ? Ça va là-dedans ?

C'était complètement surréaliste. Si quelqu'un m'avait dit, deux jours plus tôt, que je ramasserais des dreads et que mon père me proposerait son aide, j'aurais hurlé de rire.

— Merci, ça va, papa.

Bien entendu, c'est ce moment précis que Joni a choisi pour vomir dans la baignoire. Mon père a poussé la porte et est entré dans la salle de bains.

— Je vais vous donner un coup de main.

Kelly est apparue derrière lui, puis Ohm, qui a dit :

— Jésus-Christ, Gwen !

Je lui ai lancé un regard menaçant et il s'est tu. Nous avons nettoyé la salle de bains tous les cinq en réprimant nos haut-le-cœur. Mon père lui a ensuite essuyé la bouche avec son propre mouchoir, puis il l'a portée jusqu'à la Subaru où nous attendaient les jumelles. Il n'a fait aucun commentaire – ce que j'ai apprécié. A chaque fois que mon regard se posait sur lui ou que nos yeux se croisaient, je réalisais l'incroyable concours de circonstances qui nous avait remis en présence l'un de l'autre après quatre ans de silence. Une fois que tout le monde à part moi est entré dans la voiture, il s'est approché de moi et m'a dit :

— Est-ce que ça ne te gêne pas que je vienne demain ?

Je l'ai observé sans comprendre.

— Demain, au mariage de tes amis ?

— Oh, non, bien sûr que non.

Il a paru sur le point de dire quelque chose, s'est tu, puis a lancé en regardant par-dessus mon épaule :

— Je ne viendrai pas si tu n'y tiens pas.

J'ai hésité.

Au loin, j'ai entendu les vagues déferler sur la plage. Je sentais le brouillard épais et froid sur mon visage. Il a interprété mon silence comme un rejet.

— D'accord, c'est bien ce que je pensais. Je vais dire à Kelly que je n'irai pas.

— Non, tu dois venir ! Vraiment.

Ses yeux bleu-gris m'ont scrutée. Il y avait tant d'instantanés comme celui-ci dans notre histoire. Je les sentais intérieurement, comme s'ils s'étaient accumulés au cours des années. Il était en face de moi, il me demandait de lui pardonner et je ne savais pas comment répondre.

— Je suis sérieuse. Allez, on se voit demain.

Une fois dans la voiture, Ohm m'a dit :

— Tu connais cet homme ?

— C'est mon père, ai-je répondu d'une voix lasse.

Puis j'ai enfoui mon visage dans mes mains et je me suis mise à pleurer.

De retour au Ranch, nous avons trouvé Coop en train d'essayer de convaincre Phil de ne pas mettre le feu à la maison. Comme le veut la tradition, le fiancé avait bu plus que de raison. Coop avait passé la soirée à le surveiller, puis il l'avait mis au lit, mais était inquiet car il n'avait pas pu dissuader Phil de fumer au lit. Coop avait bien tenté de lui confisquer son paquet de cigarettes, mais Phil s'était montré si agressif qu'il les lui avait finalement rendues. Dix minutes plus tard, Coop avait senti une odeur de brûlé et trouvé Phil ronflant dans son lit pendant qu'une cigarette allumée trouait lentement le dessus-de-lit. Les jumelles nous ont déposées, puis Dannika et moi avons porté Joni jusqu'à la maison et nous avons commencé à monter les escaliers en la soutenant. En nous apercevant, Coop s'est exclamé :

— Bon sang de bonsoir, mais elle est chauve !

Joni pesait comme un poids mort et la montée s'annonçait délicate. Heureusement Coop est venu nous donner un coup de main. Il l'a hissée sur son dos et est arrivé en haut de l'escalier. Puis il l'a maintenue debout contre le mur pendant qu'il reprenait sa respiration.

— J'ai l'impression que les choses vous ont échappé, a-t-il dit en caressant la tête chauve de Joni.

— C'est une bonne impression, ai-je murmuré.

Il nous a regardées l'une après l'autre – Dannika et moi –, avant d'ajouter :

— C'est une longue histoire, n'est-ce pas ? En tout cas, on dirait que les fêtes n'ont plus de secrets pour vous, les filles.

Je ne l'avais jamais vu aussi épuisé. Il avait des cernes noirs autour des yeux et ses cheveux étaient tout ébouriffés. Mais il a tout de même esquissé un sourire.

— Joni est saoule et Gwen déprimée, a déclaré Dannika.

Je n'étais pas exactement déprimée mais plutôt vidée sur le plan émotionnel. Je me sentais lessivée, éreintée. Coop a posé la main sur mon épaule.

— Tu n'avais pas l'air si déprimée que ça au Tip Top.

Son ton était difficilement déchiffrable, mais quand j'ai vu les petites rides de rire autour de ses yeux, j'ai compris qu'il se moquait gentiment de moi.

— Tu plaisantes ? Tu étais là ? a demandé Dannika.

— Je dirais que j'ai assisté à la fin du spectacle.

— Tu m'as vue ? a-t-elle demandé sur un ton inexplicablement horrifié.

Il a ri.

— Pourquoi ? Parce que c'était à tour de rôle ? Alors, je crois que j'ai raté ta prestation.

— C'est Joni qui a commencé, a dit Dannika d'une voix de gamine de six ans, puis Gwen a eu sa brillante idée et m'a entraînée là-dedans.

Il n'y avait aucun doute sur ses intentions : elle voulait me faire porter le chapeau. J'ai été submergée par une nouvelle vague de lassitude. Joni a marmonné quelque chose d'indistinct à propos de Uggs.

J'étais trop remuée d'avoir pleuré pendant tout le trajet de retour. Je me suis contentée de murmurer :

— Il faut coucher Joni.

— Je crois qu'elle ne devrait pas dormir avec Phil. Il est capable de s'immoler avec elle. Je n'arrive pas à l'empêcher de fumer.

Coop nous a brièvement expliqué ses tentatives infructueuses pour confisquer à Phil son paquet d'American Spirit.

— Que proposes-tu ? ai-je demandé en titubant de fatigue.

— Tu devrais dormir avec Joni pendant que je surveille Phil, a-t-il dit en passant une main lasse dans ses cheveux qui sont restés dressés sur sa tête.

— D'accord.

J'étais déçue, évidemment. C'était la deuxième nuit de notre voyage « romantique » et j'avais dormi avec quasiment tout le monde sauf Coop.

— Où est ma fière beauté ? a hurlé Phil, que nous n'avions pas entendu arriver.

Il se tenait dans l'encadrement de la porte, vêtu d'un grand peignoir à motifs ouvert sur un caleçon et un T-shirt blancs.

— Joni ? Bébé ? C'est toi ?

J'ai retenu ma respiration. Phil ne m'avait pas donné l'impression d'être le genre d'homme qui fait très attention à la coiffure de sa femme, mais sa fiancée avait tout de même une allure étrange et je craignais qu'il n'ait un choc en la voyant. Il s'est avancé dans le couloir, a repoussé Coop et a caressé la joue de Joni toujours adossée au mur.

— Bébé, mais tu es chauve !

Ses yeux ont papillonné puis elle a fait le point en fronçant les sourcils.

— Tu détestes, n'est-ce pas ?

Il s'est penché vers elle et l'a embrassée avec douceur.

— Comment pourrais-je détester, ma chérie ? Tu es exactement comme moi !

Elle a eu un sourire vague et ils se sont embrassés de nouveau. Je m'apprêtais à tourner les talons et à les laisser seuls lorsque soudain, Joni a poussé un :

— Ahhhh !

Avant de vomir sur le T-shirt de Phil.

Coop, Dannika et moi nous sommes écartés, dégoûtés, mais Phil a à peine bougé.

— C'est ma nana, a-t-il dit en lui essuyant la bouche à l'aide de la manche de sa robe de chambre. C'est ma nana quand elle fait la fête !

Phil a un peu protesté quand il a compris que Joni ne partagerait pas son lit cette nuit-là, mais Coop a réussi à le convaincre que cela portait malchance de dormir avec la mariée la veille de ses noces. Je me suis donc installée avec Joni et une bassine au cas où. En allant à la salle de bains pour me brosser les dents, je suis tombée sur Dannika dans la même tenue en soie verte que la nuit précédente. Ce soir, elle l'avait agrémentée d'une culotte miniature qui ne cachait rien de ses longues jambes, splendides et épilées de près. Elle se tenait tout contre Coop et parlait à voix basse. J'ai fait marche arrière et suis repartie dans la chambre d'où je les ai observés. Coop était en T-shirt et caleçon et acquiesçait à tout ce qu'elle disait. Une sensation de malaise m'a lentement envahie. J'ai fermé la porte en faisant attention à ne pas faire de bruit. Alors que je traversais la chambre d'amis que j'allais partager avec Joni, je me suis sentie si glacée et si vidée que je n'aspirais plus qu'à une seule chose, me glisser sous la couette et oublier. Je me suis couchée à côté de Joni en attendant le sommeil. Mais comme il se faisait attendre, j'ai décidé de t'écrire un petit mot. Et me voici, des dizaines de pages plus tard, étonnée que tant d'événements aient pu se passer en à peine huit heures. Ce que je veux dire, c'est que c'est le genre de bacchanale dont on est supposé sortir trop abattu pour en avoir le moindre souvenir. Mais je crois que j'avais besoin d'en parler à quelqu'un et je trouve que la page blanche est la confidente la plus indulgente qui soit.

Sincèrement,

Gwen.

Samedi 20 septembre

11 h 20

Chère Marla,

Et voilà ! Aujourd'hui, c'est le jour du mariage. Malheureusement, la plupart des occupants du Ranch ont le plus grand mal à mordre dans un toast grillé et ils paraissent loin d'être prêts à participer au grand rite de passage. Soirée de bachelorettes et enterrement de vie de garçon sont des traditions vraiment sadiques. C'est un prodige de se marier avec une telle gueule de bois !

La fiancée s'est réveillée en gémissant. Quand elle a ouvert les yeux, je lui ai aussitôt administré deux Advil et un verre d'eau. Elle a observé la pièce autour d'elle d'un air hagard en clignant des yeux, puis elle a saisi les pilules et avalé le verre d'eau avec avidité, comme si elle revenait d'un trek dans le désert.

Pour moi aussi, la nuit a été difficile. J'ai dormi par intermittence et plus d'une fois, je me suis réveillée enroulée dans les draps et en sueur. J'ai ouvert les yeux à 5 heures du matin et je n'arrivais plus à me rendormir. J'étais crevée, mais bien décidée à faire abstraction de la fatigue. Il m'a suffi d'un coup d'œil à ma voisine de lit chauve et aux yeux bouffis pour comprendre qu'il y avait urgence. Elle avait besoin de moi. L'heure était venue de faire appel à la bonne fée du maquillage.

Tu sais mieux que personne comment je suis quand j'ai un projet en tête. Un visage nécessitant une complète transformation est le meilleur des moteurs. Bien sûr, je ne suis pas une maquilleuse professionnelle – je suis plutôt costumière et je ne me vois pas changer de métier –, mais les longues heures passées en coulisses pour raccourcir ou rallonger des ourlets et arranger des perruques m'ont tout appris sur les blushs, l'eye-liner et le rouge à lèvres. J'ai toujours été fascinée par l'art du déguisement. A l'université, je restais en coulisse avec les coiffeurs et les maquilleurs pour apprendre à dissimuler un vilain bouton, coller une moustache, crêper une choucroute ou – mon activité favorite – faire des cils à la Audrey Hepburn qui tiendraient pendant toute la pièce, quelle que soit l'intensité de la scène à jouer. Pour moi, le maquillage a quelque chose de magique. Il peut rajeunir les personnes âgées, transformer des hommes en femmes et inversement. Aujourd'hui, mon job est de transformer une bachelorette chauve, déprimée, à la gueule de bois carabinée, en une jeune mariée lumineuse. C'est un job digne de moi.

Je tends à Joni une tasse de thé noir. Elle s'assied dans le lit pour la boire. Alors qu'elle souffle sur le breuvage pour le refroidir, j'en profite pour l'étudier. Le plus remarquable, ce sont ses yeux. Ils sont absolument magnifiques, d'une teinte qui varie entre la cannelle et le beurre frais, selon la lumière, son humeur ou ce qu'elle porte. Elle a également une très jolie bouche. Ses lèvres sont pleines et pulpeuses – elles supporteront très avantageusement une couche de rouge à lèvres et peut-être une touche subtile de gloss. Elle est à l'évidence très naturelle et je me dois de respecter cela. Ce n'est pas le genre de fille qui fait la fête dans les boîtes de nuit de Bel Air et qui se tartine le visage de fond de teint. Je devrai procéder avec précaution, lui parler de ce que je fais, être douce. Mais dans l'immédiat, nous avons un besoin urgent de concombres pour dégonfler ces

paupières bouffies.

— Je dois ressembler à une vraie loque. Arrête de me regarder, a-t-elle dit en remettant d'un geste machinal ses dreads disparues derrière son épaule. Au contact de son crâne lisse, son visage est devenu tout blanc.

— Oh, non ! C'est pas vrai, je l'ai vraiment fait ! Je croyais que c'était un cauchemar.

— Disons que tu as rafraîchi ta coupe. Pas de panique, c'est très sexy.

Elle a serré sa tasse de thé dans ses mains et m'a observée d'un air incrédule.

— Sexy ? Tu te moques de moi ? Je dois ressembler à une malade du cancer.

— Mais pas du tout ! Et de toute façon, tu peux mettre une perruque si tu veux. Je sais que tu aimes les perruques, tu me l'as dit.

Elle a reposé sa tasse de thé sur la table de nuit.

— Oh, mon Dieu ! J'ai dansé au Tip Top, c'est ça ? Je suis une vraie garce !

— Ce n'est pas vrai ! Tu es une femme complexe qui a un passé. C'est mystérieux, cela te donne un certain piment. Tu n'es pas lisse, tu as du tranchant.

— Ouais, c'est ça, les rasoirs aussi ont du tranchant, comme les couteaux de boucher et les dents de requin. Tu aurais envie d'en épouser un ?

J'ai souri.

— Je suis sûre que ta complexité est justement l'une des qualités que Phil aime le plus.

Elle a paru réfléchir un moment. Puis elle a repris la tasse et a bu une gorgée de thé.

— Quel est le programme de la journée ? ai-je demandé.

C'était une question dangereuse. Je ne voulais pas gâcher ce moment de sérénité, mais comme je venais de me nommer moi-même consultante en beauté, je devais connaître le programme.

— La cérémonie aura lieu à Big River à 15 heures, puis nous reviendrons ici pour la réception. Mon Dieu, je me sens mal !

— Où est ta robe ?

— Dans le placard, a-t-elle répondu d'un air morne qui n'annonçait rien de bon.

Je me suis levée, j'ai traversé la pièce, j'ai ouvert le placard et j'ai sorti la seule robe pendue à l'intérieur qui ne m'appartenait pas. J'avais remarqué sa présence en arrivant mais je n'aurais jamais pensé que ça pouvait être la robe de mariée de Joni. En l'examinant de plus près, mon cœur s'est serré. C'était un de ces modèles assez populaires l'été à la saison des mariages – un modèle assez commun, avec un décolleté arrondi et une vague taille empire. Le bustier était piqué de fleurs et la jupe en biais était faite de mètres de coton blanc. Sur l'une des longues manches évasées au poignet, il y avait une petite tache de vin rouge. Je me suis efforcée de conserver un air imperturbable, mais ce genre de tenue vaguement ethnique représentait ce que je détestais le plus. Voilà pourquoi je ne porte plus aucun vêtement datant d'après 1963.

— Oh, mon Dieu, a dit Joni d'un air effondré, tu la détestes.

— Noon, c'est, euh...

— Je t'en prie, elle est hideuse et tu le sais parfaitement.

— Ce n'est pas tout à fait mon style, mais ce n'est pas moi la mariée.

Elle a commencé à pleurer. J'ai posé la robe au pied du lit et me suis approchée d'elle. Ses larmes se sont muées en sanglots. J'ai caressé doucement son crâne en murmurant des paroles de réconfort. Elle s'est finalement redressée et s'est essuyé les yeux.

— Tout va mal, c'est la malédiction du Ranch.

— Que veux-tu dire ?

Elle reniflait tristement. J'ai fouillé dans mon sac à main et lui ai tendu un mouchoir. Elle s'est mouchée deux fois, puis a commencé à parler d'un air misérable.

— C'était la robe de mariée de ma mère. C'est elle qui veut que je la porte. Je ne sais pas pourquoi j'ai dit oui. Elle est maudite.

— Mais est-ce que tes parents sont toujours ensemble ?

— Oui, et ils ne sont pas fâchés, ils s'entendent plutôt bien. Mais ma mère me rend si triste. Tu ne le devinerais jamais en la voyant maintenant, mais quand elle était jeune, c'était une merveilleuse danseuse. Elle a appartenu à la troupe de Merce Cunningham pendant des années. Et puis elle est tombée amoureuse de mon père, ils ont acheté cette maison et je suis née. Elle a perdu son corps de danseuse, elle a vieilli. Maintenant, elle est molle et bouffie et ne danse plus jamais. La seule activité qui la rapproche le plus du monde artistique, c'est de tricoter des cache-théière à Noël ! Je ne veux pas devenir comme elle. Mais regarde-moi ! a-t-elle lancé, les yeux brillants de larmes, je suis déjà devenue paresseuse. Quand j'ai rencontré Phil, j'ai emménagé à Santa Barbara et j'ai aussitôt arrêté de danser. Ce que je faisais n'était pas vraiment de l'art mais c'était quand même... Je crois que malheureusement, l'histoire se répète, a-t-elle conclu en regardant la robe.

— Ce n'est pas obligatoire, ai-je dit en lui prenant la main et en la serrant pour lui faire part de ma conviction. Pourquoi voudrais-tu que les choses se reproduisent ?

— Je ne sais pas, mais c'est comme ça.

— Résiste !

— Mais ai-je le choix ? a-t-elle demandé en secouant la tête d'un air las.

— Oui !

Je voyais bien qu'elle n'avait pas l'air convaincu. J'ai décidé d'opérer différemment :

— Tu aimes Phil ?

— Oui, je l'aime.

— Alors, n'est-il pas ta responsabilité – par égard pour lui, si ce n'est pas pour toi – de préserver les qualités qui lui ont plu en toi ? Ce que je veux dire, c'est que tu as une personnalité complexe, piquante et sexy. Tu adores l'art et tu as l'esprit de la danse en toi. Qui a dit que tu devais te ramollir simplement pour suivre le modèle de ta mère ?

Elle a fermé les yeux pendant quelques instants et lorsqu'elle les a ouverts à nouveau, ses sanglots ont redoublé. Si je parvenais à rendre son visage présentable, ce serait un tour de force !

— Je ne sais pas Gwen... ce n'est pas aussi simple.

— Nous ne sommes pas nos parents, ai-je dit en la prenant par les épaules et en la forçant à

redresser la tête et me regarder dans les yeux. Tu me crois ? Nous ne sommes pas nos parents, ai-je répété plus doucement en détachant chaque syllabe.

Elle a acquiescé au bout d'un long moment et ses larmes commencèrent à se tarir.

— Oui. Oui, tu as raison. Je dois arrêter de faire ma poule mouillée.

— C'est bien, ai-je dit en me levant en prenant la robe et en la rangeant dans le placard. Maintenant, je ne voudrais pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais il me semble que le jour de son mariage, la mariée doit porter quelque chose de vraiment exceptionnel. Quelque chose qui non seulement serait fabuleusement beau mais qui ferait aussi battre ton cœur. Qu'en penses-tu ?

Elle gardait la tête baissée.

— Mais Gwen, où vais-je trouver une autre robe maintenant ?

— Ne t'inquiète pas de ça. Dis-moi juste une chose, est-ce que j'outrepasse mes fonctions si je me fixe pour mission de te faire de toi la mariée la plus belle et la plus glamour que cette ville ait jamais vue ?

Elle a haussé les épaules.

— Ce n'est pas outrepasser tes fonctions, c'est juste mission impossible.

— Chérie, ai-je dit, tu me sous-estimes.

A plus,
Gwen.

Samedi 20 septembre

16 h 33

Chère Marla,

Mon Dieu !

Pourquoi les mariages rendent-ils les gens si sentimentaux ? Même Phil, qui joue les gros durs et cultive un cynisme néo-punk, pleurait comme une madeleine pendant la cérémonie. D'accord, j'ai versé quelques larmes moi aussi. Est-ce un crime ? Mais ne t'inquiète pas, cela n'a eu aucun effet sur la tenue de mon mascara.

Joni était radieuse. C'était en partie dû au rayonnement de l'amour, en partie au champagne et en partie au gommage que je lui ai suggéré de faire ce matin.

En outre, son maquillage était exquis. J'avais volontairement eu la main légère pour lui donner un aspect très naturel – l'éclat satiné de la félicité.

En ce moment même, je suis allongée dans un hamac sur la colline avec une coupe de champagne, et c'est très agréable. Les convives se promènent dans la campagne, dansent dans l'herbe ou dégustent l'extraordinaire buffet asiatique préparé par la mère de Joni. Le temps est divin – chaud et ensoleillé. Quelques petits nuages pommelés flottent dans le ciel, mais à part ça, je ne vois qu'un immense dais bleu au-dessus de moi. C'est un jour béni des dieux en l'honneur de l'amour – pas la sombre dévotion de personnes mûres mais la folle ardeur des jeunes fous. La brise marine joue dans nos cheveux, l'air véhicule les embruns mêlés d'une odeur de pin et de séquoia.

A propos, aimes-tu mon nouveau journal ? Ce bloc-notes donné par Joni était trop gênant. Coop m'a acheté celui-ci en ville aujourd'hui, après être allé chercher les smokings. Lorsqu'il me l'a donné, il m'a demandé :

— Mais que peux-tu bien écrire là-dedans ?

— L'histoire de ma vie. Tu veux en faire partie ?

Il a souri.

— Ça dépend. Est-ce que je suis le héros avec de gros pectoraux ou un mec de passage ?

— Le jury tranchera. Mais si c'est le critère pour le casting, je trouve que tu as de beaux pectoraux.

Tu sais quoi ? J'ai arrêté de me prendre la tête avec toutes ces questions – « Il m'aime, il ne m'aime pas ». Quelle importance, ce qui s'est passé à Malibu ? Dannika n'a pas dit une seule chose vraie depuis que je la connais. Pourquoi laisserais-je ses insinuations saboter la plus belle relation sentimentale que j'aie jamais eue ? J'ai décidé de faire confiance à Coop, je l'aime et je sais qu'il est honnête. Du moins jusqu'à preuve du contraire – mais avec une vraie preuve. Voir Joni et Phil m'a donné envie d'être courageuse et forte, d'aimer et de suivre mon destin avec cette sorte d'abandon qu'ont les bateaux qui coulent ou les étoiles qui explosent.

Cela dit, faisons un point sur la tenue du jour.

Rapidement : je porte ma robe jaune tournesol sans bretelles avec une ceinture en strass, une veste ajustée, un collier en strass avec boucles d'oreilles assorties, un chapeau ovale à larges bords en castor véritable et, bien sûr, comme d'habitude, ma signature, mes chaussures à talons aiguilles imprimé léopard.

Phil et Coop portaient des smokings classiques avec des queues-de-pie. C'est moi qui ai insisté. J'ai envoyé Coop en ville ce matin chercher une boutique de location. Je n'imaginai pas un instant ma splendide mariée à côté de deux mecs en blazers bon marché en velours ou Dieu sait quelle horreur ! Une de ces choses que mettent les hommes quand on les laisse choisir eux-mêmes leur tenue.

O.K., O.K., Dannika porte une robe en mousseline de soie orange pâle avec un bustier perlé. Je reconnais que ce style flou et court au-dessus du genou met en valeur ses jambes interminables, mais franchement, ce total look est un peu trop Victoria Secret pour mon goût.

C'était juste pour que tu visualises bien les personnages.

Je te parlerai de la robe de Joni dans une minute.

A l'origine, elle n'avait pas l'intention de se cacher jusqu'à ce que tous les invités soient arrivés. Elle pensait les accueillir et rester parmi eux dans sa « chemise de nuit » informelle à boire de la bière comme n'importe quel jour à la plage. C'était l'un des nombreux plans que je devais modifier.

Heureusement, Phil avait trouvé une immense tente de l'armée. Nous l'avons installée près des dunes et j'en ai fait mon quartier général « beauté ». Joni trouvait idiot de se tenir à l'écart de ses invités, mais je lui ai expliqué que c'était nécessaire si elle voulait arriver avec panache. Je voulais que tout soit parfait lorsqu'elle marcherait sur le sable à la rencontre de Phil et qu'elle mettrait sa main dans la sienne. J'avais même dégotté un vieux bonhomme avec un banjo pour pousser une chansonnette ayant quelque ressemblance avec la marche nuptiale.

Je voulais que l'assistance ait le souffle coupé, que les femmes pleurent dans leurs mouchoirs et que les hommes peinent à contenir leur émotion. Tu me connais : s'il y a pour moi une chose sacrée, c'est l'entrée glamour d'une femme.

Te souviens-tu quand je t'ai préparée pour ton premier rendez-vous avec Jean-Paul ? Au programme : vapeur, épilation, masques et lotions. Une heure d'essais pour trouver le bon vernis à ongles. Eh bien, c'était la même chose, puissance douze ! Autant te dire que l'ambiance était assez électrique. Non seulement nous étions pressées par le temps – ce qui d'habitude fait monter la pression –, mais en plus je n'avais pas tous mes outils. Rassembler tous les ingrédients n'a pas été chose facile : blanc d'œuf pour resserrer les pores, avocat pour le masque, ce genre de choses. Heureusement, elle a participé avec enthousiasme car Joni est une fille adepte du bio. En revanche, si je lui avais proposé des échantillons de crèmes plus chimiques, je pense qu'elle aurait moins volontiers collaboré (bien qu'ils soient plus rapides et plus efficaces que les trésors qu'offre la nature).

C'est la robe, tu t'en doutes, qui a constitué le plus grand défi. Un moment, j'ai envisagé de lui prêter mon élégante robe chemisier avec les boutons en strass mais cela n'aurait pas été du meilleur goût, dans la mesure où je l'avais portée la veille et que tout le monde m'avait vue avec.

Et même sans cela, l'effet aurait été plus chic que romantique. J'ai fouillé dans le placard de Joni à la recherche de quelque chose qui aurait pu convenir mais il n'y avait que des vêtements de campagne : jeans déchirés, pantalons en velours côtelé, pull de laine, ponchos effilochés. Elle ne possédait pas la moindre jupe, sans même parler d'une robe, que j'aurais pu transformer.

A la fin, désespérée, mais essayant de ne pas le montrer, je l'ai interrogée sur les tenues de sa grand-mère. Restait-il d'autres choses ? Joni a réfléchi un instant, et finalement, elle m'a dit que s'il restait quelque chose, je le trouverais dans le grenier de la maison de ses parents. Elle m'a expliqué comment m'y rendre. J'ai enfilé les bottes de sa grand-mère et dès que j'ai été hors de vue, je me suis mise à courir sur la route poussiéreuse jusqu'à en avoir mal aux poumons. En arrivant à la vieille ferme finlandaise, la mère de Joni a paru surprise de me voir. Je lui ai expliqué la raison de ma présence et dès que les mots ont franchi mes lèvres, j'ai compris mon erreur.

— Mais Joni a déjà une robe ! La mienne !

— Oui, euh, bien sûr, mais elle a une tache. Du vin rouge. Nous avons tout tenté pour la faire partir, mais rien n'a marché.

Ce qui n'était pas tout à fait un mensonge.

— Oh, cette tache ? Je crois que c'est moi qui l'ai faite. Mais quelle importance ? Personne ne la verra !

Elle a repoussé quelques mèches grises qui pendaient devant ses yeux. J'essayais de l'imaginer en danseuse professionnelle. Ses seins affaissés et son estomac protubérant étaient moulés dans un vieux sweat bon marché portant sur le devant le logo d'une entreprise du bâtiment. En dessous, un caleçon en polyester collait à ses hanches et à ses cuisses pleines de bourrelets.

Je me suis interrogée sur les miracles que pourraient accomplir sur ce visage ridé et couperosé un fond de teint léger, dans la bonne tonalité, avec un rouge à lèvres adapté à sa carnation.

J'ai pris une inspiration profonde avant de me jeter à l'eau.

— Mme Greenfield, je vais être franche avec vous. C'est un jour important et Joni mérite d'être éblouissante. Je suis certaine que votre robe était splendide sur vous, mais elle doit porter quelque chose qui reflétera sa propre personnalité. C'est pourquoi j'ai besoin d'accéder à votre grenier. Je n'en ai que pour quelques minutes.

Elle a paru décontenancée par ma fougue mais m'a laissée entrer.

— Etes-vous sûre que cela en vaut vraiment la peine ? Une robe est une robe, après tout.

J'ai eu du mal à garder un sourire poli. Une robe est une robe ? Où les gens vont-ils chercher des idées aussi fausses ?

— Trouver la robe parfaite tient du miracle.

Elle m'a regardée bizarrement, puis m'a désigné l'escalier. Elle s'est excusée de ne pas m'aider, elle avait encore beaucoup de choses à préparer pour le buffet. Je l'ai rassurée en lui disant que ce n'était pas du tout un problème. Tu sais combien j'aime chiner toute seule dans les marchés aux puces ou chez les brocanteurs. J'ai eu un peu peur de l'avoir choquée, mais je me suis dit que blesser l'orgueil d'une mère n'était pas cher payé pour la beauté ressuscitée de Joni.

Au milieu d'un amas de chaises et de caisses poussiéreuses, j'ai fini par trouver, au bout de dix minutes, la fameuse malle à bateau décrite par Joni. En la voyant, j'ai su le potentiel que je pourrai en tirer et mon cœur s'est mis à sautiller, tel un oiseau sauvage dans une cage. Un petit cadenas en cuivre fermait le couvercle, mais grâce à mon épingle à cheveux magique, le trésor était à moi ! C'étaient bien les affaires de Granny – je reconnaissais l'élégance discrète des bottes extraordinaires que j'avais sur moi. Entêtée par l'odeur suave et féminine qu'exhalaien les soies, les mousselines et les fourrures, j'ai déplié chaque pièce l'une après l'autre avec le plus grand soin. Il y avait des étoles en vison, des gants en satin, des robes en soie et des blazers en laine. Il était évident que cette malle contenait les objets les plus précieux de la garde-robe – la quintessence d'une vie entière passée à aimer les vêtements de qualité. Les tenir entre mes mains me faisait entrer dans l'intimité de celle qui les avait portés et je les rangeai soigneusement après les avoir admirés avec le respect d'un archéologue découvrant des bijoux antiques. La dernière pièce de la malle était une simple robe en soie ivoire. Aux genoux, sans manches, avec la taille ajustée et une subtile forme trapèze. J'adorais le col bateau et les minuscules perles brodées le long du corsage et de l'ourlet. C'était tout Joni, ou plutôt, Joni comme je l'imaginai, libérée de ses tresses rasta et de ses ponchos mexicains. J'ai porté la robe à mes narines et j'ai inhalé profondément, remerciant les dieux de l'antiquité pour cette trouvaille exceptionnelle.

Des heures plus tard, lorsque Joni a émergé de la vieille tente militaire, moi qui avais été à ses côtés jusqu'à la dernière minute, j'ai fait comme tout le monde, je l'ai contemplée bouche bée.

Elle était magnifique. La courbe nue de son crâne rehaussait la beauté pure de son visage, de ses pommettes, de ses yeux, de ses lèvres. Le lustre soyeux de la robe et l'éclat de sa peau donnaient l'impression qu'elle était illuminée de l'intérieur. Avançant vers Phil, pieds nus dans le sable, éclairée par les rayons du soleil, elle était lumineuse.

En voyant son sourire serein, je me suis dit que personne n'aurait pu deviner la teneur de la conversation que nous venions d'avoir.

JONI : Je ne peux pas – mon Dieu ! – que suis-je en train de faire ?

MOI : Ecoute, bébé, nous ne sommes pas nos parents. Tu comprends ?

JONI : Je refuse de grossir.

MOI : Personne ne te demande de grossir.

JONI : Zut ! Sors et dis-leur que je ne peux pas faire ça.

MOI : O.K. Encore une fois : nous ne sommes pas nos parents. Nous sommes libres. Maintenant, tu vas respirer profondément.

JONI : Je n'arrive pas à respirer.

MOI : Tu inspires et tu expires. Voilà, comme ça.

JONI : Et s'il ne m'aimait pas vraiment ? Si ça se trouve, il ne le sait même pas. Les hommes ne savent jamais ce qu'ils ressentent.

MOI : Joni, tu es rentrée ivre morte cette nuit après avoir dansé à moitié nue sur un bar et tu lui as vomi dessus. Sais-tu ce qu'il a dit ? Il a dit : « Ça, c'est ma nana ! » Ne viens pas me dire que ce mec ne t'aime pas !

JONI : Non, tu as raison, je suis une mauviette.

MOI : Bon, alors on y va.

JONI : O.K., O.K., O.K. Je suis prête.

MOI : Gentille fille !

JONI : Merde !

Alors qu'elle rejoignait Phil sous la tonnelle en bois flotté, il n'y avait plus ni doute ni stress. J'étais tellement soulagée. Même la nuit dernière, quand elle était paniquée et faisait n'importe quoi, je m'étais fiée à mon instinct. Je croyais qu'elle avait le désir sincère de passer sa vie avec Phil. Si je ne l'avais pas cru – au plus profond de moi – je ne me serais pas éreintée à la rendre éblouissante.

La cérémonie a été magnifique. Il y a plus d'inspiration à Big River que dans n'importe quelle église. Cette immense plage a quelque chose de théâtral. Elle est bordée d'un côté par la Navarro River et de l'autre par des falaises escarpées et érodées. A la place du prêtre, Joni et Phil avaient choisi d'être mariés par une vieille dame élégante couronnée d'un halo de cheveux gris frisés et vêtue d'une robe pourpre. Coop se tenait aux côtés de Phil en tant que premier garçon d'honneur. Il était sexy en diable dans son habit, un peu juste toutefois pour sa carrure. Les demoiselles d'honneur de Joni étaient Miranda et Portia. Elles portaient une robe semblable en soie verte dont la couleur faisait ressortir leur teint de rousses. On aurait dit des sirènes. Joni a lu un poème superbe qu'elle avait écrit elle-même. Je ne me souviens pas de tout, mais ces quelques mots sont restés gravés dans mon esprit :

En amour, on ne peut pas faire d'erreur

Nous semons l'amour comme des fleurs

Belles

Fragiles

Mortelles

Des confettis qui s'éparpillent.

Puis ils se sont embrassés et la foule a applaudi longuement. Quelqu'un a lancé un chapeau en l'air. Le joueur de banjo a entamé un air rapide et jubilatoire qui avait d'étranges ressemblances avec *Ice, ice, baby*. Un couple de mouettes planait en larges cercles autour de nos têtes. A côté de moi, Dannika a essuyé une larme du revers de la main. Je lui ai tendu mon mouchoir et elle s'est mouchée dedans. Très fort. Puis elle me l'a rendu.

Merci.

— Je ne me marierai jamais, a-t-elle dit, mais c'est sacrément beau !

J'ai acquiescé, j'étais d'accord avec elle – avec l'appréciation esthétique, pas le « Je ne me marierai jamais ». J'ai trouvé un petit coin de mouchoir encore propre pour me tamponner les yeux. La foule s'est ensuite lentement dispersée. Joni et Phil étaient assiégés par les invités qui voulaient leur présenter leurs félicitations. Coop s'est frayé un chemin jusqu'à moi. Il m'a serrée si fort contre lui que j'ai décollé du sol. Il m'a tenue ainsi durant un long moment, mes orteils dansant à quelques centimètres au-dessus du sol, nichée contre lui, respirant son odeur avec délice. Avec le bruit des vagues et les cris des mouettes, je serais bien restée là toute ma vie. Lorsqu'il m'a

reposée, je lui ai demandé :

— C’était pour quoi ?

— Pour tout, a-t-il répondu. Tu es un génie. Tu le sais, n’est-ce pas ?

— Un génie ? Vraiment ?

— Evidemment. Qui d’autre que toi aurait pu transformer la bande de racailles que nous sommes comme tu l’as fait ?

— Gwen ?

Je me suis tournée et me suis retrouvée face à mon père, main dans la main avec Kelly.

— Nous retournons vers la maison, tu fais quelques pas avec nous ?

— Oh, euh, je vais sans doute donner un coup de main pour tout ranger ici. Et, euh, papa, je voudrais te présenter Coop, mon petit ami.

La matinée avait été tellement endiablée que j’avais oublié de parler de mon père à Coop.

Celui-ci nous a regardés tour à tour d’un air interloqué. Mon père l’a détaillé les sourcils froncés, avec l’air d’un père inquiet pour sa fille. Ce qu’il a vu a dû le rassurer parce qu’il a tendu à Coop sa grande main que celui-ci a serrée fermement. Cela faisait tellement viril que j’ai eu envie de rire. Mais je me suis souvenue à temps qu’il me fallait terminer les présentations.

— C’est mon père, Martin et sa...

J’ai hésité une seconde.

— Fiancée, a répondu Kelly en boutonnant son manteau.

— Fiancée, ai-je répété la voix un peu rauque, c’est Kelly.

Mon père a échangé un regard avec moi. Le sien disait :

Toi ? Marié ?

Le sien répondait :

Que veux-tu que je dise de plus ? Je suis amoureux.

— Ravi de faire votre connaissance, s’est exclamé Coop. Eh bien, je n’étais pas au courant !

Je ne sais pas très bien ce que Coop ignorait – que j’avais un père ou que celui-ci était présent aujourd’hui ou qu’il allait épouser cette brunette aux yeux de chat ? Je préférerais ne pas explorer davantage ces différentes hypothèses.

— Bien, j’imagine qu’on se reverra tout à l’heure.

Mon père nous a salués, puis nous a souri avant de s’éloigner sur la plage en direction du parking.

Coop les a observés un instant.

— Avais-tu dit que ton père serait là ?

— Je suis tombée sur lui cette nuit.

— Que font-ils ici ?

— Il me semble que Kelly est une amie des parents de Joni. C’est une étrange coïncidence, c’est

certain.

Il m'a regardée attentivement.

— Est-ce que tu ne... détestais pas ton père ?

Depuis trois mois que nous sortons ensemble, je n'avais raconté que le minimum : le divorce de mes parents, ma rancune envers mon père, notre absence de relations depuis des années.

— C'est... euh, plus compliqué que cela.

Son regard s'est adouci et il m'a caressé le visage.

— Tu me promets que tu me raconteras tout un jour ?

Je me suis contentée de hocher la tête.

Parce que tu sais, j'ai envie de le lui dire. J'ai envie de lui raconter le jour où j'ai capturé un papillon monarque dans un bocal à conserves, fermé soigneusement le couvercle et pleuré quand il est mort. J'ai envie de lui parler du jour où j'ai eu le courage de monter en haut du grand plongeur, avant d'en descendre en me faisant pipi dessus. Je veux lui parler de ces années où j'étais proche de mon père, juste après le divorce, mais avant de me fâcher avec lui. Lui raconter la fois où il m'a appelée d'un village de yourtes en Arcata ou d'une hutte en paille à Ashland et où nous avons échangé des secrets. Je veux tout lui dire de la fille que j'étais avant de le rencontrer et je veux tout savoir de lui aussi.

L'un dans l'autre, les choses semblent prometteuses (je touche du bois).

Des petites bulles et de l'amour.

Gwen.

Samedi 20 septembre

18 heures

Chère Marla,

O.K., ma fille, commande un autre café parce que tu as besoin de prendre des forces avant de lire ce qui va suivre. Quand tu auras lu cette lettre, tu me renieras. Je suis un désastre en amour, mon cœur est aussi sec qu'un petit pois racorni. Les plus secs, tu vois ce que je veux dire ? C'est peut-être un truc de fille unique. Je n'ai jamais appris à partager.

Mais encore une fois, c'est vraiment une garce.

Quand je t'ai laissée, je flottais sur un petit nuage rose de bulles de champagne et de pur optimisme. Ma petite musique intérieure chantonnait *Une soirée enchantée* et j'étais persuadée que Coop et moi étions destinés à vivre soixante ans de douceur et de béatitude monogames. J'avais déjà emménagé dans notre appartement chic et très rétro, que j'avais meublé avec soin (au passage, je note avec plaisir que son fauteuil de cuir rouge est du meilleur effet à côté de mon canapé de soie crème) et j'avais déjà baptisé nos enfants (Audrey et Clark, évidemment).

C'était avant que je pénètre dans la cuisine.

Et que je les voie.

Dans les bras l'un de l'autre.

Enlacés.

— Je t'aime, Coop, murmurait la vipère contre son épaule.

— Je t'aime aussi, bébé. Je serai toujours là pour toi.

Je regardais le touchant tableau, paralysée d'horreur. Ils se tenaient de profil devant l'évier. Elle avait les yeux fermés et pressait sa joue contre le revers de sa veste. Il regardait vers la fenêtre. Elle a dû sentir ma présence parce qu'elle a ouvert les yeux. Mais elle n'a pas bougé d'un pouce. Elle est restée blottie dans ses bras en me fixant d'un regard glacial.

J'ai interrompu leur charmante scène d'affection par des mots tranchants :

— Combien de temps croyez-vous que je vais encore pouvoir supporter cela ?

— Gwen !

Il a relâché son étreinte mais ne s'est pas dégagé comme un homme pris la main dans le sac. Il s'est tourné vers moi avec une nonchalance en décalage grotesque avec le torrent de boue toxique qui envahissait mon être tout entier.

— Un problème, chaton ?

— *Un problème, chaton ?* ai-je répété d'une voix aiguë que je ne reconnaissais même pas moi-même. J'arrive dans cette pièce, je vous trouve enlacés, et tu restes planté là comme si tout était normal ?

Dannika, la peau de vache traîtresse, serrait les lèvres pour s'empêcher de rire. J'ai pris sur moi

pour ne pas lui arracher les yeux. Coop a fait un pas vers moi, mais j'ai reculé.

— Cela peut te paraître, comment dire, suspect, mais il n'y a rien ici dont je puisse avoir honte.

— Les amis s'embrassent parfois, tu sais, a dit Dannika comme si elle s'adressait à une gamine idiote. Ça arrive.

— Tu as passé tout le week-end à me provoquer !

— Te provoquer ? a-t-elle demandé les yeux écarquillés de surprise.

— Oh, toi, je t'en prie ! J'ai essayé d'être sympa, mais pour l'amour de Dieu, tu es une misérable garce et tu tournes autour de mon petit ami.

Elle m'a adressé un sourire suave et condescendant.

— Désolée que tu le prennes comme ça.

— Je t'en prie, Dannika, ton sourire est aussi faux que tes seins.

Coop a levé la main.

— Oh, Gwen, calme-toi !

— Non, je n'ai pas l'intention de me calmer, O.K. ? Qu'est-ce que tu crois, Coop, que je vais rester tranquillement à t'attendre pendant que tu fais des câlins avec cette harpie ?

Il a passé une main dans ses cheveux.

— Ecoute, je ne sais pas ce que tu as cru voir... J'ai seulement pris Dannika dans mes bras.

— Ah, oui ? Comme à Malibu ?

Il a blêmi.

— Qu'est-ce que Malibu vient faire ici ?

Dannika a secoué la tête.

— J'ai eu beau lui répéter que nous n'avons jamais été que des amis, elle fait une fixation.

— menteuse ! ai-je hurlé.

— J'ai manqué quelque chose ? a demandé Coop en nous observant à tour de rôle.

— Dannika prétend que vous avez passé un week-end très chaud à Malibu, selon ses propres mots, c'était torride.

Coop s'est tourné vers elle.

— De quoi parle-t-elle ?

— Délire de nana.

— Tu répètes encore ça et je..., ai-je grondé en me tournant vers elle d'un air menaçant.

— Gwen ! s'est exclamé Coop en s'interposant entre nous deux. Ecoute, Danni et moi on est simplement des amis, je te le jure !

— Oh, vraiment ? Tu devrais alors essayer de le lui dire à elle !

— Tu vois, c'est ce que je te disais, a dit Dannika à Coop d'un air entendu.

Coop s'est contenté de secouer la tête. J'avais les tempes bourdonnantes et je commençais à transpirer. Une grosse femme dans une robe fleurie a ouvert la porte et passé la tête mais en nous

voyant, elle a fait marche arrière.

— Quoi ? De quoi parliez-vous ?

Dannika a regardé Coop.

— Tu veux vraiment passer ta vie avec une fille qui ne supporte pas une embrassade ?

Il l'a regardée d'un air menaçant.

— Elle est énervée, Danni, arrête.

— Alors maintenant, vous parlez de moi à la troisième personne ?

Ma voix montait de plus en plus dangereusement dans les aigus. Dannika a répondu comme si je n'étais pas là.

— Tu devrais y réfléchir à deux fois.

Elle a pris sa coupe de champagne, est passée entre nous deux et est sortie de la cuisine. Je mourais d'envie de la saisir à bras-le-corps, de la jeter par terre, de serrer mes doigts autour de son cou jusqu'à ce qu'elle demande grâce. Mais je me suis retenue.

Je commençais déjà à éprouver ce sentiment d'angoisse et de mal-être que l'on éprouve lorsqu'on s'est laissé aller. Comme ce jour honni où je suis descendue du plus haut plongeoir, les jambes couvertes de pipi.

Coop a soupiré.

— Tu ne me fais pas du tout confiance, n'est-ce pas ?

— C'est une menteuse hypocrite...

Il m'a prise par les épaules.

— Oublie-la une seconde. Je te parle de nous deux, toi et moi.

— Coop, on n'est pas deux parce qu'elle est toujours dans le tableau.

Il a reculé d'un pas.

— Elle est dans le tableau, c'est un fait. Je suis désolé mais c'est mon amie.

— Tu la fais toujours passer en premier ! ai-je dit d'une voix puérile.

J'ai essayé de me dire *Stop !* mais c'était trop tard.

— Je ne peux pas renoncer à une part importante de moi-même juste pour te faire plaisir. Ça ne marcherait pas.

J'ai insisté tout en sachant que ce que je disais était stupide et déraisonnable, mais je n'y pouvais rien, j'étais totalement hors de moi.

— Tu dois choisir ! Qui est la plus importante pour toi, Coop ? Elle ou moi ?

— Gwen, ne fais pas ça.

— Je t'ai posé une question.

Ses yeux se sont assombris, ils sont passés d'un vert clair à un vert opaque que je n'avais jamais vu.

— J'ai entendu.

— Et ?

— Vous comptez autant l'une que l'autre. Beaucoup. De façon différente.

— Différentes mais égales ? C'est ça ? ai-je demandé d'une voix criarde.

Nos regards se sont heurtés et j'ai vu son visage passer de la frustration à la résignation.

— Gwen. Si je dois renoncer à mes amis pour toi, alors c'est que tu n'es pas celle que je croyais.

Sortie du bel homme en colère.

Je suis restée là, la bouche sèche, les joues brûlantes. Que venait-il de se passer ? Mon cœur battait la chamade, je le sentais résonner dans tout mon corps. J'ai couru vers la porte,

— Coop, attends !

Mais il s'était déjà fondu parmi la foule des invités. Tétanisée, j'ai senti des dizaines de paires d'yeux fixés sur moi. Sur la terrasse, avec l'auvent au-dessus de ma tête, j'étais comme sur une scène. Ils avaient forcément tout entendu et ils m'observaient comme un insecte étrange. Deux ados sont passés en gloussant, deux vieilles dames toutes ridées ont hoché la tête d'un air entendu. Joni m'a adressé un regard de sympathie. La grosse femme en robe fleurie m'a lancé :

— Jésus, ma fille, ne reste pas plantée là, rattrape-le !

Je me suis mise à courir en zigzag au milieu de la foule à la recherche de Coop, mais en arrivant en haut de la colline, je suis entrée en collision avec quelqu'un qui était en travers de mon chemin.

— Gwen ! s'est exclamé mon père qui, par ma faute, venait de renverser son verre de vin sur sa chemise.

Il s'est épongé avec une serviette en papier avant de me demander d'un air plus amusé que coléreux :

— Tu es pressée ?

— Je... Oui, mais...

Coop était maintenant hors de vue. J'étais ivre d'un cocktail fait d'adrénaline, de rage, de remords et de panique. Je n'arrivais plus à réfléchir normalement.

— Merde ! ai-je dit avec lassitude.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? a-t-il demandé en posant sa main sur mon bras.

Ce contact m'a fait monter les larmes aux yeux. Je me suis tournée vers lui.

— Tu veux que je te dise ce qui ne va pas, papa ? ai-je dit sur un ton qui ne présageait rien de bon – au point qu'un couple qui passait à proximité a préféré changer de direction. Je vais te le dire. Neuf ans, milieu de la nuit, plantée devant la porte d'une inconnue pendant que maman pleure et implore l'homme qui est à l'intérieur de quitter sa traînée et de ramener son cul à la maison avec sa femme et sa fille. Ça te rappelle quelque chose ? Oh, mais je suppose que tu n'as aucun problème avec ça ? C'est juste quelque chose de normal pour toi ! Les anarchistes ne croient pas en la monogamie. Et tu sais quoi ? Ta petite expérimentation dans le domaine de l'amour libre m'aura coûté le seul homme qui avait de la valeur à mes yeux.

O.K., je sais que la connexion était subtile mais j'étais incapable de raisonner avec logique dans

un tel état de nerfs.

— Gwen, ma chérie, pas ici, ce n'est pas l'endroit.

Kelly s'approchait de nous avec une flûte de champagne dans une main et une assiette de nourriture dans l'autre. Je voyais mon père lui lancer des regards nerveux.

— Super, ai-je aboyé, ton égoïsme m'a rendue jalouse, anxieuse et... Tu veux peut-être que je parle moins fort pour que ta petite amie ne m'entende pas ? C'est tout à fait toi, papa. C'est toi tout craché !

Je suis partie en courant. Je ne savais pas où j'allais, je courais le plus vite possible, loin des visages inquiets, des tables chargées de victuailles, des musiciens et des bandes de gamins qui s'amusaient à tourner sur eux-mêmes pour s'étourdir.

L'air se rafraîchissait et ma robe sans bretelles agrémentée de ma petite veste était un maigre rempart contre la brise du soir, mais cela m'était égal. J'ai quitté le chemin poussiéreux et j'ai pénétré dans la forêt. Le sol inégal m'a forcée à ôter mes talons hauts. Une fois suffisamment éloignée pour être invisible de tous, je me suis appuyée contre un chêne et j'ai sangloté pendant cinq bonnes minutes. Le tronc était gros et solide, les branches dessinaient un réseau de branchages inextricables au-dessus de moi. Sous mes doigts, la mousse était épaisse et spongieuse. Cela me rappelait la barbe de mon père avec laquelle je jouais quand j'étais petite. Voilà des années que je n'y avais pas pensé.

— Hé !

Je me suis retournée pour apercevoir Joni, qui traversait la forêt telle une nymphe dans le soleil couchant.

— Hé, toi-même, ai-je répondu en reniflant.

Elle s'est rapprochée, a tendu sa petite main et a enlevé une mèche de cheveux qui barrait mon visage. J'ai respiré l'odeur de la lavande que je l'avais forcée à utiliser. Elle avait dit qu'elle détestait le parfum mais je l'avais convaincue qu'elle devait être parfumée pour sa nuit de noces. Elle me regardait avec ses yeux de biche et j'ai senti les larmes poindre à nouveau.

— Que se passe-t-il ? Chut, a-t-elle ajouté en me prenant dans ses bras.

— Non ! Je ne veux pas mettre du maquillage sur ta robe !

— D'accord, d'accord, dis-moi ce qui se passe alors.

Comme je reniflais, elle a sorti mon mouchoir de ma poche et a essuyé mes yeux barbouillés de mascara. Je me suis laissé faire comme une enfant.

— J'ai fait une scène. Euh, en fait deux scènes. Dans les dix dernières minutes.

Elle a eu l'air impressionnée.

— Je n'en ai vu qu'une, et seulement en partie.

J'ai ri, mais mon rire ressemblait davantage à un sanglot étranglé.

— Je suis une idiote !

— Non, ce n'est pas vrai. Que s'est-il passé ?

— Les choses m'ont échappé. A cause de Dannika. Euh, j'aurais voulu la tuer... C'est à lui que

j'aurais dû faire confiance. Pourquoi l'ai-je obligé à choisir ? C'est tellement puéril !

— Gwen, il va falloir que tu reviennes un peu en arrière pour que je comprenne.

Alors je lui ai tout raconté. Dannika dans les bras de Coop, notre crêpage de chignon puis mon ultimatum. C'était tellement ado et dramatique. Je n'arrivais pas à croire que j'avais pu dire une chose pareille. Tu me connais. J'aime faire de l'effet. Et malgré tout, je garde toujours le contrôle de la situation afin qu'un évanouissement, une bagarre ou une crise de nerfs ne froisse aucunement ma tenue de scène. Lorsque je me remémore la scène de la journée – celle où j'ai crié contre mon père, je me sens encore plus honteuse. Je veux dire – bon sang ! – c'était l'occasion idéale de vider tout mon sac. Mais était-il vraiment honnête de résumer le passé à une simple partie de jambes en l'air qui avait eu lieu vingt ans auparavant ? Ça n'avait rien à voir avec la réalité et au fait qu'il découchait sans cesse. Et même si c'était le cas, n'est-ce pas plutôt à ma mère que j'aurais dû en vouloir, elle qui m'avait entraînée en pleine nuit sous les fenêtres de la maîtresse de mon père ? Cette nuit que j'aimerais tant effacer de ma mémoire et qui me hantait toujours.

Joni me regardait en silence, les yeux écarquillés, impressionnée, je le suppose, par ma stupidité. Je me sentais affreusement mal. C'était sa journée et nous étions là, à remâcher ma rancœur alors que nous aurions dû être en train de trinquer avec les autres invités. Je lui ai présenté mes excuses qu'elle a aussitôt balayées d'un revers de la main.

— C'est incroyable, Gwen. Combien de temps as-tu attendu pour te confronter à ton père ?

— Que veux-tu dire ?

— Tu viens de lui dire à quel point il t'a fait souffrir dans le passé. C'est tout de même une révélation.

— Alors pourquoi est-ce que je me sens comme une sale gosse qui a gâché l'anniversaire de sa copine ?

Elle a ri.

— Chaque mariage a son petit scandale. Sinon, personne ne s'en souviendrait !

— Tu t'en souviendras, ai-je dit en touchant le bout de son nez de mon index.

Elle m'a fait un grand sourire.

— Tu as raison. Je m'en souviendrai toute ma vie. Et rien de tout cela ne serait arrivé sans toi.

— Ce n'est pas vrai.

— Oh, si ! Tu as été mon coach. J'étais prête à jeter l'éponge et tu m'as complètement remise sur les bons rails. Sérieusement. Merci.

— Ce n'était pas très difficile.

— Oh, si, mais je n'en discuterai pas avec toi parce que je sais que tu es têtue comme une mule. Prête à y retourner ? a-t-elle ajouté en montrant la direction de la maison.

J'ai soupiré et j'ai machinalement touché mon journal intime dans ma pochette.

— Je crois que je vais prendre quelques minutes pour recouvrer mes esprits. Est-ce que mon maquillage est fichu ?

— Pas du tout. Mais il me semble que tu as besoin d'une nouvelle couche de rouge à lèvres.

Voyez-vous ça ! Une demi-journée de coaching et la voilà devenue experte en maquillage !

J'étais incapable de rejoindre la foule des invités. Aucun rouge à lèvres ne pourrait effacer la honte que je ressentais. J'avais laissé le démon aux yeux verts prendre possession de mon âme et je me sentais salie et totalement stupide. Joni est restée encore quelques instants avec moi dans l'ombre grandissante de la nuit, colorant son crâne nu d'une ombre bleutée.

— Ecoute, a-t-elle dit au bout d'un long moment. Je vais te répéter ce que tu m'as dit toi-même. D'accord ?

J'ai acquiescé, devinant ce qui allait suivre.

— Nous ne sommes pas nos parents, a-t-elle déclaré en prononçant chaque mot lentement. Dois-je le répéter encore ?

— Non, ai-je murmuré, j'ai compris.

— C'est bien. Ne sois pas trop longue, d'accord ? Nous allons bientôt couper le gâteau.

— Merci.

— C'est un renvoi d'ascenseur, a-t-elle ajouté avec un clin d'œil.

Lorsqu'elle est partie, j'ai sorti mon journal et je me suis mise à écrire. Avec la chance que j'avais, j'allais mettre de la résine sur ma robe. Un détail humiliant à ajouter à une journée riche en événements destructeurs pour mon ego.

J'espérais que ma confession me permettrait d'y voir plus clair. Mais à présent, je n'en suis plus très sûre. J'ai bien peur au contraire que revivre ici mon fiasco sentimental m'ait davantage embrouillé l'esprit et ne m'embarrasse encore plus. En fait, Dannika a tout fait pour que cela se produise – elle est véritablement diabolique –, mais Coop ne méritait pas mes menaces mesquines. Que se serait-il passé s'il m'avait obligée à choisir entre toi et lui ? Je l'aurais aussitôt largué. (Bon, d'accord, j'aurais d'abord fait l'amour sauvagement avec lui !)

Je vais conclure. Apparemment, j'ai un programme chargé d'excuses rampantes.

Ta stupide amie,

Gwen.

Samedi 20 septembre

Minuit

Chère Marla,

Lorsque je suis enfin sortie du bois, la plupart des invités étaient déjà assis. Quelqu'un avait disposé sur l'herbe de la prairie une dizaine de grandes couvertures de pique-nique, toutes de couleurs différentes. La scène était magnifique. Sous l'effet du champagne, les convives avaient les joues rosées et les yeux brillants. Il y en avait pour tous les goûts – brochettes pour les carnivores, tofu pour les herbivores – avec en accompagnement couscous et haricots verts à l'ail. Des ados aux cheveux blonds se baladaient çà et là, des gamins mal assurés sur leurs jambes titubaient à leur suite, des bébés babillaient. Des moucheron et des libellules aux ailes iridescentes tournoyaient dans l'air. J'étais tellement à fleur de peau que j'avais les yeux embués de larmes à la simple vue de ce merveilleux tableau champêtre.

Joni m'a vue arriver et s'est approchée de moi d'un air inquiet.

— Est-ce que tu vas bien ?

— C'est tellement fraternel... et tellement beau ! me suis-je écriée avec un grand geste de la main englobant le paysage.

Je savais que cela ne voulait pas dire grand-chose, mais Joni m'a prise au sérieux.

— Je sais, c'est beau, c'est vrai. Ecoute, que dirais-tu d'un verre ?

— Oui, je te remercie.

Nous nous sommes dirigées vers les deux longues tables qui tenaient lieu de bar où Ohm versait du champagne à des jeunes filles nubiles qui lui tournaient autour d'un air enamouré. Elles essayaient d'attirer son attention mais il se contentait de leur sourire. J'ai remarqué qu'il avait mis son « alliance » en évidence, mais cela les faisait glousser encore davantage. N'est-ce pas notre histoire à tous ? Nous sommes irrésistiblement attirés par ceux ou celles qui ne sont pas faits pour nous et qui nous briseront le cœur. Il a poussé un soupir de soulagement en nous voyant approcher, a servi le verre qu'une main lui tendait et s'est écrié :

— Voici notre déesse de la monogamie et la demi-déesse Gwen.

Les filles se sont retournées et, comprenant qu'elles ne pouvaient rivaliser avec la mariée, se sont écartées à regret.

— Comment ça, je ne suis qu'une demi-déesse ? ai-je protesté auprès d'Ohm qui m'a tendu la plus jolie des flûtes, remplie du plus joli liquide doré que j'aie jamais vu.

— Ne fais pas ta sale gosse. Tu sais que ça porte malheur de vouloir éclipser la mariée.

— Ce n'est pas possible, ai-je répondu en souriant à Joni, elle est inégalable.

Notre verre à la main, nous nous sommes promenés et avons étudié l'ordonnancement du dîner. Coop n'était pas en vue. Ni Dannika. Je l'admets, ça m'a fait mal au cœur pendant un quart de seconde avant que je me reprenne.

Plus de jalousie.

Après tout, c'était à cause de la jalousie que j'en étais arrivée là. Certes, Dannika avait tout fait pour attiser le feu, mais je ne pouvais pas la rendre responsable de tout. Je m'étais montrée méfiante et soupçonneuse depuis le début, et je savais que je traînais derrière moi une longue tradition de ruptures. Combien de fois avais-je autrefois rompu simplement parce que mon partenaire avait osé regarder une autre femme ? C'était un défaut tragique, et si je voulais dépasser le cap fatidique des trois mois, avec qui que ce soit, je devais me ressaisir. J'ignorais si je pouvais encore sauver ma relation avec Coop, mais je l'espérais du fond du cœur. C'était le premier homme qui me donnait envie de changer. S'il me larguait, je n'aurais qu'à m'en prendre une fois de plus à ma jalousie malade.

— Gwen ? Gwen ?

— Euh ?

Joni me regardait d'un air inquiet.

— Tu as l'air ailleurs. Es-tu sûre que tu vas bien ? Tu veux t'allonger, te reposer quelque part ?

— Non, pas question, tu es folle ? C'est ton mariage ! Je n'ai aucune envie de rater ça.

— Je ne vois pas Coop, a-t-elle dit d'un air désolé, veux-tu t'asseoir avec Phil et moi ?

— Bien sûr, j'en serais honorée.

Nous nous sommes servis au buffet avant de nous diriger vers la couverture bleu saphir où Phil nous attendait en buvant une Corona. Je n'avais pas fait attention à l'homme avec qui il parlait avant d'être à un mètre de lui. Il était trop tard pour faire machine arrière. C'était mon père, apparemment plongé dans une conversation animée avec Phil. Plutôt mal à l'aise – mais décidée à tourner la page – je me suis assise, sans un mot. Mon père a jeté un coup d'œil à Joni, puis son regard s'est posé sur moi.

— Salut, comment ça va ?

Il y avait quelque chose de vulnérable dans les rides autour de ses yeux ainsi que dans la courbe de ses lèvres. C'était sans doute dû à la faim, au manque de sommeil ou encore aux petites bulles, mais à cet instant, je me suis sentie proche de lui. Il était humain, il faisait des efforts. D'accord, il avait tout bousillé et n'était pas un père modèle, mais j'avais la conviction qu'il m'aimait. Pendant que je m'employais à le haïr et que je refusais de lui parler au téléphone, je me refusais à moi-même le plaisir d'avoir un père.

— On fait aller. Et toi ?

Il a secoué la tête et a esquissé un petit sourire avant de dire :

— Ça a été mieux. Mais j'ai aussi connu pire.

— Salut, Gwen, a dit Phil en sortant son paquet de cigarettes. Je viens de faire connaissance avec ton vieux père, tu ne m'avais pas dit que tu descendais d'un anarchiste.

— Oui. C'est vrai.

Mon père et moi avons échangé un regard.

Le sien disait : « Je n'ai jamais voulu te faire de mal. »

Le mien répondait : « Je m'en sortirai. »

— Ce mec est explosif ! s'est exclamé Phil, tout excité et sans doute un peu saoul.

Il a allumé sa cigarette et a dit à Joni :

— C'est lui qui a écrit *Pas de prière pour les politiciens* et *Le Guide de l'anarchiste au XXI^e siècle*. Que cet homme soit présent à mon mariage, c'est comme un rêve devenu réalité !

Mon père a répondu d'un air timide :

— J'en suis très heureux.

Kelly est arrivée à ce moment-là avec une assiette en carton à la main. Elle s'est assise tout près de mon père et lui a glissé une crevette dans la bouche. Quand elle s'est aperçue de ma présence, elle m'a souri.

— Salut, Gwen, délicieux repas, n'est-ce pas ? Tu es ravissante.

J'ai toujours été impressionnée de voir à quel point les conventions sociales pouvaient raccommo­der les petits accrocs relationnels. Lorsque j'étais ado, je m'en étais déjà aperçue. Vous faisiez un caprice et, une fois qu'il est terminé, tout le monde se comportait comme si rien ne s'était passé et tout redevenait comme avant. Ce genre de choses me donnait la chair de poule. Toutefois, à cet instant précis, en regardant les jolis yeux verts de Kelly, j'appréciais l'élasticité des rapports humains. J'étais libre d'être un monstre si j'en avais envie, car une fois la crise passée, on pouvait revenir au statu quo.

— Merci, ai-je répondu à Kelly, toi aussi.

— Tu sais, ton père et moi venons justement de parler de toi. Ça nous ferait plaisir que tu viennes nous voir bientôt, d'autant que tu as déjà des amis dans le coin.

J'ai souri à Joni, puis à Kelly et papa.

— Oui, ce serait cool.

Nous avons échangé quelques propos pendant le dîner. Je continuais à guetter Coop mais il était invisible. Je me suis forcée à manger, mais bien que les mets soient délicieux, la nourriture avait du mal à passer. Quelque chose au fond de moi était noué. Coop me manquait. Profondément, jusque dans mes entrailles. C'était une vraie torture.

Le soleil a décliné derrière les arbres et le père de Joni a allumé des torches. On s'est mis à porter des toasts à la santé des mariés. Le gâteau avait déjà été coupé et on est passé du champagne au café. C'est la mère de Joni qui a parlé la première. Elle a pris l'un des micros du groupe de musiciens qui faisaient une pause pour dîner. Elle paraissait nerveuse, comme si elle avait hâte d'en finir. Elle a raconté une histoire amusante sur Joni quand elle était bébé et a conclu par un mot tendre pour Phil. Un discours charmant. Puis les uns et les autres se sont passé le micro. La plupart étaient des clichés sur l'amour éternel (Joni et Phil étaient faits l'un pour l'autre et ne se quitteraient jamais). Un homme au cou de taureau et vêtu une chemise de flanelle a fait une allusion à « un bataillon de danseuses de bar » qui auraient fait une descente au Tip Top la nuit dernière. Joni et moi avons caché notre visage dans nos mains et tout le monde s'est mis à rire. Evidemment, tout le monde était au courant car notre performance avait été vue par la plupart des invités qui avaient vendu la mèche. Je me suis levée pour me servir un dernier verre de champagne. En traversant la prairie, j'ai aperçu Coop devant le bar. Ohm était en train de le servir et il riait. Je

me suis arrêtée pour essayer de reprendre mes esprits, me demandant si je devais y aller, lorsque soudain, quelqu'un m'a fourré le micro dans la main. J'ai dû m'arrêter sans m'en rendre compte à côté de la personne qui parlait aux mariés et elle a cru que j'attendais mon tour. Dès que j'ai eu le micro en main, quelques types éméchés se sont mis à siffler en criant :

— Vas-y, bébé ! Lâche-toi !

Tous les regards se sont tournés vers moi. J'ai dégluti avec difficulté en regardant le micro. Tu sais combien je déteste parler en public, j'ai ça en horreur. Au collège, j'allais me cacher dans les toilettes au moment des exposés. Et j'étais là, en face de deux cents personnes – dont une partie m'avait vue faire un strip-tease dans un bar glauque la veille au soir. J'ai senti mon visage s'enflammer, mes mains se sont mises à trembler et ma bouche est devenue sèche. J'étais prête à tendre le micro à quelqu'un d'autre sans rien dire, lorsque mon regard a croisé celui de Coop. Et j'ai compris en une seconde que c'était ma chance. Je pouvais lui dire devant témoins ce que je ressentais. Peut-être que si je parlais avec justesse et sincérité, il me pardonnerait.

— Alors...

Ma voix a résonné dans mes oreilles, incroyablement forte et détachée. Ma tête tournait, mes mains étaient moites, si moites que j'ai eu peur que le micro ne m'échappe et tombe dans l'herbe. J'étais au bord de l'évanouissement et j'ai eu la tentation de me laisser aller, ce qui aurait été la meilleure excuse pour ne pas parler devant tout le monde. Et soudain, j'ai entendu ma petite voix habituelle m'interpeller : « Que ferait Jackie O. ? » La réponse était évidente, alors j'ai pris le micro à deux mains et je me suis redressée. Un des types de tout à l'heure a crié :

— Montre-nous ta culotte, bébé !

Les grands-parents de Joni les ont aussitôt fustigés du regard.

— En fait, cher monsieur, ai-je répondu du tac au tac, je crois que vous faites erreur. La tradition, c'est la jarretière et non la culotte, mais puisque vous avez l'air de vouloir participer, je suis sûre que la mariée répondra sous peu à votre attente.

Tout le monde a éclaté de rire et il y eut même des applaudissements. Le type a salué et, beau joueur, a répondu :

— Touché !

Cela m'a donné du courage et je me suis lancée.

— Je ne sais pas très bien quoi ajouter de plus à tout ce qui a déjà été dit. Apparemment, nous sommes tous heureux pour Joni et Phil puisque nous avons tous largement bu à leur avenir.

Encore des rires.

Mon regard a croisé celui de Coop, j'ai senti ma nervosité revenir, alors j'ai décidé de fixer le grand blond assis en face de moi, juste à côté de la tante de Phil.

— L'avenir, malheureusement, n'est pas aussi simple. Nous aimerions les imaginer partant main dans la main dans le soleil couchant, persuadés que leur amour durera toujours. Sauf que nous savons tous que la vie est plus compliquée que cela. Il y a les factures du dentiste et les impôts, la crise de la quarantaine et la tentation. Le taux de divorces est dramatiquement élevé et il faut ajouter à tout cela le coût de la vie, l'inflation, la hausse des prix de l'immobilier, la dureté du monde du travail, l'absence de service social pour tous...

Les gens commençaient à me regarder bizarrement. Seul mon père m'écoutait d'un air béat. Je devais revenir au sujet principal.

— Sans parler de la difficulté grandissante de trouver de la lingerie de bonne qualité.

Beaucoup de rires, de soulagement surtout. C'est fou le succès immédiat que j'avais dès que je parlais de petites culottes.

— Joni, je veux que tu te souviennes que quoi qu'il arrive, tu ne dois avoir dans tes tiroirs que de la lingerie de la meilleure qualité qui soit. Ne fais jamais aucun compromis là-dessus !

Elle a levé le pouce en me faisant un clin d'œil. Tout le monde a ri. Je savais qu'il était temps de conclure car personne n'aime les discours trop longs. Mais je n'avais pas encore dit ce que je voulais dire.

— En fait..., ai-je repris en regardant mon père qui paraissait plus mal à l'aise que tout à l'heure, craignant sans doute que je reprenne ma tirade politique du début. En fait, ce que je voulais dire, c'est que la plupart d'entre nous n'ont pas eu une enfance parfaite et sont souvent terrifiés par le mariage. Mais comme une femme très avisée me l'a dit tout à l'heure, ai-je ajouté en me tournant vers Joni, nous ne sommes pas nos parents. Peut-être que leurs vies n'ont pas été parfaites tout le temps, mais, et c'est ce qui est admirable, ils ont eu le courage d'essayer. Alors, maintenant, c'est notre tour. A nous de nous lancer et de faire nos propres erreurs. La vie est ainsi faite.

J'ai regardé Coop. Ses yeux étaient fixés sur moi et à cet instant, nous étions seuls au monde.

— J'ai déjà fait beaucoup d'erreurs dans ma vie, mais la pire de toutes serait de ne pas faire confiance à l'amour, par peur. Ce serait une grave erreur, surtout quand on a trouvé un homme qui vaut la peine qu'on prenne le risque.

J'ai levé mon verre, qui était vide, mais tant pis :

— A Joni et à Phil. Qu'ils s'aiment pour toujours et au diable les statistiques !

Tout le monde a bu et applaudi. J'ai remercié l'assemblée et j'ai tendu le micro à un gros homme à bretelles qui portait une queue-de-cheval grisonnante. Enhardie par mon succès, j'ai traversé la prairie en direction de Coop pendant que le gros homme vantait les actions héroïques de Phil lors d'une marche de protestation écologique. Mais en arrivant près du bar, je me suis soudain sentie intimidée.

— Hé ! s'est exclamé Coop, c'était vraiment...

— Quoi ? Vraiment quoi ?

— Génial, a-t-il dit en souriant. Sincèrement, c'était...

Il cherchait ses mots.

— Oh, mon Dieu, quoi ? ai-je dit en me cachant la tête dans les mains.

Il les a ôtées avec douceur.

— Tu m'as ému et ce n'est pas ironique.

— Je ne savais pas où tu étais...

— J'essayais de rassembler mes idées.

— Je t'ai beaucoup bousculé, ai-je dit en regardant mes pieds. Oh, Coop, j'étais complètement à côté de la plaque, j'ai honte.

— Tu es humaine et je ne m'y suis sans doute pas très bien pris avec toi.

— Tu n'es pas fâché ?

Il a secoué la tête et m'a caressé les cheveux,

— Chaton ! Allons ! Comment pourrais-je être fâché contre toi ?

Je n'ai pas pu résister plus longtemps. Je me suis jetée dans ses bras. Il m'a serrée très fort contre lui. Je me suis enivrée de son odeur et plus rien n'a eu d'importance. La prairie, le gros homme qui parlait de Redwood Summer dans le micro, les enfants qui criaient, les moustiques qui guettaient leur proie... La seule chose qui comptait, c'était le sentiment de sécurité que me procurait la chaleur de son corps contre le mien. Lorsqu'il m'a relâchée, nous nous sommes mis à parler en même temps.

— Je suis désolée..., ai-je dit.

— Je n'aurais pas dû..., a-t-il commencé.

— Vas-y.

— Non, toi, a-t-il insisté.

C'était maintenant ou jamais. Il avait déjà vu mon côté mesquin, autant mettre cartes sur table :

— Je suis maladivement jalouse, O.K. ? J'ai toujours rompu la première. Mes relations n'ont jamais dépassé trois mois, parce que je suis toujours morte de trouille. Je ne fais pas confiance. Mon père couchait à droite et à gauche et j'en ai beaucoup souffert. Voilà pourquoi je suis si terrifiée. Sur le plan émotionnel, je suis instable car j'ai été gravement blessée. Voilà pourquoi je me suis comportée comme une idiote ce week-end.

— Je vois, a-t-il répondu en hochant la tête avec gravité.

J'attendais la suite mais comme elle ne venait pas, je l'ai relancé.

— Tu vois quoi ? C'est tout ce que tu as à dire ?

— Tu ne t'es pas comportée comme une idiote ce week-end.

— Vraiment ?

— Tu étais sous pression, ce n'était pas de ta faute.

— Tu le penses vraiment ?

— Dannika n'est pas mon genre de fille. Toi, si. Tu es originale. Qui d'autre pourrait faire un strip-tease au Tip Top un soir et faire un speech aussi émouvant sur le mariage moins de vingt-quatre heures plus tard ? a-t-il demandé en me caressant la joue.

— Je n'étais que le membre d'une opération de sauvetage clandestine. J'espère que tu le savais.

— Ouais, en tout cas, ta lingerie était un véritable agent provocateur.

— Comment aurais-je su sinon que j'avais un certain talent pour ça ?

Il s'est penché et a posé ses lèvres sur les miennes, un baiser léger d'abord, puis, comme je me laissais aller contre lui, les lèvres offertes, il m'a embrassée plus profondément jusqu'à ce que

nous titubions.

— Comme c'est touchant !

Au son de la voix de Dannika, notre baiser a été aussitôt interrompu. Nous lui avons fait face. Dans la lumière des torches, ses cheveux avaient la couleur de l'ambre. Le monde autour de nous a repris sa forme, alors que je n'avais qu'une envie, me réfugier à nouveau dans les bras de Coop, reprendre notre baiser où nous l'avions laissé et oublier les invités du mariage, les couvertures de pique-nique et la déesse sarcastique devant moi. Mais j'étais décidée à faire la paix. Après tout, j'avais Coop, je pouvais bien me montrer un peu généreuse.

— Salut, Dannika. Désolée d'avoir été si dure avec toi tout à l'heure.

Elle a levé les sourcils.

— Oh, on dirait que ton petit caprice a eu l'effet escompté.

Coop a fait un pas en avant.

— Tu crois que c'est drôle ? Moi, je ne le pense pas.

— Apparemment, toi, tu ne *penses* plus du tout.

Les gens commençaient à regarder dans notre direction. Le type à bretelles avait enfin fini son discours et rendu le micro, il n'y avait plus de candidat pour parler. Au contraire, ils se faisaient tous signe de se taire, visiblement avides d'entendre notre petite discussion.

— Danny, pourquoi est-ce qu'avec toi les choses sont toujours aussi compliquées ? A la minute où je deviens proche de quelqu'un, il faut que tu t'immisces dans notre relation pour vérifier si je suis toujours bien ton ami.

— Ce n'est pas vrai ! C'est elle qui te manipule !

— Ah, oui ? s'est-il exclamé d'un air sévère. Et comment appelles-tu ce que tu es en train de faire ?

Elle a posé la main sur sa poitrine et a pris un air indigné.

— Je suis ton amie !

Il a passé son bras autour de mes épaules et m'a attirée contre lui.

— Alors conduis-toi comme une amie. J'aime Gwen, d'accord ? Si tu tiens vraiment à moi, tu la traiteras désormais avec respect.

Elle est restée bouche bée, puis :

— Qu'est-ce que tu as dit ?

— Je ne la laisserai pas partir et je ne veux pas que tu interfères dans notre relation. Je t'ai laissée faire pendant des années, Danni, mais cette fois, ça suffit.

L'expression *se pâmer* – un peu désuète mais tellement adaptée à la circonstance – m'est venue à l'esprit. Il était si beau, debout face à elle pour me défendre, pour *nous* défendre. J'ai eu envie de jubiler, de chanter, de danser la gigue, de faire n'importe quoi. Mais je me suis tournée vers Dannika et mon effronterie s'est un peu émoussée. Nous nous sommes regardées et un frisson glacé a parcouru mon échine. Nous étions exactement pareilles. Nous l'aimions toutes les deux et nous avions peur l'une de l'autre.

— Ça va, ai-je dit avec une douceur qui m’a étonnée moi-même. Je sais ce que tu ressens.

— Non.

— Si, fais-moi confiance.

Je me suis avancée vers elle.

— Tu ne le perdras pas.

Sa lèvre supérieure a frémi. Elle a jeté un regard d’animal traqué autour d’elle.

— Je voulais seulement...

Elle n’a pas fini sa phrase.

— Je sais. Mais il a besoin de nous deux, alors pas de bagarre.

— Je ne peux pas... je ne...

— Tu n’as pas besoin de parler, ai-je dit en lui prenant la main et en serrant ses doigts. On y arrivera, d’accord ? On y arrivera.

Elle a fait un bruit bizarre, un son étranglé, mi-sanglot, mi-rire, et a acquiescé.

J’ai entendu des applaudissements juste à côté, et quand je me suis retournée, Ohm me regardait d’un air attendri depuis le bar. D’autres personnes l’ont rejoint et le bruit a enflé jusqu’à ce que quatre cents mains applaudissent avec enthousiasme ce petit moment si sentimental.

Et alors ?

Ces dernières vingt-quatre heures, j’ai dansé dans un bar quasiment nue (à part mes go-go boots) et fait deux scènes de jalousie, comme une sale gosse capricieuse. Pour une fois, je jouais un rôle à ma mesure, celui d’une fille qui a suffisamment confiance en elle pour porter des talons aiguilles avec classe.

Je me suis tournée vers la foule assemblée dans la semi-obscure et j’ai fait une révérence.

J’aime à penser que c’est exactement ce que Jackie O. aurait fait.

Plus tard, cette nuit-là, après qu’une bagarre s’est déclarée entre un rasta aux cheveux rouges et la grosse femme en robe à fleurs, tout est devenu un peu fou. Phil a remporté la jarretière de la mariée (la mienne, en fait, que j’avais prêtée à Joni car elle n’en avait pas, mais peu importe), Joni a lancé son bouquet (elle a une sacrée force, j’étais à bout de souffle quand je l’ai attrapé !). Puis le brouillard est tombé, épais et opaque comme du coton, et nous avons continué à danser sous les étoiles presque invisibles. Des danses étranges, mélange de bourrée et de salsa, pas très académiques mais entraînantes, jusqu’à ce que les musiciens tombent de fatigue. Puis Ohm a quitté le bar et s’est improvisé DJ et nous avons retrouvé des forces pour danser comme des fous sur les hits de nos jeunes années. Nous avons même dansé sur *La Macarena*. J’espère que personne n’a filmé ça !

— Je n’arrive pas à croire que Phil danse sur *Fields of Gold*. Il doit être complètement bourré, a dit Coop.

Il me tenait contre lui, son corps pressé contre le mien, et j’avais un peu de mal à suivre la conversation. Je n’avais bu que deux coupes de champagne mais j’étais ivre de sa présence.

— Pourquoi ? ai-je murmuré contre son épaule.

— Selon lui, Sting est l'antéchrist. Il dit toujours qu'il préférerait mourir plutôt que d'écouter quelque chose qui n'aurait pas de lien historique avec The Kinks ou les Ramones. Alors danser en plus !

J'ai tourné la tête pour admirer les jeunes mariés. Phil faisait tanguer Joni qui était morte de rire.

— C'est ça l'amour.

— Oui, ou alors il est ensorcelé.

— Il y a une différence ?

Il a fait mine de réfléchir.

— Pour un homme ? Sans doute pas.

Avant que mon père ne parte, il est venu vers moi et m'a serrée dans ses bras avec chaleur pour la seconde fois en quatre ans.

— Ne deviens pas une étrangère, m'a-t-il soufflé à l'oreille.

— Moi ? ai-je demandé en souriant, et pourquoi ferais-je cela ?

Il a souri à son tour avant de serrer la main de Coop.

— Ravi d'avoir fait ta connaissance, Coop. Prends bien soin de cette petite coquine. O.K. ?

— Yes, sir, a répondu Coop avec un salut amusant. Moi aussi, je suis heureux de vous connaître.

Puis Kelly nous a embrassés à son tour en me disant :

— Je n'arrive pas à croire que nous ayons enfin fait connaissance.

— Désolée que cela ait pris autant de temps, ai-je répondu avec un petit coup d'œil à mon père.

Il s'est éclairci la gorge.

— Eh bien, nous dirons que nous nous étions un peu perdus de vue. Mais nous sommes bien décidés à changer cela, n'est-ce pas Gwen ?

Il me regardait de son regard pénétrant. Je me suis alors rappelé pourquoi il avait autant de succès comme coach. Il pouvait terrifier, entraîner, inspirer n'importe qui, et je suppose que c'est aussi ce regard qui fait de lui un si grand séducteur.

— Oui, ai-je répondu d'une voix émue. Nous allons essayer.

— Quand allez-vous vous marier ? a demandé Coop à Kelly.

— Nous n'avons pas encore fixé de date mais dès que nous l'aurons fait, nous vous le ferons savoir.

Le troisième et dernier regard entre mon père et moi disait ceci :

Moi : « Je l'aime bien, ne lui fais pas de mal. »

Lui : « Je ferai de mon mieux. »

Après leur départ, nous sommes remis à danser. Coop m'a regardée intensément, comme s'il voulait sonder mon âme.

— Quoi ?

— Tu es une femme pleine de surprise, Gwen Matson.

J'ai souri d'un sourire que j'espérais à la fois mystérieux et riche de promesses.

— A propos de surprises, si on montait ?

— Pourquoi ? a-t-il demandé d'un air méfiant. Qu'est-ce qu'il y a encore ?

J'ai caressé sa cravate.

— Tu as aimé mes dessous, hier ? Je crois que tu devrais jeter un coup d'œil à ceux que je porte ce soir.

Ses prunelles se sont mises à briller.

— Plus un mot. Montons.

O.K., ma chère petite droguée de romans roses et lascifs, une dernière scène de sexe pour toi et puis ce sera l'heure, pour nous deux, d'aller dormir. Coop ronfle doucement à côté de moi et ça fait tellement longtemps que j'écris que ma main ressemble à une griffe toute ratatinée. Mais je sais que tu ne me pardonnerais pas si je te privais du récit qui va suivre...

D'abord, nous n'avons pas cessé de nous embrasser en montant l'escalier. Je te rappelle que c'est un escalier en colimaçon... L'odeur de sa peau me faisait tourner la tête. Nous n'avions pas fait l'amour depuis jeudi, c'est-à-dire avant-hier, mais cela me semblait une éternité. Après ma lutte acharnée contre une blonde satanique, le relooking d'une future mariée chauve et ma confrontation imprévue avec mon père, on peut dire que c'était un week-end épique.

J'ai précédé Coop dans l'escalier en l'embrassant à chaque marche et nous n'étions pas arrivés au premier étage que ses mains impatientes caressaient avidement mes seins. Nous étions essoufflés et titubants de désir. J'ai trébuché sur la dernière marche et j'ai failli tomber. Retenue in extremis par la rampe en fer forgé, j'ai réalisé combien il serait facile de plonger et de m'affaler au bas des marches de cet escalier tournant. Tomber. Je comprenais, pour la première fois, ce que voulait dire *tomber amoureux*. Cet ascenseur fou dans votre estomac est dû au vertige. Vous perdez le contrôle.

Perdre le contrôle, c'est exactement contre cela que je me battais depuis cette fameuse nuit à Sebastopol, quand j'avais vu ma mère s'effondrer de douleur devant la porte d'une rivale. Depuis ce jour, je m'étais blindée et je m'étais interdit tout relâchement. Mais perdre le contrôle, c'était tellement bon ! C'était plus encore que cela. C'était terrifiant et délicieux à la fois. Coop m'a entraînée dans notre chambre et a fermé la porte à clé. Il a commencé à défaire les boutons de ma petite veste mais j'ai ôté ses mains. Je l'ai fait asseoir sur le lit et je l'ai poussé en arrière pour qu'il s'allonge. Il m'a regardée d'un air étonné, il a tendu les mains vers ma poitrine mais je me suis esquivée.

— Qu'est-ce que tu mijotes, petite coquine ? a-t-il demandé la voix rauque et le regard trouble.

— Un show privé, rien que pour toi. Ce sont les ordres de la mariée.

J'ai allumé les bougies que Joni m'avait données, puis je suis allée dans le dressing et j'ai mis la plus sexy de ses perruques – celle qu'elle portait quand elle était Bella, une perruque rousse

avec des cheveux raides et longs descendant jusqu'au milieu du dos. Je me sentais terriblement provocante. J'étais le genre de fille que tu ne laisserais pas cinq minutes seule en tête à tête avec ton petit ami.

— Waouh ! a murmuré Coop en me voyant revenir ainsi déguisée. Et tu es qui maintenant ?

— Qui veux-tu que je sois ?

Il a lentement secoué la tête.

— Tout ce que je veux, c'est que tu te déshabilles.

— Chaque chose en son temps, monsieur Cooper.

Fasciné, la bouche entrouverte et l'œil vague, il m'a regardée ôter très lentement mes gants en tirant l'extrémité de chaque doigt entre mes dents. Une fois les gants enlevés, je suis passée à la veste. Allongé dans les coussins, il savourait chaque seconde, chaque détail de mon déshabillage. Arrivée au dernier bouton, je lui ai tourné le dos et j'ai fait glisser la veste avec une lenteur calculée. Je voulais qu'il savoure la vision de la blancheur laiteuse de mes épaules à la lueur des bougies, et qu'il apprécie le contraste entre ma peau et la longue chevelure rousse coulant jusqu'en bas de mes reins. Je ne voulais pas casser cet effet en allant trop vite, mais même pour moi, c'était une torture. Une fille comme moi ne se débarrasse pas d'une veste aussi précieuse en la laissant tomber sur le sol. Si ce n'est pas une preuve d'amour, qu'est-ce que c'est ?

Je ne portais plus que ma robe bustier. J'ai commencé par la ceinture en strass que j'ai dégrafée avant de la laisser tomber à mes pieds sur le tapis. Puis, très lentement, j'ai descendu le zip de ma robe qui a rejoint mes autres affaires à mes pieds. Quand je l'ai enjambée, avec mes talons aiguilles aux pieds, j'ai entendu le souffle de Coop s'accélérer. Je portais un corset en satin noir, datant de 1957. Je ne peux pas dire que l'armature et les baleines du bustier aient été conçues pour être confortables, mais sur le plan esthétique, la réussite est indéniable. Les longues jarretières attachées au porte-jarretelles, lui aussi noir, sont également vintage. Mais mon atout majeur était indiscutablement ma culotte, imprimé léopard.

— Tu sais que je ne résiste pas au léopard, a-t-il dit d'une voix enrouée.

— Ce qui tombe très bien puisque c'est ma signature.

Je me suis avancée vers lui en roulant des hanches. J'ai posé un pied sur le lit et j'ai détaché les jarretières l'une après l'autre, puis j'ai lentement enroulé mon bas. Quand je pense que les femmes d'aujourd'hui préfèrent les collants, je trouve cela incompréhensible ! Elles ratent vraiment quelque chose ! J'étais moi-même fascinée par la finesse et l'aspect satiné de la soie révélant centimètre après centimètre la blancheur crémeuse de mes cuisses dans la lumière tamisée des bougies. Alors que j'en étais au deuxième bas, Coop s'est redressé, s'est approché et a fait courir sa langue dans l'échancrure de l'intérieur de ma cuisse. Une vague de désir m'a submergée, mais je me suis appuyée à la colonne du lit pour le repousser en douceur. Je l'ai forcé à se rallonger car le spectacle n'était pas terminé. J'étais à la moitié du premier acte, que j'avais personnellement intitulé : « Lingerie ».

Je le voulais bien affamé.

Le corset comptait, quant à lui, au moins une trentaine d'agrafes, heureusement placées sur le devant. J'ai pris mon temps jusqu'à ce que le visage de Coop vire du plaisir à la souffrance. J'ai

dégrafé les deux dernières attaches et l'ai laissé choir à mes pieds. Enfin, point final de mon lent déshabillage : tout en le regardant droit dans les yeux, j'ai fait glisser ma culotte imprimée léopard le long de mes hanches, puis de mes cuisses, jusqu'à ce qu'elle repose sur le tapis, légère comme un souffle soyeux. Pour conclure, j'ai envoyé valser mes talons aiguilles.

Nous nous sommes débarrassés des vêtements de Coop nettement plus vite et sans chichis. Lorsque nous nous sommes retrouvés nus sur le lit, je me suis sentie fondre en lui, toutes mes craintes dissoutes.

Dehors, le vent de la nuit soufflait doucement dans les pins. Le chant plaintif d'un crapaud buffle nous parvenait par la fenêtre entrouverte. La bouche de Coop me brûlait et lorsqu'il m'a enfin pénétrée, j'ai dû enfouir mon visage dans un oreiller pour m'empêcher de hurler.

Ça suffit ! Mon Dieu, on dirait une vraie cannibale se régaland de mes exploits. Si tout cela est perdu par la poste, je te tue !

Très sincèrement,

Gwen.

(Alias Le petit chaton sexy...)

Samedi 20 septembre

2 h 30

Chère Marla,

D'accord, un dernier mot.

Je suis morte de fatigue mais je dois te raconter la fin de la soirée, sinon je ne parviendrai pas à dormir. Au risque de passer pour un auteur de feuilleton télé, je dois reconnaître que nous sommes tous des êtres humains.

Même les blondes taille deux.

Allongée dans le noir, bercée par les ronflements de Coop, le chant des criquets et la brise soufflant dans les arbres, j'entends Joni et Phil glousser de plaisir. Ne partant pour le Costa Rica que mardi prochain, ils passent leur nuit de noces dans leur lit à baldaquin. Cela me réjouit d'entendre leurs rires. J'ai l'impression – pour la première fois du week-end et sans doute pour la première fois de ma vie – que l'être humain peut vivre un amour durable. Il a peu de chances d'y arriver mais cela vaut le coup d'essayer.

Champagne et béatitude postcoïtale avaient ramolli tout mon corps et j'avais l'impression que mes os s'étaient transformés en de la gélatine. J'étais fatiguée et relaxée, pourtant le sommeil me fuyait et je n'arrivais pas à m'envoler pour le pays des rêves. J'avais un goût acide dans la bouche et je mourais de soif. Je fantasmais sur un grand verre d'eau fraîche et un bon brossage de dents.

J'avais aussi un besoin urgent de faire pipi.

Crevée ou non, je savais que je ne pourrais jamais m'endormir sans faire ce que j'avais à faire.

J'ai commencé par faire pipi, puis je me suis brossé les dents. Enfin, je suis descendue sur la pointe des pieds, me faufilant silencieusement entre les corps enroulés dans les sacs de couchage sur les canapés du salon. Quelqu'un avait laissé une lumière allumée dans l'office, c'était suffisant pour que je m'oriente. J'ai choisi un verre épais avec une bordure bleue et je l'ai rempli au robinet. J'en ai bu la moitié et je m'apprêtais à le remplir à nouveau quand j'ai entendu quelqu'un renifler derrière moi.

C'était Dannika, dans un pyjama en flanelle trop grand pour elle et des chaussettes aux pieds. Elle avait les yeux rouges et gonflés et l'air misérable.

— Tu es réveillée ? ai-je demandé d'une voix enrouée.

— Oui, a-t-elle répondu en s'adossant au comptoir, je n'arrive pas à dormir.

— Joni a peut-être quelque chose qui pourrait t'aider à trouver le sommeil ?

Elle a haussé les épaules. Il y a eu un moment de silence gênant. J'avais plus envie de me sauver avec mon verre d'eau que de reprendre ma guéguerre avec elle, surtout après un aussi délicieux intermède sexuel. Nous avons vécu un épisode touchant tout à l'heure sur la prairie, mais je me demandais au fond de moi si cela avait vraiment changé la donne entre nous. Par égard pour Coop, j'étais déterminée à le laisser désormais en dehors de tout cela, mais je n'étais pas très optimiste

sur les chances de voir naître une amitié réelle et sincère entre cette diva capricieuse et moi. Il me semblait que la meilleure des choses serait de nous ignorer poliment pour le reste de notre vie.

— Bon, eh bien, bonne nuit, ai-je dit en me dirigeant vers l’escalier.

Gênant ou pas, j’étais crevée et je n’avais pas assez d’énergie pour entamer de nouveaux pourparlers de paix.

— Attends !

Je me suis retournée et j’ai constaté avec surprise que ses yeux étaient pleins de larmes.

— Qu’y a-t-il ?

— Est-ce qu’on peut parler ?

Nous avons fait quelques progrès aujourd’hui – j’en étais presque sûre – et je ne voulais pas être celle qui faisait un pas en arrière. Après un coup d’œil aux dormeurs dans le salon, j’ai répondu :

— Euh, O.K. On va sur la terrasse ?

— Ouais, attends une seconde.

Elle a rapidement ouvert le placard de l’entrée et en a sorti deux énormes parkas et des chaussons pelucheux. Elle m’a tendu une des parkas et la paire de chaussons.

— Tiens, prends-les, il fait froid dehors.

On n’a tout de même pas échangé nos sangs, loin de là, mais c’était la première fois que je ressentais entre nous un courant de sympathie, sans arrière-pensée. J’ai eu l’impression que j’éprouvais un peu moins de haine vis-à-vis d’elle.

Elle n’était peut-être pas Satan, après tout.

J’ai enfilé les chaussons et nous nous sommes emmitouflées dans les parkas. Les chaussons devaient appartenir à Joni parce qu’ils étaient à ma taille. En arrivant sur la terrasse, j’ai été enveloppée par la brume, qui véhiculait une odeur de pommes trop mûres. Nous nous sommes assises par terre, l’une à côté de l’autre, adossées à la balustrade. Au loin, un chien a aboyé.

— On ne peut pas dire qu’on se soit bien entendues ce week-end, a-t-elle dit, mais je... eh bien... je voulais simplement que tu saches...

— Quoi ?

Elle a ri.

— Je n’ai jamais fait ça, c’est vraiment bizarre.

Elle a inspiré profondément. Elle a expiré, puis :

— Je suis désolée. C’est tout.

J’ai répété ses paroles dans ma tête plusieurs fois avant de dire :

— O. K...

— J’étais complètement à côté de mes pompes, a-t-elle enchaîné à toute vitesse. Je croyais que vous n’étiez pas du tout faits l’un pour l’autre et que cela me donnait le droit d’interférer entre vous. On a parfois envie de bousculer les gens quand c’est dans leur propre intérêt. Et oui, c’est

vrai, je l'aime, a-t-elle ajouté en levant les yeux vers la fenêtre derrière laquelle Coop dormait. Je l'ai toujours aimé. Mais la vérité, c'est qu'il n'y a jamais eu de Malibu. Il n'y a jamais rien eu entre nous sauf la plus merveilleuse des amitiés – qu'il a parfaitement le droit de laisser tomber maintenant qu'il sait quelle garce je peux être, a-t-elle dit avec une moue de gamine gâtée. Sauf qu'il ne le fera pas. Parce que c'est Coop. Il ne me laissera jamais tomber.

Je l'ai regardée. Les rayons de lune faisaient briller le minuscule diamant dans son nez. Sa chevelure rayonnait d'un blond lumineux et presque surnaturel. Je devais poser la question qui avait du mal à franchir le chemin de mon cerveau jusqu'à mes lèvres.

— Es-tu amoureuse de lui ?

Elle a poussé un profond soupir avant de répondre.

— Non, sans doute que non. Ce que je veux dire, c'est que je n'ai pas envie de me marier avec lui, ce genre de choses. Mais c'est la seule personne qui est toujours restée à mes côtés, peu importe que je sois infernale et lunatique. Ce n'est pas rien, tu sais.

— Oui. Ce n'est pas rien.

Une légère brise a agité la cime des pins, faisant s'envoler les dernières feuilles des pommiers.

— J'aurais dû être plus sympa avec toi.

— Nous nous sommes senties menacées mutuellement, n'est-ce pas ?

— Les femmes ne m'aiment pas.

— Tu es magnifique, talentueuse et brillante. C'est difficile à supporter pour nous, simples mortelles.

— J'ennuie tout le monde avec mes problèmes d'insécurité, je ne me sens pas du tout sûre de moi.

— Comment peux-tu dire cela ? ai-je demandé en m'étouffant presque de surprise.

— Comment ? Facile. Je suis laide et grosse et tout le monde me déteste.

Sous l'effet de l'incrédulité, ma voix a grimpé dans les aigus.

— Toi, laide ? Tu es folle de dire cela !

— Oui, je suis folle aussi. Mon psy voudrait me mettre sous calmants mais j'ai peur de prendre des médicaments.

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

— Dannika, tu cherches les compliments.

Elle a froncé les sourcils.

— Gwen, pourquoi crois-tu que j'ai fait de la chirurgie esthétique, que je me drogue et que j'ai un besoin constant d'être le centre de l'attention générale ? Parce que je me sens bien dans ma peau ?

Elle a marqué un point.

— Mais tu es très belle.

Nous nous sommes dévisagées en silence un moment, puis elle a ajouté en soupirant :

— Non, c'est toi qui es très belle.

C'était trop.

— Allez, arrête, je mesure un mètre soixante et j'ai cinq kilos en trop depuis mon adolescence.

— Je t'en prie !

— Et, c'est moi qui me sens en insécurité. J'étais terrifiée à la perspective de faire ce voyage parce que je ne voulais pas que Coop sache à quel point je suis jalouse. Je n'ai jamais vécu une relation sentimentale de plus de trois mois parce que je suis trop capricieuse, que j'ai peur et que je prends la fuite à la première occasion. Tout le monde te le dira.

Elle m'a regardée d'un air soupçonneux.

— Vraiment ?

— Pourquoi te mentirais-je ?

— Mais tu as l'air d'avoir tellement confiance en toi !

— Tu parles ! Quand tu as sonné chez moi jeudi matin, j'ai eu aussitôt envie de rentrer sous terre et de tout laisser tomber. Tu étais si belle, si mince et... si blonde.

Elle a baissé les yeux.

— Je ne suis pas mince. J'ai trois kilos à perdre. Dès demain, je démarre un régime jus de fruits.

— Quand est-ce qu'il te l'a dit ?

— Quoi ? a-t-elle demandé d'un air étonné.

— Qu'il m'aimait ? ai-je murmuré.

Elle a levé les yeux au ciel.

— Le lendemain de votre rencontre à la laverie. Cette nuit-là, je me suis gavée de petits gâteaux. Tu as gagné, j'ai perdu et je dois faire avec. Ça ne me fait pas plaisir et je ne m'attends pas à ce que nous devenions amies, mais je ferai de mon mieux pour être cool avec toi à partir de maintenant, a-t-elle dit en posant sa main sur la mienne. Et je tiens à dire que j'ai revu mon jugement. Finalement, il se pourrait que ça marche entre vous. Mais je te préviens, a-t-elle ajouté en serrant mon poignet, si jamais tu lui fais du mal, je t'étrangle.

Je me suis reculée un peu avant de répondre :

— Compris.

— Bien. Je suis contente que nous ayons eu cette discussion.

Voilà où j'en suis, adossée dans mon lit à côté de mon amoureux qui ronfle. Il lui a dit qu'il m'aimait le lendemain de notre rencontre. Incroyable. Sait-on jamais ce qu'il y a vraiment sous la surface lisse de nos vies ? Sommes-nous si obnubilés par nos propres phobies que nous ne voyons les évidences que lorsqu'elles nous explosent en pleine figure ?

Elle essaie de perdre trois kilos ?

Jésus, mais elle va finir par faire une taille zéro !

Je me demande si je ne devrais pas me mettre au yoga...

Lundi 22 septembre

12 h 10

Chère Marla,

Oh, mon Dieu !

Tu vas mourir en lisant ce qui suit.

C'est dingue !

Laisse-moi juste reprendre ma respiration. Il faut que je te le dise tout de suite sans plus attendre.

NOUS SOMMES FIANCÉS !

Oh, mon Dieu, je vais trop vite. Je ferais mieux d'effacer ce que je viens d'écrire. Mais peut-être pas. Si je ne te prépare pas, si je n'y vais pas progressivement, tu risques d'avoir une attaque.

Bon, comme toujours, c'est mieux de commencer par le début.

Nous avons décidé de rester dimanche soir. Nous avons tous dîné à Mendocino, dans un charmant restaurant, bla, bla, bla...

Désolée, je n'arrive pas à me calmer. D'un autre côté, il me reste peu de pages et je ne veux pas commencer un nouveau journal. Où en étais-je ? Ah, oui, au dîner. Lorsque nous avons fini de manger, Phil et Coop se sont brusquement levés sous le prétexte d'aller faire une course urgente. J'étais un peu méfiante, mais Joni et Dannika ont eu l'air de trouver cela normal et j'étais bien trop heureuse pour faire des histoires. Une fois les garçons partis, Joni, Dannika et moi avons pris le temps de boire notre décaféiné. Ohm est arrivé et a commandé un café à son tour. On a papoté et je l'ai persuadé de déménager à Los Angeles. Oui, je sais, ça va un peu vite, mais je n'ai pas toute la journée.

Bon, d'accord, voici un bref résumé de notre conversation :

— Quand tu dis que je devrais déménager à L.A., tu es sérieuse ?

Je me suis penchée en avant vers lui, j'ai pris sa main, renversant au passage quelques gouttes de café sur la table.

— Désolée. Oui, oui, oui ! Tu me promets que tu vas y réfléchir ?

Joni a levé les yeux au ciel.

— Mais tu es en train de le débaucher ! Je n'y crois pas !

— Allez, il va adorer, et tu le sais !

Ohm a regardé Joni.

— Pour les rencontres, j'aurais beaucoup de choix, tu sais.

— Exactement, et des opportunités de carrière à profusion. Je connais tout le monde dans le milieu du théâtre là-bas. J'ai même pas mal de relations dans le milieu du cinéma.

— Vraiment ? Et tu serais prête à m'aider ? a-t-il demandé au comble de l'excitation.

— Absolument, et si tu n'as pas de casting rapidement, tu pourras travailler avec moi à mi-temps en attendant. Je connais même un mannequin de chez Prada – hyper-bien foutu, je le signale au passage – qui cherche un colocataire.

Il a ouvert les yeux tout grands.

— Mâle ou femelle ?

— Très mâle. Jock. C'est son nom.

— Géant, a-t-il dit dans un souffle.

— Je trouve que c'est une idée géniale, a ajouté Dannika.

Tous les regards se sont dirigés vers elle. Était-ce possible ? Elle jugeait favorablement une de mes idées ? La tension entre nous semblait s'être estompée, mais j'étais toujours en alerte orange. Maintenant que nous savions toutes les deux de quoi l'autre était capable, tout ce que je demandais, c'était de finir le voyage sans avoir à échanger plus de trois mots du genre : « Peux-tu me passer le sel s'il te plaît ? »

Incrédule, je l'ai interrogée.

— Tu penses ce que tu dis ?

— Oui, vraiment... pourquoi me regardez-vous tous comme ça ?

Joni l'a ignorée et s'est tournée vers moi.

— Ce n'est pas juste. Tu as révélé en moi un vrai intérêt pour la mode et tu m'enlèves le seul ami qui s'intéressait au sujet !

— Pourquoi penses-tu que c'est une bonne idée que je déménage ? a demandé Ohm à Dannika.

Elle a souri gentiment. Elle était vraiment jolie. Assise à nos côtés, illuminée par le soleil couchant, avec sa queue-de-cheval et sa casquette des Giants sur la tête, elle n'avait plus rien de la fille menaçante qui avait sonné à ma porte jeudi matin. Je crois que mon manque d'assurance lui a prêté plus de pouvoirs qu'elle n'en a en réalité.

— Parce que, comme tu l'as dit toi-même, tu rencontreras là-bas plus d'hommes, beaucoup plus d'hommes, et tu deviendras une star de cinéma, ce qui, à l'évidence est ta vocation.

— Cette fille est un prophète, a acquiescé Ohm avec gravité.

Puis, satisfait, il a terminé son café.

— Et Gwen sera là pour veiller sur toi, a-t-elle poursuivi.

Nos regards se sont croisés. Elle avait l'air à la fois nostalgique et sincère en ajoutant :

— Je suis sûre que c'est une amie géniale.

— Oh, super ! s'est exclamée Joni ironiquement, et moi, je suis quoi ? De la gnognotte ?

Voilà comment nous avons donc décidé que la place d'Ohm était à Los Angeles et que j'appellerais Jock dès mon retour. Si tout se passe bien, Ohm sera là en octobre. Tu vas voir, Marla, tu vas l'adorer. Il est comme nous, en mieux !

Mais je suis à la dernière page et je ne t'ai pas encore raconté le meilleur ! J'ai déjà craché le morceau à propos de mes fiançailles, mais comme chacun sait, le plus important, c'est la façon dont ça s'est passé. Et Coop m'a fortement impressionnée.

On a traîné une bonne demi-heure devant notre tasse de café, et toujours pas de signe des deux garçons. Lorsque je me suis aperçue qu'il était presque 8 heures du soir, j'ai demandé :

— Mais où peuvent-ils bien être ?

J'ai vu qu'ils échangeaient de drôles de regards, mais je me suis dit que je devenais parano. Je ne voulais plus me monter la tête comme avant. L'ancienne Gwen et ses soupçons infondés avaient bel et bien disparu. Mon nouveau credo était désormais : « Innocent, jusqu'à preuve du contraire. »

Ce n'est pas le mantra le plus original, mais nous les filles équilibrées, posées et confiantes, n'avons aucun besoin de vivre entourées d'autocollants flashy proclamant des semblants de vérités sous forme de slogans. Nous avons foi dans les méthodes scientifiques, nous évitons les faux raisonnements et croyons en la justice. Et ce n'est pas parce que Dannika, Joni et Ohm avaient des têtes de collégiens pris en train de fumer dans les cabinets qu'ils me cachaient quelque chose.

— Euh... Et si on marchait un peu pour voir si on les trouve ? a suggéré Joni. Il y a un petit marché en haut de la rue, ils y sont peut-être ?

— Oui, bonne idée, je crois que je les ai vus se diriger par là, a renchéri Ohm.

Une demi-heure plus tard, nous avons fouillé toutes les boutiques de la rue, ainsi que tous les cafés et tous les bars de Mendocino.

Personne. Comme s'ils s'étaient volatilisés.

Plantés au milieu de la rue principale, nous hésitions à continuer notre quête lorsque Joni a dit en regardant sa montre :

— Il est 20 h 20...

Elle a jeté un coup d'œil à Dannika et à Ohm tout en évitant mon regard.

— Ils sont peut-être allés vers la falaise...

— C'est bizarre, ai-je dit, pourquoi y seraient-ils allés ?

— Ils voulaient peut-être parler entre hommes ? a proposé Dannika.

— Tu crois ?

Entre nous, la situation me paraissait étrange, mais puisque tout le monde semblait trouver tout cela normal, je ne voulais pas faire d'histoire. Nous avons traversé le parvis d'une petite église dont la porte était d'une ravissante nuance de bleu et dont le clocher semblait percer les nuages. Nous nous sommes arrêtés un moment pour l'admirer dans la lumière du soir qui tombait peu à peu. Ohm nous a parlé de l'époque où il faisait les yeux doux au fils du shérif sur les bancs de l'église, mais je l'écoutais d'une oreille distraite, guettant la moindre apparition de Coop. Je sais que c'est idiot, mais je l'imaginai ficelé et bâillonné dans le coffre de la Mercedes d'un trafiquant de drogue et s'éloignant à vive allure pour une destination inconnue. Pourquoi un trafiquant de drogue s'en prendrait-il à Coop ? Je n'en sais rien, mais je devais sûrement être un peu médium... pas parano !

— Euh... Il est 8 h 30, a dit Joni en regardant à nouveau sa montre.

— Mais où sont-ils ? ai-je demandé en tournant la tête impatientement de tous les côtés.

— Allons voir du côté de la falaise, a-t-elle suggéré à nouveau. Venez, c'est par là.

Nous avons suivi Joni le long d'un petit sentier qui longeait le parvis de l'église et qui surplombait de majestueuses falaises. C'était un chemin étroit et tortueux qui serpentait à travers les herbes grasses et les buissons de mûres. Une fois encore, mes talons aiguilles étaient confrontés à une quantité inhabituelle de boue... J'ai épousseté d'un geste nerveux mon pantalon en gabardine taché de terre, et d'un ton hargneux, j'ai lancé :

— Ils ne sont pas là, c'est ridicule !

— Non, je t'assure, je suis sûr qu'ils sont là, a dit Ohm, je crois que je les ai vus se diriger par ici.

— Quand ? ai-je demandé.

— Euh... c'était juste avant que je vous retrouve au café.

— Mais tu as dit qu'ils cherchaient un magasin !

— Oui, mais ils ont ajouté qu'ensuite ils viendraient par ici.

— Venez voir ! a crié Dannika, il y a une houle incroyable !

— Mon Dieu ! ai-je murmuré, excédée.

Mais ils m'appelaient avec tant d'insistance que je les ai rejoints en sautillant entre les flaques de boue.

Lorsque nous sommes arrivés tout en haut de la falaise, j'ai été impressionnée par la vue panoramique sur l'océan. Le soleil s'était couché et le ciel était d'un beau bleu sombre, piqueté çà et là de petits nuages roses. La couleur de l'eau me rappelait celle des yeux de Coop. Des vagues gigantesques se brisaient sur les rochers en laissant derrière elles de longues traînées d'écume. J'étais malheureusement trop obsédée par la vision de Coop enfermé dans le coffre de ce trafiquant de drogue pour apprécier vraiment le spectacle. Je regardais sans cesse derrière moi, espérant voir enfin arriver mon Coop, vivant et en bonne santé.

Puis, je me suis rendu compte que tout le monde scrutait le bas de la falaise. Qu'est-ce que ça voulait dire ? J'ai baissé la tête moi aussi, suivant la direction de leur regard, et tout en bas, très loin, j'ai aperçu un Phil miniature penché sur quelque chose de blanc sur le sable. Que faisait-il ? A quelques mètres de lui, dans la même posture, se tenait Coop. Coop ! Il n'était pas enfermé dans le coffre d'un trafiquant de drogue ! J'étais tellement soulagée que j'ai commencé à sauter de joie, mais Joni et Dannika m'ont attrapé les bras en me disant :

— Non, attends, ne bouge pas, regarde.

Et soudain, la plage s'est enflammée.

Ils avaient allumé quelque chose sur le sable. Alors que les flammes s'élevaient dans le ciel, j'ai compris qu'elles dessinaient quelque chose. Des mots lumineux se détachaient petit à petit :

GWEN EPOUSE-MOI.

J'ai porté mes mains à ma bouche. Je crois que j'ai hurlé. J'ai vu Coop miniature se tourner vers moi, le visage levé. Une grosse vague est arrivée dans son dos et a éteint quelques lettres. Son message disait maintenant :

GWN POUS OI.

Mais cela n'avait aucune importance. Mon cœur battait la chamade.

Joni s'est tournée vers moi, les yeux pleins d'espoir, mais l'air un peu inquiet quand même.

— Alors, ta réponse ?

— Oui ! ai-je crié en riant comme une folle, oui !

Elle m'a serrée fort dans ses bras et nous avons fait la ronde tous les quatre en sautant et en criant. Lorsque nous nous sommes séparés, Joni m'a pris les mains et m'a expliqué très sérieusement :

— Le code est le suivant : si tu réponds non, tu croises les bras, si c'est oui, tu les lèves en l'air. Compris ?

— Oui, j'ai compris.

Je me suis avancée vers la balustrade, une centaine de mètres au-dessus de la mer. Tout le monde a retenu sa respiration. Coop me regardait. Il n'y avait plus aucun mouvement sur la plage. Les dernières lettres encore allumées vacillaient sur le sable.

— Attends une seconde, ai-je dit à Joni, répète ?

— Pour oui, tu lèves les bras !

— Compris, ai-je dit en riant.

Alors j'ai levé mes bras le plus haut possible en sautant comme une folle et en hurlant à m'en faire éclater les poumons, si fort que je suis sûre qu'il m'a entendue malgré le bruit des vagues derrière lui.

— Oui, oui, oui ! Tu es complètement fou !

Il était temps que je lui réponde parce qu'à cet instant, les flics ont débarqué sur la plage.

Ne t'inquiète pas, Coop et Phil n'ont pas été arrêtés. Ils n'ont eu qu'un avertissement. Même les flics ont reconnu que c'était incroyablement romantique. Tu le crois ? Je suis heureuse d'avoir quelque chose à raconter à mes petits-enfants qui ne sera pas censuré par les bonnes mœurs.

Et la bague !

Mon Dieu, la bague !

Tu en mourras quand tu la verras. Sérieusement, tu vas tomber dans les pommes. Même une profane comme toi appréciera la pureté de cette pierre. Il me l'a offerte juste après que les flics l'ont relâché. Nous avons couru jusqu'à la plage aussi vite que possible en gloussant et en nous bousculant tout au long du sentier qui descendait de la falaise à la plage. Lorsque nous sommes arrivés, les policiers avaient terminé de rédiger leur avertissement et repartaient. Coop s'est tourné vers moi avec un sourire timide, les mains au fond de ses poches comme un gamin pris en train de jouer avec les allumettes. Après les embrassades et les félicitations, Joni et Ohm lui ont tapé dans le dos, Dannika l'a serré contre elle, et ils se sont tous éloignés discrètement pour nous laisser un peu d'intimité.

Coop n'a pas dit un mot. Moi non plus, parce que j'étais incapable d'émettre le moindre son. En silence, il a sorti sa main droite de sa poche et me l'a tendue. Lentement – mon Dieu, j'ai eu l'impression que le suspens durait une éternité –, il a ouvert ses doigts et là, dans le creux de sa

paume, niché dans un coquillage nacré, il y avait la plus jolie bague que j'avais vue de ma vie.

Au premier coup d'œil, j'ai su que c'était moi tout craché : une monture en platine à l'ancienne, suffisamment travaillée pour attirer le regard tout en étant d'une élégance raffinée. Le diamant taillé à l'européenne est flanqué de deux baguettes en fuseau, et malgré l'obscurité, le scintillement des pierres m'a coupé le souffle.

— Coop ! Mon Dieu, elle est magnifique !

Quand il l'a passée à mon doigt, j'ai senti sa main trembler.

— Tu l'aimes vraiment ? J'ai mis un mois pour trouver la bonne. Ce n'est pas facile de te faire des cadeaux, tu sais ?

Un mois !

Cela signifie qu'il avait déjà tout prévu alors que nous ne sortions ensemble que depuis deux mois ! Je l'ai regardé puis j'ai de nouveau contemplé la bague.

— Elle est parfaite. Je la porterai toujours.

Tu me connais et tu sais mieux que personne que pour que je dise ce genre de chose, il faut que l'objet en question soit fabuleux. Tu te souviens, au printemps dernier, lorsque je cherchais des lunettes de soleil ? Il m'a fallu deux semaines pour trouver la bonne paire – celle en forme d'yeux de chat avec des incrustations en or et des verres de couleur verte. Crois-moi, cette bague est une vraie splendeur et elle restera à mon doigt jusqu'à ce que l'on me mette en terre.

Dernière page...

Et voilà, Marla, c'est la page finale. Je suis à nouveau sur le siège arrière, coincée entre deux planches de surf et nous descendons l'autoroute 1 sous un ciel d'un bleu immaculé. J'ai le Pacifique sur ma droite, mon fiancé assis devant moi sur le siège passager et ma rivale blonde, totalement assagie, au volant. Tu sais ce qu'on dit : « Surveille tes amis, mais surveille les blondes d'encore plus près. »

J'imagine que tu penses que c'est mauvais signe que je sois assise à l'arrière. Ne t'inquiète pas, cette fois, c'est moi qui ai insisté. A la réflexion, je pense que c'est la meilleure façon de voyager. Comme ça, je peux garder un œil sur ce qui se passe devant. Je peux voir le vent jouer dans les cheveux de Coop. Et contempler les splendides reflets de ma bague de fiançailles sans que personne ne se dise que je suis obsédée. Et le plus important – non pas que je continue à craindre quoi que ce soit – c'est que, au cas où Dannika tenterait quelque chose, je serais la première à m'en apercevoir.

Et par ailleurs, le siège arrière est une place formidable. Ce n'est pas seulement la place des enfants et des bagages. C'est aussi et surtout la place de la reine, des starlettes. C'est la place où s'asseyent les personnes trop puissantes et trop importantes pour se contenter de se tenir derrière le pare-brise.

C'est la barre du pouvoir.

Il suffit de la demander, elle est à vous !

Love always,

Gwen.

Je referme le journal et je regarde autour de moi. Le café est presque vide. Je recueille avec ma petite cuillère les dernières traces de mousse de mon cappuccino au fond de ma tasse. Mon troisième. Lorsque j'aperçois l'heure sur l'horloge au-dessus du bar, je n'en crois pas mes yeux.

Cela fait sept heures que je suis là ! Oubliés les romans roses, j'ignorais que la vie de Gwen était aussi passionnante à lire. Cela dit, il ne faut jamais sous-estimer quelqu'un qui voyage entre deux planches de surf avec une étoile en renard argenté autour du cou.

Je caresse rêveusement la couverture brillante du dernier journal, avec la photo de la côte de Mendocino. Gwen est pleine de surprises. Qui aurait cru qu'elle manquait à ce point de confiance en elle ? J'ai toujours été convaincue qu'elle était sûre d'elle, au contraire. Elle porte ses tenues vintage avec une assurance telle qu'on a l'impression, à côté d'elle, d'être de vrais ploucs. C'est ce que nous sommes, du reste. Nous traversons la vie en jeans et en sweat à capuche, nous nous énermons dans les embouteillages et nous renversons notre café en essayant de passer les vitesses de la main gauche. Gwen, pour sa part, évolue avec grâce dans les rues de Los Angeles, trotinant sur ses hauts talons qui la mènent où elle veut. Si on m'avait dit hier que Gwen doutait d'elle, cela m'aurait fait rire. Je connaissais son petit problème de jalousie obsessionnelle chronique, mais j'avais toujours pensé que cela traduisait davantage une peur de l'engagement qu'un réel manque de confiance en soi.

Une fois les quatre journaux intimes fourrés dans mon sac, je lève les yeux et j'aperçois une jolie brune entrer dans le café. Elle porte un manteau bleu de forme trapèze que Gwen adorerait. Elle s'assied à la table près de la fenêtre et commande un verre de vin. Ses yeux sont noirs et brillants et son rouge à lèvres est d'un ton bordeaux parfait. Quelques minutes plus tard, une petite blonde en jean la rejoint. Elles s'embrassent sur les joues et la petite blonde commande un café. Rapidement, j'entends des éclats de rire, des gloussements de filles, et le vieil homme assis au bar les regarde d'un air renfrogné.

Je sais que je devrais partir. J'imagine que Jean-Paul et ses parents doivent se demander où je suis passée. Mais je reste là, à regarder les deux jeunes filles, fascinée par leur complicité et l'intimité de leur petit monde. La brune se penche vers la blonde d'un air de conspiratrice, la blonde écarquille les yeux et tape du pied d'excitation. Elles échangent des confidences. En les voyant, je m'aperçois soudain que Gwen me manque terriblement, et ma gorge se serre.

Quels secrets partagent-elles ? Seulement les ragots et les potins des tabloïds, ou bien leur vie intime ? Quels détails gardent-elles sous silence ?

Cela fait douze ans que je connais Gwen. Je croyais tout savoir d'elle. Et j'ai dans mon sac plusieurs dizaines de pages qui me prouvent le contraire. Il y avait dans sa vie des zones d'ombres et des recoins obscurs. Et elle ne fait que commencer à les explorer.

Je me lève, je passe la bandoulière de mon sac sur mon épaule. Grâce à Gwen, je porte un pantalon court bien coupé et des ballerines en cuir rouge cerise, assorties à mon sac. En me dirigeant vers la porte, je jette un « merci » au serveur. Il me répond d'un signe de tête empli de gravité. Les deux filles me regardent au passage. Je leur souris, elles me sourient en retour. « Prenez bien soin l'une de l'autre. Surveillez mutuellement vos arrières », dis-je silencieusement.

Dehors, l'air est frais et il flotte une vague odeur d'ail roussi. Je remonte la rue Mouffetard jusqu'à l'immeuble des parents de Jean-Paul. Un homme aux cheveux gris qui pousse une poussette allume une cigarette. Une ado me dépasse sur une mobylette bleue, arrosant mes chaussures en passant dans une flaque. Je remarque tout, mais mon esprit est toujours avec Gwen. Je pense à ses boîtes à chapeaux et à ses perles, à son sourire de chat et à ses chaussures à talons aiguilles imprimées léopard. J'ai hâte de voir sa bague de fiançailles.

Juste avant de rentrer dans l'immeuble, une pluie fine se met à tomber. Je m'abrite sous un auvent et j'observe les gouttes. Il faisait chaud ce matin et le pavé fraîchement arrosé sent délicieusement bon. Je ferme les yeux et je pense intensément *Je suis heureuse pour toi, Gwen. Je le suis sincèrement.*

Je parcours les derniers mètres en courant, parce que je sais que Gwen me grondera si j'abîme mes jolies chaussures de cuir rouge cerise.

DANS LA MÊME COLLECTION

par ordre alphabétique d'auteur

LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros mensonge</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Dans la peau d'une autre</i>
LAUREN BARATZ-LOGSTED	<i>Un très gros changement</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Big Love</i>
DEBORAH BLUMENTHAL	<i>Mon meilleur ennemi</i>
BETSY BURKE	<i>Lucy, un peu... beaucoup... à la folie</i>
BETSY BURKE	<i>Journal d'une apprentie séductrice</i>
BETSY BURKE	<i>Miranda, dans tous ses états !</i>
LAURA CALDWELL	<i>People attitude</i>
LAURA CALDWELL	<i>Méfiez-vous de vos vœux...</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Mariée, moi ?... Jamais !</i>
YVONNE COLLINS & SANDY RIDEOUT	<i>Promotion canapé</i>
LYNDA CURNYN	<i>Confessions d'une ex</i>
LYNDA CURNYN	<i>Opération bague au doigt</i>
LYNDA CURNYN	<i>Cherche prince charmant désespérément</i>
LYNDA CURNYN	<i>Petits meurtres en Bikini</i>
LYNDA CURNYN	<i>Les petits secrets de Carly*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Sexe, meurtres et cappuccino</i>
KYRA DAVIS	<i>Crimes, passion et talons aiguilles</i>
KYRA DAVIS	<i>Séduction, meurtres et chocolat noir</i>
KYRA DAVIS	<i>Rupture et conséquences*****</i>
KYRA DAVIS	<i>Coups de foudre, crimes et rouge à lèvres</i>
KYRA DAVIS	<i>Sexe, mensonges et petite robe noire</i>
JODY GEHRMAN	<i>Vent de folie en Californie***</i>
JODY GEHRMAN	<i>Bons baisers de Californie****</i>
KELLY HARTE	<i>Ma rivale et moi</i>
KELLY HARTE	<i>Coup de folie sur la City</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Petites confidences entre amies</i>
SUSAN HUBBARD	<i>Miss London emménage</i>
HOLLY JACOBS	<i>Opération Cupidon***</i>
HOLLY JACOBS	<i>Un scénario diabolique****</i>
BRENDA JANOWITZ	<i>Comment j'ai survécu au mariage de mon ex</i>

BRENDA JANOWITZ	<i>Mon fiancé, sa mère et moi</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment je suis devenue irrésistible !</i>
MINDY KLASKY	<i>Comment trouver (rapidement !) l'homme idéal ?</i>
MINDY KLASKY	<i>Jane, l'amour, la vie... et les hommes !</i>
MINDY KLASKY	<i>A quoi rêvent les filles ?</i>
COURTNEY LITZ	<i>Ça n'arrive que dans les films !</i>
LIBBY MALIN	<i>Il m'aime... un peu... beaucoup ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Vous avez dit célibataires ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Ex in the City</i>
WENDY MARKHAM	<i>A quand le grand saut ?</i>
WENDY MARKHAM	<i>Moi & mon secret</i>
WENDY MARKHAM	<i>Mon fiancé, mon ex et moi</i>
WENDY MARKHAM	<i>Talons aiguilles et peinture fraîche</i>

LYNN MESSINA *Fashion Victim*
 LYNN MESSINA *Made in New York*
 LYNN MESSINA *Héritière malgré moi*
 SARAH MLYNOWSKI *City Girl*
 SARAH MLYNOWSKI *Trois filles en folie*
 SARAH MLYNOWSKI *Télémania*
 SARAH MLYNOWSKI *Hommes, femmes : mode d'emploi*
 SARAH MLYNOWSKI *Moi & Moi, Vice Versa*
 MELANIE MURRAY *Miss Bubbles vole la vedette*
 MELANIE MURRAY *Un Noël (presque) parfait !***
 LEE NICHOLS *Eleanor débarque !*
 LEE NICHOLS *Un fiancé qui a du chien*
 LEE NICHOLS *Eleanor s'en mêle !*
 LEE NICHOLS *Drôle de tandem*
 TYNE O'CONNELL *Absolutely fantastic*
 TYNE O'CONNELL *Lola et ses ex*
 ERICA ORLOFF *Diva attitude**
 ARIELLA PAPA *Manhattan et moi*
 ARIELLA PAPA *Pas de répit pour Rebecca******
 ARIELLA PAPA *Au secours, ma meilleure amie est enceinte !*
 ARIELLA PAPA *New York, l'amour, les hommes... et moi !*
 LEIGH RIKER *Ce que veulent les filles...*

WENDY ROBERTS *Crimes et cocktails en série*
 JACKIE ROSE *Au secours, il m'aime !*
 JACKIE ROSE *Comment j'ai trouvé le prince charmant...*
 ALLISON RUSHBY *Apprentie fermière*
 ALLISON RUSHBY *Je hais la Saint-Valentin*
 MELISSA SENATE *Célibataire à New York*
 MELISSA SENATE *Trois sœurs à New York*
 MELISSA SENATE *J-30*
 MELISSA SENATE *4 amis à Manhattan*
 MELISSA SENATE *La revanche d'une brune*
 MELISSA SENATE *Quinze questions à se poser avant de l'épouser******
 MELISSA SENATE *Miss Yorkville******
 POONAM SHARMA *Bientôt 30 ans, toujours célibataire !*
 POONAM SHARMA *Une célibataire à Los Angeles*
 JANE SIGALOFF *Lizzie dans tous ses états*
 JANE SIGALOFF *Personnel et Confidentiel*
 JANE SIGALOFF *Pour le meilleur et pour le pire*
 JANE SIGALOFF *Telle mère, telle fille*
 JANE SIGALOFF *Chassé-croisé à Notting Hill*
 JANE SIGALOFF *Mister Mariage******
 JANE SIGALOFF *Toute la vérité******
 P. JACQUELINE DE SOIGNÉE *Princesse attitude**
 JENNIFER STURMAN *Le pacte*
 JENNIFER STURMAN *Miss Malchance mène l'enquête*
 JENNIFER STURMAN *Micmacs à Manhattan*
 JENNIFER STURMAN *Mystère à San Francisco*
 KAREN TEMPLETON *Moi, l'amour et autres catastrophes*
 CATHY YARDLEY *Aller simple pour Los Angeles*

*

titres réunis dans un volume double

**

titres réunis dans un volume double

titres réunis dans un volume double

titres réunis dans un volume double

titres réunis dans un volume double

titres réunis dans un volume de cinq nouvelles : *Cinq citadines branchées*